

Correspondance
F. Mistral
et L. Berluc-Perussis
1860 - 1902



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

**Documents pour servir à l'histoire
de la Renaissance provençale**

**CORRESPONDANCE
DE FRÉDÉRIC MISTRAL
ET
LÉON DE BERLUC-PERUSSIS
1860 - 1902**

**recueillie par
Bruno Durand**

**Annales de la Faculté de Lettres
Aix en Provence
N° 10 - 1955**

**Editions OPHRYS
6 avenue Jean Jaurès - Gap**

1860

1.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, 15 de febríé 1860

Monsieur,

Je suis charmé que vous me donniez l'occasion de vous serrer la main, en votre qualité de poète provençal; car, ne vous en défendez pas, vous l'êtes, et le peu que je connais de vous me fait regretter de n'en pas connaître davantage. Je veux parler des vers charmants, si pleins d'esprit et de grâce provençale, que vous avez consacrés à la mémoire de Bellot. Au milieu des rapsodies qui déshonorent l'Abiho prouvençalo, votre poésie si franche et si pure me fit l'effet d'un beau bleuet entre li caussido.

Et maintenant, Monsieur et cher confrère, je dois vous féliciter du patriotisme que vous avez mis à toutes les pages de votre éloge de Boniface. Je suis heureux de voir nos jeunes patriciens de Provence prendre à tâche la restauration de nos vieilles gloires provençales. C'est un bon signe et une glorieuse entreprise. Hier je recevais le beau livre de M. Charles de Ribbes sur notre Pascalis et j'avais lieu, moi indigne, de lui adresser mes applaudissements; recevez à votre tour l'expression de ma vive sympathie.

Mais je reviens à nos moutons. Je désire de tout mon cœur, Monsieur, que vous accordiez à la poésie provençale une part de vos loisirs.

Le dialecte marseillais qui, je crois, est le vôtre est tellement avili par la plupart des versificateurs qui l'emploient, qu'il me paraît urgent, pour l'honneur du pays, qu'un homme de goût, de sens naturel et de race, le réhabilite en poésie. Vous savez que la noblesse de Provence a fourni à notre grand siècle le plus grand nombre et les meilleurs de ses troubadours. Plus tard, et même jusqu'à nos jours, Palamède Tronc de Codolet, le Marquis de la Fare-Alais, M. de Truchet et M. d'Astros, notre vénérable doyen, ont glorieusement tenu le drapeau du Gay-Saber; il vous revient donc, Monsieur, à vous que la nature a particulièrement doué, de continuer ces nobles traditions; et à ce titre, permettez aux Félibres de compter sur votre collaboration pour l'armana provençau de l'an prochain .

Agrééz, Monsieur, mes biens cordiales salutations et mes remerciements ...

2.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, 14 d'avoust de 1860

J'ai parcouru, Monsieur, les œuvres poétiques de M. Gustave Rambot, et j'ai lu l'intéressante notice que vous consacrez à ce poète que je ne connaissais pas. La modestie, l'absence de prétention de votre protégé commandent l'indulgence, et sa vie consacrée tout entière à l'utilité publique doit valoir à ses œuvres le respect de ses compatriotes. Cependant M. Rambot peut compter parmi ses bonheurs celui d'avoir eu pour biographe M. le chevalier de Berluc-Pérussis. Vous venez de lui faire une épitaphe qui conservera son nom dans l'histoire d'Aix beaucoup plus sûrement que ses honnêtes et inoffensives Distractions.

Mes remerciements et mes salutations bien cordiales.

1865

3.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Apt, 30 jun 1865

Monsieur,

Hors d'état de prendre une plume, Madame Fortuné Pin veut qu'au moins je vous remercie en son nom des lignes sympathiques que vous avez bien voulu lui adresser en cette circonstance douloureuse. C'est un honneur pour la mémoire de celui qu'elle pleure que le tribut de regrets que votre amitié dépose sur sa tombe à peine fermée. Cet hommage est aussi une consolation pour les cœurs brisés de tous les siens. A ce double titre, recevez, Monsieur, nos remerciements attristés pour l'amitié que vous voulez bien continuer, par delà la mort, à l'un de vos admirateurs les plus sincères. Ceux qui lui survivent vous garderont toujours la même et cordiale affection que notre regretté poète vous avait vouée.

Quelle triste occasion de vous renouveler, Monsieur, l'hommage respectueux de mon entier dévouement.

1870

4 – L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, 19 mai 1870

Cher et illustre maître,

Le volume des Souvenirs va paraître un de ces jours, et j'ai prié Roumanille de vous faire passer un exemplaire ou de le tenir à votre disposition. Voici, en attendant, un court extrait que je vous adresse à titre de spécimen et aussi en témoignage d'une bien vive gratitude.

Votre respectueux serviteur.

L DE BERLUC-PÉRUSSIS.

1874

5 - L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, 28 mai 1874

Monsieur et illustre maître,

Il faut que M. Gaut et moi nous ayons eu la malchance d'expliquer notre pensée bien obscurément ou d'une bien incomplète façon, pour que notre aimable ambassadeur nous arrive de Maillane avec une réponse aussi décourageante qu'inattendue.

L'Académie du Sonnet, malgré le succès inespéré qu'elle a obtenu, malgré l'appui de tout ce que l'Académie et la France comptent de poètes éminents, n'a pas, je vous supplie de le croire, la superbe et la morgue des parvenus. Elle s'incline avec déférence devant sa sœur aînée et glorieuse, l'Académie des Félibres. Loin d'avoir la prétention d'organiser et de diriger le mouvement du centenaire, elle s'est complètement effacée,

au contraire, devant le comité d'organisation qui est en voie de se former avec des éléments pris dans toutes les Académies méridionales. C'est ce comité qui a rédigé le premier programme que vous avez reçu, et vous aurez remarqué, cher Monsieur, qu'il n'a nullement la prétention de faire de la fête provençale une dépendance ou une annexe de la fête française. Nous avons pris modestement pour nous la journée du samedi et nous avons laissé (comme nous y obligeaient à la fois la courtoisie et nos sympathies pour le Félibrige) la journée la plus solennelle du dimanche pour fête provençale qui sera, par conséquent, la mieux partagée. Il va sans dire que ce jour-là vous appartient, que votre réunion provençale sera une œuvre parallèle, indépendante et en aucune façon subordonnée à la nôtre. Nous ne demandons rien tant que de n'avoir à nous occuper ni de son programme ni de son organisation, et nous ne réclamons pour ce jour-là que quelques chaises dans un coin de la salle, où il nous soit permis de vous applaudir. Voilà, je l'espère, cher monsieur et maître, une explication cette fois bien limpide, et qui vous prouvera à quel point nous souhaitons voir nos confrères provençaux occuper à Vaucluse la place large, libre et éclatante qui leur est due. Quant à l'idée émise, m'assure-t-on, par quelques singuliers esprits plus ardents que pratiques, que la fête aurait dû être entièrement provençale et que la France ni Paris n'auraient dû venir rendre leur hommage à Pétrarque, je ne l'aborde pas avec vous; ce n'est pas évidemment au Lauréat de l'Académie française, au traducteur si éminent de Mireille, que je ferai l'injure de le croire solidaire de cette grotesque intolérance. Votre cœur est assez haut et assez large pour réunir l'amour de la patrie française à celui de la terre nourricière. Laissez-moi avoir pour vous l'orgueil que votre nom sera immortel au delà d'Antibes et de la Camargue. La France entière vous revendique comme une de ses gloires ineffaçables. Pardonnez-moi de blesser ainsi brutalement, et en vrai provençal, votre modestie.

Je laisse à notre ami Gaut le soin de plaider, avec son esprit et son cœur, une cause qui ne peut que triompher devant un juge ami, et je me borne, pour moi, à vous dire toute la joie qu'éprouveront les promoteurs de la fête française à fraterniser, à l'ombre du rocher historique, avec le président, cher et aimé, de la fête provençale.

Croyez aussi, cher monsieur et maître, à mon tout respectueux dévouement. maître, à mon tout respectueux dévouement

L. de Berluc-Perussis

1875

6.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ai, 31 janvier 1875

Monsieur et illustre maître,

La double impression du volume commémoratif de la fête de Pétrarque et de “l’Almanach du Sonnet”, longtemps retardée, avance aujourd’hui rapidement. Votre nom reviendra tout naturellement plus d’une fois dans ces deux livres, où nous serons heureux de saluer l’éclat avec lequel la Muse provençale s’est affirmée en votre personne, au sein de ces mémorables assises des peuples latins. Vous trouverez notamment dans l’ouvrage sur le Centenaire le beau sonnet que M. Glaize vous a dédié, et dans l’Almanach celui qui vous a été offert par M. Allary. Mais cela, je dois vous le dire, ne nous suffit point, et nous voudrions que votre nom figurât à un meilleur titre encore, à titre de collaboration, dans ces deux monuments que nous voulons élever, avec tout le soin possible, à Pétrarque et à notre bien-aimée Provence. Laissez-moi donc espérer, honoré monsieur et maître, que vous voudrez bien nous envoyer quelques vers sur Pétrarque pour le volume séculaire, et un sonnet pour l’Almanach. J’ose y compter, sachant que toute œuvre inspirée par le patriotisme provençal est sûre de votre glorieux patronage.

Avec mes remerciements anticipés, veuillez agréer, je vous prie, monsieur et bienveillant collaborateur, l’hommage de mon respect dévoué.

7.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 3 février 1875

Mon cher poète,

Je vous transcris pour l’almanach du Sonnet une traduction d’un sonnet de Pétrarque. Pour le volume des fêtes, il vous est loisible de reproduire, comme a fait Gros, ma traduction de la Canzone chiare, fresche e dolci acque que j’ai eu l’honneur de lire au banquet international de la Préfecture de Vaucluse. Seulement veuillez corriger une coquille de la publication Gros: au 13e vers imprimez

à mi plagoun, à ma debalausido au lieu de à mi plagum...

Merci de vos bienveillances pour moi et recevez, avec mes vives félicitations pour le succès du Centenaire, l'assurance de mes sentiments confraternels.

UN PLAGNOUN DE PETRARCO

quante fiate al quio dolce ricetto

Quant de fes, au dous liò de soulas ounte siéu
Fugènt lis autre, emai iéu-meme, se pòu dire,
Vau bagnant de mi plour lou verd dougan dóu riéu
E roumpènt l'aire siau de tant que iéu souspire!

Quant de fes tout soulet, gounflant e pensatiéu,
I rode souloumbrous e sourne me retire
Cercant en pensamen lou delice de Diéu
Que la Mort a rauba, la Mort que me desire!

Quouro, en formo de ninfo o d'autro deïta,
Me sèmblo que dóu founs de la Sorgo sereno
Espelis e que vèn en ribo s'aseta;

Quouro pèr l'erbo fresco à mis iue se permeno,
Trepejant sus li flour, coume en realita
E moustrant, à soun biais, que pèr iéu tiro peno .

8.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 21 juillet 1875

Cher et illustre maître,

Je voudrais mêler pieusement à la fête de Saboly le nom de Fortuné Pin. Je ne saurais concevoir, à Apt, une solennité littéraire où ne serait pas évoquée cette douce et sympathique physionomie. J'ai donc exhumé de ses *Juvenilia* deux Noël's latins et, pour leur donner un air de circonstance, je me suis témérement mis à les traduire en provençal. Je prends la liberté de vous envoyer texte et traduction. Il vous sera facile de voir que, si le premier est d'un jeune collégien, très familier avec Virgile, la seconde est d'un vieil écolier, très osé d'aborder la langue de Mirèio. J'ai compté sur votre franchise autant que sur la bienveillance dont vous m'avez donné tant de marques déjà pour me

dire si mon œuvre n'est pas trop indigne de se montrer aux gens. Au cas où vous la croiriez passable, je vous prierais de la réviser, non seulement pour l'orthographe, mais surtout pour le choix des mots, des tournures et des rimes, tout autant de choses qui me sont peu familières. Je serais singulièrement fier si mon manuscrit me revenait couvert de ratures, avec des vers entiers transformés: ce serait la preuve que vous l'avez jugé digne d'occuper un instant votre attention. Plus heureux encore serais-je si vous poussiez la bonté jusqu'à traduire les six vers de l'épigraphe; ce serait pour cet opuscule le meilleur et le plus enviable des passeports.

Vous savez sans doute que le jury d'Avignon a donné une mention honorable à votre protégé, le campanier de Maillane. Je n'ai nul besoin d'ajouter quelle contrariété ç'a été pour nous de ne vous avoir pas à notre tête. Un instant le Jury a été menacé d'avoir pour président celui que vous aviez trop bienveillamment indiqué à ses suffrages; après avoir compté sur vous, c'eût été une déconvenue trop forte. Par bonheur nous avons décidé Roumanille à accepter le fauteuil.

Mille excuses, cher et honoré monsieur, pour l'importunité de mon envoi, et croyez d'avance à ma plus sincère gratitude, en même temps qu'à mon dévouement respectueux.

9.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 3 octobre 1875

Mon cher ami,

Quoique vous n'ayez pas encore eu de médaille d'or ou de fleur d'or aux divers jeux floraux de ces dernières années, vous êtes pour moi et pour les vrais entendèire en félibrige un de ceux qui manient le plus correctement et le plus gentiment la langue provençale. Envoyez - nous donc, je vous prie, quelques vers pour l'Armana et surtout votre joli discours d'ouverture de la séance littéraire de Forcalquier. Vous nous ferez plaisir et honneur.

Je vous serre cordialement les deux mains.

10.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Plan de Porchères, le 7 octobre 1875

Cher maître,

Votre si bienveillant appel m'arrive au moment où je me disposais à vous adresser, au nom de Forcalquier et de nos Alpes, de cordiales actions de grâces pour votre visite

parmi nous. Cette visite a remué et j'ose dire transformé le milieu indifférent et endormi dans lequel nous vivons ici. Par son isolement, cette contrée d'entre Lure et Luberon était vouée à une sorte d'existence végétative, si étrangère à toute vie intellectuelle que je tremblais à la pensée d'une fête littéraire au sein de pareils éléments. Et voilà que votre venue, celle du Félibrige, quelques paroles émues et patriotiques tombées de votre bouche charmeresse, quelques vers généreux de Roumanille, d'Aubanel et des autres ont je ne dirai pas réveillé, mais enfanté des hommes, et presque des poètes. Vous ne sauriez imaginer avec quel élan ce pays, qui ne soupçonnait ni sa gloire, ni sa langue, ni ses traditions, s'est passionné désormais pour toutes ces choses, qu'en deux jours nos Jeux floraux lui ont révélées. Nous avons eu, un de ces soirs, une vraie félibrejade, où les vers du cru, au risque d'être écrasés par le voisinage, se sont hardiment glissés parmi les magistrales rimes du capoulié. A vous, cher poète, l'honneur d'avoir initié notre pays à ces choses de l'esprit et du cœur, et d'avoir appris aux gavots ce dont ils ne se doutaient guères, qu'ils sont d'un peuple qui a son passé et peut-être son avenir.

Que maintenant j'ajoute aux remerciements de tous, ceux que je vous dois personnellement pour l'aimable demande que vous m'adressez. Presque en même temps que la vôtre, m'arrivait une lettre de Roumanille qui contenait la même objurgation amicale. Je me suis donc exécuté, très fier de ce double encouragement, mais ne me dissimulant en aucune sorte que je le dois à une affectueuse partialité. Ce n'est pas un simple dilettante de lettres, un humble Mécène d'arrondissement, qui visera jamais aux palmes, trop vertes, des Jeux floraux. Et c'est beaucoup déjà qu'un émailleur de petits sonnets puisse fleurir sa boutonnière de la pervenche félibresque. Cela, cher maître, et votre amitié par surcroît, c'est plus que n'en avait jamais rêvé son ambition littéraire, et il s'en tient pour singulièrement satisfait. N'éveillez donc pas en lui des appétits qu'il ne saurait assouvir, et laissez-le se contenter de se dire, avec orgueil et dévouement, votre bien reconnaissant et bien attaché serviteur et ami.

11—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 25 d'outobre de 1875

Felibre car,

Permettez-moi de vous donner ce titre, car vous l'avez gagné vingt fois par tout ce que vous mettez de patriotisme, d'intelligence et de goût au service de la Provence.

Je viens de recevoir l'épreuve de votre joli discours de Forcalquier et aussi d'une inscription à N.-D. de Provence qui aurait du avoir le prix...

Je vous conseille de vous servir pour vos inscriptions lapidaires, du provençal illustre, comme on aurait dit au temps d'Alighieri. Une inscription est un monument; il faut qu'un monument inspire le respect, et ce n'est pas en y consignant les idiotismes vicieux de la rue voisine que vous obtiendrez ce résultat .

Ecrivez:

Nosto-Damo de Pourchiero Pregas pèr nautre. Santo Ano, etc.

comme aurait fait un troubadour né au XIII. siècle à Forcalquier. N'imitons pas le cher Lieutaud qui, pour populariser N.-D. de Provence, fait graver sur ses médailles: preguès pèr nautre, bien que tous les Provençaux depuis Nice jusqu'à Montélimar disent: pregas !

Preguès est la transition au français priez.

Il n'est pas mauvais que le passant qui dit preguès apprenne qu'en bonne langue de Provence on dit pregas.

Nous sommes tous ravis de vos belles fêtes. Ç'a été très réussi. Veuillez agréer mes nouveaux remerciements et l'assurance de mes sentiments dévoués.

12.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 2 décembre 1875

Cher maître,

J'ai de triples actions de grâces à vous rendre, d'abord pour vos bons conseils, que j'ai mis incontinent à profit, en faisant regraver mes inscriptions dans la langue littéraire des bords du Rhône; puis pour la trop bienveillante part d'éloges que Guy de Montpaon distribue à son amphytrion gavot; enfin pour la place que vous avez donnée, dans les Isclo d'Or, à un quatrain qui est un vrai titre d'honneur pour moi, et que ma felibrihouno recueillera un jour comme un de ses meilleurs souvenirs domestiques. Elle eut été fière aussi d'y retrouver l'épithète de son grand père: au pouèto de Bourgano. Mais je ne puis qu'être touché du sentiment délicat qui vous en a fait renvoyer l'insertion à une autre édition: les douleurs humaines passent, et les œuvres de génie restent.

Ce volume des Isclo d'Or, que j'ai reçu hier seulement, mais que j'ai presque lu déjà, me semble destiné à devenir le plus populaire de vos livres. Tout le monde ne peut apprécier une œuvre magistrale comme Mirèio ou Calendau; il n'est personne qui ne puisse goûter un de ces petits poèmes si variés, où votre Muse, si flexible et si complète, épuise, des pleurs au rire, toute la gamme des émotions de l'âme. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que les profanes, fascinés peu à peu par ces petites lectures, seront fatalement entraînés vers vos grandes œuvres, et que le succès de ces miscellanées ajoutera à celui de vos immortelles épopées.

Pour en revenir à mes inscriptions, j'ai été tout heureux de suivre votre avis, car nul plus que moi, tout en aimant dans la prose les variétés dialectales, ne voudrait voir triompher l'unité de la langue, au moins dans les œuvres poétiques ou lapidaires. Je regrette beaucoup qu'à sept kilomètres de mes oratoires, on ait gravé une inscription qui n'est ni dans le dialecte du crû ni dans la langue littéraire de Mirèio. Ce sont ces différences de département à département qui autorisent bien des gens à nier la langue

provençale. Il serait à souhaiter que, dans les concours futurs, on imposât aux concurrents l'obligation de parler le même idiome. Tant que le félibrige ne dépassait pas le Rhône, on comprenait la personnalité littéraire d'Aix ou de Marseille; aujourd'hui qu'il va de Barcelonnette à Barcelone, c'est beaucoup déjà qu'il y ait des dialectes provinciaux pour la Provence, le Languedoc, etc, et tous les sous-dialectes devraient abdiquer au profit du plus éminent d'entre eux.

Vous trouverez peu logique, cher maître, qu'après cette profession de foi je vous soumette la rédaction de mon toast gavot; mais il s'agit ici de prose familière et d'un échantillon archéologique à déposer dans le volume de Forcalquier, comme dans un musée d'antiques.

Nous serions heureux de pouvoir, comme contre-partie, y joindre votre réponse et les autres toasts que vous avez prononcés à nos divers banquets félibresques. Ce seraient des bijoux pour ce pauvre volume.

Avec cette prière, accueillez, cher et glorieux capoulier, mes sentiments de gratitude bien dévouée.

13.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

7 décembre 1875

J'ai oublié ma réponse à votre gentil brinde gavot. Si vous pouvez vous la rappeler veuillez la rédiger à votre guise.

Ci-après je vous envoie mon toast au grand banquet.

Qu'on suive le texte de l'Armana pour ma réponse au Maire.

L'omission de l'épithète de F. Pin est involontaire. Je la regrette beaucoup puisque vous y teniez.

Je suis de votre avis relativement à la marche qu'on doit suivre au sujet des dialectes intérieurs.

Merci de vos bonnes paroles pour les Isclo d'Or. Le public paraît aimer ce livre. C'est un succès.

Je vous salue et embrasse avec l'onglée, li man gòbio.

1876

14.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 13 juin 1876

Cher capoulier,

Voici une bonne nouvelle qui m'arrive du Limousin, et qui vous fera quelque plaisir, j'imagine. En attendant que cette province compte assez de félibres pour avoir sa maintenance et son almanach, un petit livre vient d'y paraître qui servira d'acheminement à tout cela.

C'est l'almanach du colon limousin, rédigé en français pour la majeure partie, mais contenant quelques pièces de vers et même quelque brin de prose en dialecte local.

Le promoteur et le rédacteur de ce recueil est M. Le Play fils, qui est fixé comme grand propriétaire dans le Limousin, et partage l'admiration de son père pour toute œuvre qui tend à maintenir nos vieilles provinces dans leurs coutumes, costumes et langage. Il tance vertement la jeunesse limousine qui " préfère écorcher le français que d'employer cette langue si harmonieuse quand elle est pure, et qui ne peut-être remplacée pour exprimer beaucoup de choses et de faits locaux. "

Il y a, dans cette tentative de M. Le Play, une initiative précieuse, et j'ai cru devoir vous la signaler, persuadé que vous l'encouragerez. Il est d'autant plus nécessaire que M. Le Play soit en relations avec le félibrige que, sous le rapport de l'orthographe, les pièces qu'il publie manquent absolument de principes. Il serait bon que MM. l'abbé Roux, Paul Glaise et Chastenet devinssent ses collaborateurs, de même que M. Louis Guibert, de Limoges, qui, je crois, laisse par intervalles le français pour le limousin, et serait une recrue de premier ordre.

L'adresse de M. Le Play est à Ligoure par Solignac (Haute-Vienne). A ce propos, permettez-moi, cher capoulier, de vous redire ce que je vous disais, l'autre jour, à Avignon, à propos de l'Annuaire de l'Union de M. Le Play père. Cet annuaire est tout disposé à se faire l'écho des revendications du félibrige pour l'enseignement du provençal dans les écoles. L'appui d'un recueil de ce genre qui compte, dans toute l'Europe, l'élite des classes dirigeantes pour public, vous serait extrêmement précieux. Je crois donc que vous feriez bien, non seulement de donner à Claudius Jannet les quelques pages qu'il vous demande, mais de les consacrer à une sorte de rapide résumé de la question provençale ad usum franciotorum.

Avez-vous lu les traits décochés par Baluffe contre le provençal, au concours de Béziers, et l'article ironique qu'il a publié à propos des toasts que Villeneuve et moi nous fîmes au Banquet qui clôtura ce concours? Il faut veiller au grain du côté de Béziers, si nous ne voulons pas que l'influence de M. Azais soit battue en brèche par les

jeunes.

Je vous ai envoyé, ces jours passés, mon cantique de Forcalquier. J'en ai fait un tirage en dialecte local et s'il réussit à devenir populaire des le pays, j'y substituerai, un beau matin, le tirage en dialecte félibréen, pour habituer peu à peu nos gavots à la forme que je voudrais voir devenir unique du Rhône aux Alpes.

J'attends impatiemment l'arrivée de Villeneuve à Aix pour savoir si vous avez décidé quelque chose en ce qui touche la résurrection du Gay Saber .

Gaut et Vidal vous envoient leurs meilleurs souvenirs, de même que Frizet et Tavernier. Je me joins à eux pour vous redire de cœur, cher capoulier et ami, mes vifs sentiments d'admiration et d'attachement.

Vous recevrez l'Almanach du colon limousin avec cette lettre.

15.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 17 juin 1876

Mon cher confrère,

L'apparition du limousin dans l'almanach de cette province est un signe de l'expansion incessante de l'idée félibrenque. Le moment n'est pas éloigné où l'on pourra grouper en maintenance les divers éléments que renferme ce pays. En signalant à M. Le Play fils l'organisation du Félibrige, on pourrait l'engager à s'occuper lui-même de cette œuvre. Je regrette infiniment de ne pouvoir adresser à l'annuaire de l'Union la collaboration qu'on me demande. Si je ne me défendais pas contre ces demandes de collaboration aussi flatteuses qu'absorbantes, il ne me resterait pas une minute pour m'occuper de notre propre cause et de mes propres travaux. Ne pourriez-vous pas faire vous-même le résumé dont vous me parlez ?

J'ai lu avec plaisir votre Cant di Fourcauqueiren si gracieusement chrétien et patriotique. Je ne puis rien vous dire sur le Gay-Saber. J'applaudis seulement à sa résurrection et je crois que ce journal, ne serait-il que mensuel, arriverait fort à propos pour servir d'organe à la Mantenènço de Prouvènço et particulièrement à l'école d'Aix.

L'Aube de Marseille a commencé la publication d'un bulletin de ce genre intitulé lou Trelus. Mais cette publication ne s'adresse qu'aux membre de l'Aube.

Quintana s'occupe activement de l'organisation des mantenènço catalanes (et de la confection des cigales d'or). Huot prépare le dessin des diplômes. Je n'ai pas encore le chiffre de la souscription pour la coupe. J'attends une lettre du cancelié.

Je vous serre la main cordialement.

16.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 14 d'òutobre de 1876

Moun bon counfraire,

Lou sounet à Madono Adelaïs es un di plus galant de vosto baguié. L'ai manda vitamen à En J. Roumanille pèr l'armana qu'es à mand de parèisse. Mai cregne d'arriba au quicho-clau.

Ma mouié acampo emé grand gau vòstis oumage e ma maire vous remerciò de voste bon souvèt.

Ai de moun caire sachu qu'avias brinda i novi au pèd de mis Aupiho, mai noun ai legi lou brinde. Es egau, vous responde de cor: Bon bèn! Ai peréu reçaupu li despacho de Vichy. Gramaci de tout, et tout à vous de la part di nòvi.

1877

17.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 14 de jun de 1877

Amistous e gai counfraire,

Lou brut cour que vous sarias carga de faire perveni à si titulàri lis encartemen de sòci qu'avian en Avignoun pèr Santo Estello, dins lou saloun de l'Hôtel dóu Louvre. S'aco 's verai, aguès la santo coumplasènço de me dire lou noum di sòci qu'avès deja prouvesi, pèr fin que la cancelarié noun siegue espasado à manda de double.

E quand n'aurés l'óucasioun, vujas quàuqui degout d'òli dins lou vinaigre dóu Prouvençau que nòsti jouvènt se chalon à crida pèr carriero.

Pèr ié faire plasé, anouncias-ié peréu que Castela e Mir se soun demés de soun titre de mèstre en gai sabé.

Acabarai en vous pregant de trasmetre mi gramaci à M. C. del Leberoun pèr lou galant comte rendu de Santo-Estello qu'a enseri dins lou journau fourcauqueiren.

Vous salude couralamen e tenès-vous fres, tant que poussible.

18.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, lou 18 de Jun de l'an 2 (1877)

Car capoulié,

L'encartemen dóu Vitour de Laprade es lou soul que me n'en carguère, dóumaci partiéu l'endeman pèr Lioun. Desempièi, noste glourious sòci vous a manda, m'a di, soun gramaci plen de fierta emai à Roumanille. Pèr quant is àutris encartamen, vous n'en pode pas mai dire, que pas mai n'en sabe; mai crese pas trop de m'engana en vous afourtissènt qu'en Avignoun n'avès signa qu'aquéu soulet. Adounc, pòu lou Cancelié larga tóuti lis autre, sènsò cregnènço de bessounado.

E à-n-aquéu prepau me recorde que, dins la sesiho dóu counsistòri, vous plagnerias d'avé pau candidat italian. Ai cava dins ma tèsto e dins ma correspondènci petrarquesco, e veici quàuqui noum d'escrivan de dela lis Aup que se moustrèron proun, en 74, simpati pèr nosto Prouvènço:

Lou marquès Felip Raffaelli, bibliotecari de Fermo (Marcho), que s'ócupo de recerco sus Lauro e Petrarco;

Lou cavalié Attilio Hortis, bibliotecari de Trieste (Autriche-Hongrie, mai li Triesten s'arregardon pèr Italian), que l'an passa publicquè uno oubreto subre Boccacio in Avignone e qu'es lou gardian saberu de la plus grand couleicioun de libre relatiéu au Petrarco;

L'abat Jousè Spera, proufessour à l'abadié de Cava, de-vers Naple, que de-longo travaio à revira l'obro felibrenco en italian, emai à acampa, pèr la Revisto di Lengo Roumano, li cant pouplàri d'eilabas;

Lou cavalié Mar Biondi, avoucat, presidènt de l'Acadèmi Petrarco en Arezzo, la qualo se comto de rampela, dins 27 an, li Prouvençau au centenari sieisen de la neissènço de soun grand pouèto;

Madamo Emma Mahul (de Paris) di comte Dejean, véuso dóu préfet de Vau-Cluso e revireiris de Petrarco, à Livourno;

L'abat cavalié Ferrazzi, presidènt de l'Atenèu de Bassano, forço atouga à-n-uno bibliougrafio dis obro d'Itàli o de Prouvènço qu'arregardon lou Petrarco.

E pèr arriba au nombre sacramentau de sèt, vous apoundrai eicito un Espagnòu, Don Jacinto Casariego, co-lauraire de la Revisto di Lengo Roumano, à Santo Crous de Tenerife.

Se pensas coume iéu qu'aquélis ome de la bono sarien pèr lou Felibrige uno valènto ajudo e de precious messiounàri, esarpaia que soun i quatre cantoun de la penisclò, s'en pourrié faire uno fournado à la sesiho venènto dóu counsistori; sucamen sarié alors necite de i'ajusta lou brave vièi coumandaire Minioli que restè, l'autro vouto, court e coustié pèr ma fauto mai que pèr la siéuno.

Coume lou vesès pèr lou timbre d'esto letro, me siéu adeja recampa en bastido; adounc pode gaire veja l'òli que voudrias sus lou sup de nòstis ami. Mai sarié-ti pas esta

d'òli sus lou fiò? Ai, iéu peréu, emé vous e la Cigalo d'or, regreta que nosto terraio salo se sigue pas escurado dins la gatouio. Fourtuno que l'afaire anara pas plus liuen. Mai se li mèstre demissiounàri s'èron mes à se defèndre dins li journau franchimand arregardas un pau que trin e que treboulèri!

Messer dóu Leberoun vai esse bravemen fièr que lou capoulié ague arregarda e lausa soun pichoun article, e mancarai pas de ié faire assaupre aquelo bono novo, s'un cop lou rescontre.

Uno questioun statutàri: un felibre qu'a dos residènci, coume lou d'Ille-Gantèume o lou Gagnaud, pèu-ti èstre de dos escolo?

Li felibre escaraia liuen di lio-capoulié dis escolo podon-ti n'esse courrespoundènt? e soun-ti libre de causi, dintre lis escolo, la que i'agrado, o soun-ti de la plus vesino?

Que pensarias de l'idèio de douna à cado escolo un prouteitour o acourajaire especiau, pres permi li mèstre e cepoun dóu felibrige? Acò sarié bèn necite pèr lis escouletos coume la nostros, esmarrado au diantre e un pau trop desmamado dóu la de l'escolo maire. Se languisson sènso degun pèr lis afioucas, que s'avien un di paire de la causo pèr li presida, quand sarié qu'uno vouto pèr an, li veirias, segur, s'atuba e flameja delongo. L'escolo de Nimes a pres Aubanèu pèr tutour. Vous, mèstre di mèstre, sias naturalamen l'apevoun d'escolo avignounenco. Nautre, li gavot e li devot de Nosto-Damo, prendrian lou Saboly, vole dire lou Roumanille, e lou farian comte dóu Fourcauqueirés literàri. Pensas en d'acò, car capoulié, charras-n'en emé li "jouvènt de Font-Segugno" e bessai qu'aquelo idèio l'atrouvarès pas marrido pèr assegura l'unita e l'espandimen felibren.

Lou sendi de Prouvènço aurié vougu pèr ma cigalo un noum mai resclantissènt que lou de Pourchiero. Se voulès metre Pourchiero en-Fourcauqueirés, vague; d'autant que s'en devino un autre en Gascougnou. Emé tout aco, me boufas rèn dóu pichoun capouliet qu'esperan coume lou messio. Mis óumage i pèd de la dono capouliero, emé touti mis espèr.

Voste devot e courau,

A. de Gagnaud.

19 - F.Mistral à L. de Berluc - Pérussis

Maiano en Prouvènço, lou 6 de juliet de 1877

Moun bèl ami,

Mèste Roumaniho estènt vengu soupa 'mé iéu dimenche passa, i'ai dubert lou prepaus de la tutèlo de l'escolo fourcauqueirencos... e m'a pas di de noun. Crese qu'uno galanto letro, coume sabon lis escrieure en Fourcauqueirés, e signado dóu cabiscou emé de quàuquis escoulans, lou decidarié de-founs. Aquéli tutour d'escolo (qu'es uno bono

idèio) devrien se nouma escolastre que vou dire proupramen survihant o direitour d'escolo.

Ai fa parti lis encartamen di sòci. Mai pèr quant à la tiero d'italian que nous prepausas d'apoundre, es pancaro proun maduro. Avans de faire tant d'ounour felibren à la maire Itàli, esperen que l'Itàli ague fa quaucarèn pèr lou Felibrige. Vous dirai, aqui toucant, que la soucieta di Letro, Sciènci e Art de Niço vai crea dins soun sen uno seicioun dicho felibrenco sus l'estiganço de moure lou guespié felibren sus l'esquinau dis Aup Maritimo.

Sus la questioun que me pausas relativamen is escolo, iéu vese ges d'incounveniènt nimai d'empache estatutàri à ço qu'un felibre posque segui dos escolo... Lis escolo estènt creado pèr atuba e empura lou Felibrige dins tout caire e cantoun de la terro maire, tout ço que sièr à crèisse lis escolo dèu èstre bènvenu; e dóu moumen que l'estatut permet is escolan de s'ajougne d'ajudaire, perqué ié sarié defendu de s'apoundre un felibre que farié deja part d'un autre roudelet?

Dins l'interès de la causo e l'esperit de l'estatut, tout felibre fai partido de l'escolo de soun cèntrè d'abitacioun... mai quau l'empacho d'èstre courrespoundènt d'uno escolo liuencho? Sian pas d'esclau, que diàussi! e fau pas que lou Felibrige devengue uno sorto de cadeno desplasènto o d'assouciacioun enquisitourialo.

Vous quitarai pas sènso vous dire que, se sian d'acord, pòu arriba qu'aquest ivèr coumencen l'empressioun dóu diciounàri enco de Dono Remoundet. Veici lou titre que chausisse: LOU TRESOR dóu FELIBRIGE ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de langue d'oc moderne et contenant, etc...

Durbiren la souscripcioun avans la fin de l'estiéu.

Vous toque la man de tout cor e vous remercie pèr vòsti bon souvèt... mai acò d'aqui es à la favour de Diéu: veguen veni, anara toujours miéus que se partian trop lèu...

Voste courau e bèn devot,

F. MISTRAL

20.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 27 d'òutobre de 1877

Moun bèu e gai counfraire,

Escoutas un pau eiçò: se capito que lou cancelié dóu Felibrige, En Louis Roumieux, pèr causo d'uno absènci prouloungado que dèu faire, vèn de m'escrèure que dève carga quaucun mai de l'interim de la cancelarié. Aurié segur miés fa de douna sa demessioun, car noste brave coulègo tèn encaro à soun titre de cancelié, e crese pas necite ni counvenable pèr aro de ié denega aquelo innocènto satisfacioun. Mai, entre nautre fugue di, ma counvicioun es que sa pousicioun nouvello, que lou forço de courre pèr

draio e pèr camin, l'óubligara finalamen à se demetre, e aquéu qu'aura fa l'interim devendra fourçadamen cancelié definitiéu.

Adounc, ai pensa que lou felibre lou mai capable de deregi coume se dèu la cancelarié felibrenco e de representa dignamen souto tóuti li raport, nosto jouino e nombrouso associacioun, èro vous.

Coumprenès autant bèn que iéu tóuti li qualita, tout lou siuen e tout lou gàubi que fau pèr emplì à soun degut aquéli founcioun, e coume iéu sarés fourça de recounèisse que sarié defecile de trouva dins nosto acadèmi quaucun de mai valènt que vous pèr aquelo estiganço. Me farés dounc un gros plasé e rendrés un gros service au Felibrige se voulès bèn reçaupre ço que vène vous semoundre. Se, coume ame de lou crèire, me respoundès de o, vouguès bèn me douna l'adrèisso ounte pausarés lou sèti de la cancelarié, pèr fin que posque l'anouncia dins lou Prouvençau que vèn.

Reçaupès, emé mi gramaci pèr tout ço que me vèn de Fourcauquié o de Pourchiero, l'asseguranço de moun estimo mai que auto e de moun amistanço la plus franco.

Se, coume forço lou desiron, acetas aquel interim (en atendènt lou definitiéu) es vous que farés rintra lis escoutissoun counsistouriau e que rejougneirés lou raport ouficiau de la darriero sesiho de Santo Estello pèr lou Cartabèu. Vous farai espedi peréu li sagèu, contre-sagèu, e archiéu dóu Counsistòri, que soun pèr aro depausa entre li man d'Aubanèu.

F. MISTRAL

21 —L. de Berluc-Pérussis à Fr Mistral

Pourchiero, lou jour de toui li Sant, 1877

Car capoulié e bèl ami,

Vòsti rego clafido d'amigueta m'an pretouca e meme, dirai, esmóugu. Dins vosto bènvalènço, avès, de mis amerite e de moun gàubi uno idèio que proun me farié gau de justifica. Mai es pas lou tout d'èsse voulountous e mai arderous, se voulès; ié fau apoundre la forço e tambèn lou biais; e pèr parla que di forço, de longo e de mai en mai me defauton. La fèbre me rousigo ounge mes e mié de l'an, e lou mendre pes es lourd e macant pèr mi marridis espalo despoupado. Segur, brave ami, voudrias pas vous faire l'ajudaire de ma bello-maire dins l'obro de moun assassin. Adounc, vous lagnarés pas se dise de noun à vosto semounço que m'a douna, poudès crèire, forço ourguei, mai peréu forço esfrai. Au bout dóu comte, vous sara pas maleisa de destrauca un felibre plus valènt e miés engaubla. E tenès, car méstre, perqué prendrias pas noste brave En Vidal, que manejaré lou dialèite counsistouriau autant eisadamen coume lou siéu, e que poudrié empremi éu-meme soun cartabèu, au cèntrè de la mantenènço majouro? O bèn, se voulías doumta aquéli reguignaire de Marsthés, quau vous empacharié de fisa li sagèu à quaucun d'éli? Bessai aquéu mèu prendrié mai de mousco que tout lou vinaigre dóu mounde, e li mai encaïna se rendrien.

Es encuei sucamen que m'arribo vosto letro dóu 27; parèis que li vagoun de Sant Roumié, es li tartugo que li tirasson; eicito tambèn, atalon is omnibus de Labrihano que de cavau mort desempièi tres an. Tout aco es pèr vous dire, bèl ami, que vous responde courrèire pèr courrèire, e que sara pas ma fauto se ma letro vous pervèn que pèr calendo.

A Diéu siguès, car mèstre, emai vosto dono que salude plen de respèt courau.

Voste devot e bèn francamen estaca,

A. DE GAGNAUD.

1878

22.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, 19 de mai 1878

Mon cher ami,

La commission de Montpellier vous a choisi pour rapporteur du concours felibresque sur le Roi Don Jacme. J'approuve de tout cœur ce choix, et je vous prie d'accepter. Ce n'est pas un gros travail et je crois que vous pouvez vous en charger sans trop de fatigue. Si vous dites oui, on vous enverra toutes les pièces sur Jacme et vous les classerez vous-même à votre guise. Il faut simplifier, car le temps presse et nous sommes tous fort occupés.

Pour aller plus vite, vous feriez bien d'adresser votre réponse directement à Roque-Ferrier, à Montpellier. Je vous prie de recevoir mes salutations cordiales et de transmettre, à l'occasion, moun gramaci au journal de Forcalquier qui a publié une annonce du Trésor.

Votre bien dévoué, F. MISTRAL.

J'ai en main un manuscrit du 18^e siècle fait à Avignon et contenant une

Ode
à M. de Pérussis le 1^o consul, comparé à Achille dans une ode
latine de M. Gastaldy, médecin
estant assesseur en 1718

et ensuite la Réponse par M. de Pérussis, consul, sur les mêmes rimes laquelle commence ainsi:

Je ne fais plus de cas de cette ode latine.
Tes vers françois dignes des Dieux
Sont pour moi mets délicieux
Meilleurs que ceux de ma cuisine.

Si cela peut vous intéresser, à votre service !

23 - L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 21 mai 1878

Cher capoulier et ami,

Cette date me remémore tout naturellement Sainte Estelle et combien je suis en retard avec vous pour vous remercier de votre tout affectueuse lettre du mois dernier. Vous savez que je suis toujours en course, quand je ne suis pas dans mon lit: c'est à Paris, en pleine Sorbonne, que m'arriva votre appel si flatteur et si effrayant à la fois. J'étais trop fatigué et trop absorbé pour accepter un tel fardeau, et je me hâtai de le dire à Roque-Ferrier, me réservant toutefois de vous témoigner ma gratitude pour la trop amicale opinion que vous avez de ma pauvre plume. Voilà quatre ans que le public est contraint de me subir, en français et en provençal, à Aix, à Apt, à Forcalquier et ailleurs; ce n'est amusant ni pour lui, qui préfère le style alerte des poètes à la prose empesée des académiciens, ni pour moi qui ai grande honte de cette exhibition chronique de ma personne. Vous verrez que Lieutaud apportera à nos séances une note beaucoup plus variée et du goût de l'auditoire. Pour moi il suffit à mon orgueil que vous m'ayez jugé digne de parler après vous, sans trop faire rougir le Félibrige d'un tel rapprochement.

Donc, cher maître, deux fois merci, pour avoir songé à moi, et pour en avoir désigné un autre.

J'entends murmurer autour de moi que le choix du Rapporteur est bon, excellent, mais qu'un rapporteur, si parfait qu'il soit, ne saurait, dans les Jeux Floraux Septennaux, constituer un jury à lui tout seul. On demande, pour l'honneur de l'Institution, que le consistoire se réunisse au moins la veille de la séance pour contrôler le travail et le classement qui lui seront proposés. La chose me paraît raisonnable et légitime. Il faudrait donc, par un avis oral, qui serait donné jeudi à la première séance, inviter les majoraux à se réunir en un lieu et à une heure déterminés, ou mieux encore à rester dans la salle à l'issue de la séance, pour une délibération consistoriale. Je vous soumets cette idée pour ce qu'elle vaut, pensant que la chose vaut la peine d'être réglée d'ici à jeudi.

Vous avez piqué ma curiosité avec ces vers avignonnais; si mauvais qu'ils puissent être, je suis curieux de les lire et même de les copier. Si donc vous pouviez les apporter

au Clapas, j'en prendrais volontiers connaissance.

A bientôt, cher capoulier et ami, et bien à vous de tout cœur.

24.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, Bouco dóu Rose, 6 de jun 1878.

Moussu lou Président,

Ai agu grand gau de recebre de vosto man la souscripcioun que l'Acadèmi d'Ais a bèn vougu faire au Tresor dóu Felibrige e n'en siéu mai que mai ounoura. Vous prègue, à l'óucasioun, de presenta mi gramaci à l'eminènto coumpagnié e particulieramen à soun digne rapourtaire, Moussu Tavernier.

Vole pas vous quita, moussu e gai counfraire, sènso vous dire lou plesi qu'ai pres à la leituro de voste doucumen inedi subre Lauro de Sado. Aco 's la clau e la courouno dóu centenàri de Petrarco.

E reçaupès, valènt ami, l'asseguranço de moun afecioun sincèro.

1879

25.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 19 avril 1879

Mon cher ami,

La lettre que je vous écris est toute confidentielle et pour vous seul, et je ne crains pas de m'ouvrir à vous, par ce que j'ai pour vous non seulement comme écrivain mais comme homme et gentilhomme, l'estime la plus haute et la plus sincère. Cela dit, j'entre en matière.

Vous êtes au courant, comme tout le monde, de la crise traversée par le Félibrige depuis un an. Voici la sainte Estelle qui approche. Il faudrait absolument trouver le moyen de ramener la paix, l'ordre, l'harmonie, la confiance, qui sont nécessaires au développement de notre société littéraire.

Or beaucoup de félibres, outrés à tort ou à raison contre M. de Villeneuve, sont décidés à demander son expulsion du Félibrige. Ce serait, selon moi, un scandale ajouté à un autre et un moyen certain de rallumer et d'envenimer nos dissidences.

Pour éviter cette violence, j'ai cherché une combinaison qui pût tout satisfaire et tout terminer. La voici:

A la prochaine réunion consistoriale du 21 mai, le Bureau sera renouvelé; capoulié, syndics, assesseurs, etc. finissent leurs fonctions. Si Aubanel est réélu syndic de Provence, il continuera les fonctions de secrétaire à M. de Villeneuve. Cela va de soi. Mais si un autre que le félibre de la Miógrano est élu, il est certain que le nouveau venu choisira un secrétaire nouveau. En ce dernier cas, M. de Villeneuve redeviendrait simple félibre, et toutes les appréhensions et défiances tomberaient par ce fait. Et personne n'aurait lieu d'être blessé.

Mais, à la place d'Aubanel, qui faut-il nommer syndic de Provence ? là est la difficulté. Ceux qui sont dignes d'occuper cette charge ne manquent pas dans le consistoire, mais c'est précisément le nombre des candidats qui rend le choix plus difficile, surtout quand il s'agit d'obtenir une majorité électorale.

Je vais vous donner mon avis.

En l'état, je pense que le candidat le plus convenable sous tous les rapports serait Roumanille. L'auteur des Margarideto a une situation acquise, et vaillamment acquise, que nul ne peut contester. De plus, il faut convenir que, depuis la nouvelle organisation félibresque, il est celui qui a le plus souffert du nouvel état, car on a tout fait et tout dit pour le diminuer et l'éliminer. Je crois qu'il serait d'une très bonne politique de lui confier pour trois ans le syndicat. Il y a deux courants dans le Félibrige, représentés par lui et par Aubanel. Il serait sage de pondérer ces deux courants, en faisant la part égale à chacun d'eux. Les wighs ou aubanéliens ont gouverné pendant trois ans, il faudrait donner un relief de trois ans aux tories ou roumanilliens.

Quant à Aubanel, il serait élu capoulié ou assesseur. C'est l'affaire de notre corps électoral.

Si vous partagiez cet avis, je crois qu'il serait utile de le faire partager aussi à nos amis de la Bibliothèque, Vidal et Gaut, sans toutefois leur parler de l'ouverture que je vous fais. De cette façon, au prochain acamp consistorial, si les aixois ne venaient pas à Avignon, lieu de la réunion, ils pourraient envoyer sous pli leur vote de majoraux. Mais il serait urgent que tout le monde vînt, car la réunion sera très importante.

Si vous trouviez un autre moyen plus pratique et plus capable de réunir la majorité des voix, veuillez me le communiquer, et j'en tiendrai compte autant qu'il sera de mon pouvoir. Mais n'oubliez pas que la combinaison que je vous propose est surtout inspirée par le désir d'éviter une manifestation contre M. de Villeneuve et de rétablir l'équilibre parmi les forces félibresques.

Je termine par où j'aurais dû commencer. Je vous envoie mes compliments les plus chaleureux pour la vitalité que votre présidence a infusée aux veines de notre académie d'Aix, pour les discours charmants, spirituels et suprêmement fins que vous y avez prononcés dans ces derniers temps et pour les gracieusetés que vous avez bien voulu y insérer à mon encontre et surtout pour les élections que vous y avez faites.

Ah! si le Félibrige avait pour modérateur un Berluc-Pérussis! Je vous salue de tout mon cœur.

26.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 5 mai 1879

Cher capoulier et ami,

Je vous apporte mes chaudes félicitations pour le succès de samedi, qui ne vous est pas seulement personnel et dont le Félibrige tout entier prend fièrement sa part. J'aurais bien voulu que ma méchante santé me permit d'aller vous applaudir au Capitole et partager le frémissement des Aquitains (et des Aquitaines surtout, paraît-il) à l'audition de vos splendides stances. Je viens du moins de lire tout cela en détail dans les journaux que m'envoie le Comte de Toulouse. Le discours du modérateur est très littéraire et très français d'allure, trop français peut-être ou, si vous le préférez, trop parisien et universitaire. M. Delavigne a grandement raison de dire que la tâche revenait à un autre, plus pénétré du sentiment de race qui fait le fond de votre génie. Il a accompagné ses justes et magnifiques éloges de réserves merveilleusement tournées, mais qui n'en montrent pas moins le dard à travers la gaze. Ce qui me rassure, c'est que ni l'académie ni le public ni la presse ne paraissent avoir mis toutes ces savantes restrictions à leur ardent et sincère enthousiasme. C'est l'essentiel: les modérateurs passent, et Toulouse reste. Le Félibrige aquitain que, dès le lendemain vous avez présidé, a dû, là dessus, vous donner plus de satisfaction et de meilleures espérances que M. Delavigne.

De Toulouse je passe d'emblée à Avignon et à l'assemblée qui s'y prépare. Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez, à très juste titre d'ailleurs, au sujet de la délibération à prendre et qui ne manque certes pas de gravité. Etant un esprit aussi discipliné dans l'action qu'indépendant dans le conseil, je vous promets d'avance d'appuyer votre solution définitive, mais je me permets de vous soumettre au préalable quelques objections.

De toutes les solutions proposées pour mettre fin à la crise, vous vous êtes arrêté, avec votre habituelle modération d'esprit, à celle qui apporterait le moins de changement aux choses et aux personnes. Mais cette modération, excellente dans les cas ordinaires, n'est-elle pas de la faiblesse en présence d'une situation dont l'acuité est extrême? Notre malade, dont beaucoup désespèrent, doit-il être traité par le tilleul ou par les sinapismes? Il me semble que l'expérience de ces trois premières années a démontré deux choses: d'une part, que les défauts communs aux poètes de toute race, l'orgueil, l'envie, la susceptibilité, la haine même, arrivent, chez le Félibre, à un paroxysme inconnu ailleurs; d'autre part que, par un vice natif de constitution, le Félibrige est un composé de rouages multiples, qui semblent avoir été créés tout exprès pour mettre en jeu toutes ces passions mauvaises, pour surexciter les petites ambitions, froisser les petites vanités et mettre aux prises les petites jalousies. De plus, et par une contradiction

que je ne puis m'expliquer, notre organisation, à la fois démocratique et césarienne, donne tout ensemble la souveraineté aux assemblées et aux chefs: celles-là sont des Conventions au petit pied, ceux-ci peuvent, si leur tempérament les y porte, être des pachas à janissaires. De là, les conflits du passé; de là aussi d'autres conflits demain, si l'on se borne à des mutations dans le personnel... A mon humble sens, c'est notre charte même qui devrait être révisée. Il faudrait supprimer les distinctions qui font la vanité chez ceux qui les obtiennent et les envieuses colères chez ceux qui les briguent. Une seule classe de félibres, gouvernée par un conseil des sept, c'est-à-dire une république oligarchique substituée à une démocratie autoritaire, tel serait mon idéal; je l'ai vu partout fonctionner avec succès.

Mais je ne me dissimule pas qu'il est toujours délicat de remuer les questions constitutionnelles. Souvent des motifs d'opportunité, de prudence et même de simple dignité, empêchent de remettre en question aujourd'hui ce qui, hier à peine, a semblé la vraie solution. Donc, je vous sou mets mon idée, sans insistance, moins dans l'espoir de la voir adoptée que pour bien établir que, selon moi, les querelles à jamais déplorables de ces derniers temps sont la faute des institutions au moins autant que des hommes, et qu'il faut être indulgent à des erreurs que notre organisation même a presque provoquées.

Je me place donc dans l'hypothèse que vous semblez préférer: celle d'un simple changement de personnes. Ici encore, j'ose vous opposer deux objections. Et d'abord, croyez-vous que Villeneuve qui, par ses allures guerroyantes, fait beaucoup de mal au Félibrige, tandis qu'il en est fonctionnaire et qu'il a intérêt à le soutenir, ne pourra pas lui en faire beaucoup plus encore, si on l'exclut du cénacle? Croyez-vous surtout que son éloignement du secrétariat suffira à remettre la paix dans la maison? La zizanie ne tient, soyez-en sûr, ni à lui, ni à Aubanel, ni à Roumanille: elle tient à la soif de grades, titres et distinctions qui dévore tous les félibres, et qui les rendra perpétuellement jaloux les uns des autres. Si donc vous reculez devant le remède héroïque, c'est-à-dire devant la suppression de cette malencontreuse hiérarchie, vous n'avez qu'un moyen d'en atténuer les inconvénients, c'est de satisfaire le plus possible les ambitions affamées, et de faire passer chacun, à tour de rôle, par les étapes de l'avancement. Je vous proposerais donc, pour appliquer ce système, de faire marcher d'un cran tous les dignitaires actuels: Gaut deviendrait syndic, Aubanel assesseur, Roumanille capoulier et le capoulier Capoulié d'ounour. Vous ouvririez ainsi une perspective de promotions, pour le renouvellement de 1882, à tous ceux qui ne bénéficieraient pas immédiatement de la mesure, et cet horizon d'avancement assuré, qui lui rait à tous les yeux, calmerait, j'en suis sûr, bien des irritations. Que si, au contraire, vous vous bornez à un chassé-croisé entre Aubanel et Roumanille, c'est-à-dire vous piétinez sur place, et si vous menacez les jeunes ambitions d'être éternellement gouvernées par la même trilogie, vous amasserez des trésors d'envie et de colère qui éclateront à toute occasion.

L'étude de nos anciennes municipalités m'a appris que si jadis nos villages de Provence étaient bien habités, c'est-à-dire comptaient chacun six, dix ou vingt familles bourgeoises attachées à leur clocher, c'est que les consuls n'étaient pas rééligibles; tout le monde arrivait à son tour au consulat, et les prétendants, loin de s'entre-nuire,

s'entraidaient à tour de rôle. Aujourd'hui que les maires sont indéfiniment rééligibles, ils veulent être indéfiniment réélus; de là les haines réciproques, le despotisme de la famille qui parvient à fonder une dynastie de maires, et l'expatriation vers Marseille de toutes les autres familles bourgeoises. Il en est de même dans les sociétés: l'Académie d'Aix prospère parce que les présidents ne sont pas rééligibles, celle d'Apt se meurt parce qu'elle est livrée sans fin aux mêmes individualités.

Vous voyez que, dans mon système, les fonctions de Villeneuve seraient, comme toutes les autres, mais non pas d'une façon blessante et directe, emportées dans le mouvement général qui déplacerait tout le monde. Que deviendrait-il? Secrétaire honoraire, vice-syndic, vice-chancelier ou rien du tout? Il me semble que la destinée de Roumieux doit régler la sienne: si Roumieux redevient Grosjean, Villeneuve doit le redevenir aussi. Ce serait à l'assemblée à le décider; mais, dans tous les cas, le vote n'aurait pas un caractère personnel d'hostilité, et Gaut et Vidal pourraient s'y associer, sans manquer aucunement à leur collaborateur du Prouvençau. Tandis que je n'oserais guère leur proposer une combinaison évidemment dirigée contre lui.

Tel est, cher ami et maître, mon avis très net sur la situation; il a au moins le mérite d'être fort désintéressé, puisque je tiens mon bâton de maréchal, très au-dessus de mes prétentions et de mes mérites. Voyez le cas que vous jugerez à propos d'en faire, et dites-moi votre résolution dernière pour que je puisse vous envoyer mon vote et provoquer celui de nos amis d'Aix. Car, pour aller à Avignon, je suis trop absorbé et surtout trop enfiévré pour que la chose me soit possible.

Aix espérait que la Sainte Estelle se ferait à la Mule Noire; le choix d'Avignon vous privera de plusieurs convives. Mais de cœur nous serons tous avec notre Capoulier.

Votre bien dévoué,

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

27.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 16 mai 1879

Mon cher ami, si l'on doit toucher au statut, la seule solution possible est celle que vous proposez à la fin de votre lettre: la rotation: Gaut syndic, Roumanille capoulié, Aubanel assesseur. C'est parfait pour la Provence.

Mais croyez-vous que les Languedociens, Aquitains et Catalans verront de très bon œil les premières fonctions aux mains des Provençaux pour un temps indéfini? Car il faut bien compter avec le Languedoc et l'Aquitaine, qui, en définitive, acceptent le statut et ne réclament pas de révision. En l'état, et en présence de dix opinions diverses, le plus sage, selon moi, est de respecter ce que nous avons fait adopter par deux ou trois cents félibres.

Si vous croyez pourtant devoir formuler un vœu, veuillez me l'adresser à l'Hôtel du Louvre. Quant à votre vote sur les mutations triennales, faites le comme vous le croirez utile, et adressez-le moi aussi.

Je regrette beaucoup votre non venue à Avignon. Merci pour votre bonne et belle lettre.

Votre tout dévoué,

F. MISTRAL.

Entendez-vous avec Gaut et Vidal.

Reçu et savouré tous vos envois, et en dernier lieu votre discours sur Arcisse de Caumont.

28.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 19 mai 1879

Mon cher ami,

Tout considéré, le seul moyen de sortir du gâchis Roumanille-Aubanel est celui-ci: nommer syndic Bourrely. Rien de blessant pour personne, et Bourrely remplirait parfaitement ces fonctions. Si vous voulez m'aider, veuillez m'adresser votre vote en ce sens. Ou abstenez-vous. Il me semble que Vidal pourrait bien voter ainsi. Quant à notre cher Gaut, j'ai bien peur qu'il préfère voter pour lui-même.

Bien à vous à la hâte.

F. MISTRAL.

29.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 23 mai 1879

Mon cher ami,

La Sainte Estelle de 1879 a été une des plus importantes et des plus cordiales réunions du Félibrige. Tout le monde était arrivé aigri et découragé, tout le monde est reparti radieux et plus enthousiaste que jamais. Il y a, il faut bien le reconnaître, un souffle supérieur qui enfle notre voile.

Le consistoire était imposant: dix majoraux. Tout s'est passé aussi correctement, aussi parlementairement, aussi académiquement qu'on pouvait le rêver. Après une longue discussion, cinq voix contre cinq ont demandé la révision du statut. La voix du capoulié étant prépondérante, notre constitution reste intacte, et la marche du mécanisme est maintenant assurée pour de longues années. Les élections se sont faites très cordialement et à l'unanimité. Résultat:

Mistral: capoulié; Bourrelly: syndic de Provence; Mathieu: assesseur de Provence; Lieutaud: chancelier.

Le bureau des autres maintenances sera constitué dans les réunions respectives de ces groupes. Pas une blessure pour personne. Aucune allusion à Villeneuve ni à Astruc. Aubanel et Mistral amis comme devant. Aubanel très heureux. Le lendemain, félibrejade de trente félibres. Toutes les maintenances représentées. Le Brus vous en rendra compte.

L'émotion est arrivée au point de remplir de larmes tous les yeux. C'était touchant et splendide. Le représentant de l'école d'Aix, M. Lèbre, pourra vous le dire.

En somme, autant nous étions près de la dissolution, autant nous nous sentons poussés par je ne sais quoi vers un avenir éclatant.

Merci de votre bienveillant concours. Merci pour votre gentil et très spirituel brinde qui a été couvert d'applaudissements. Dites cela à tous nos amis et confrères. Remerciez Guillibert.

A vous de tout cœur,

F. MISTRAL.

Astruc a fait des excuses à Roumanille au sujet du sonnet anonyme. Le plus à plaindre est ce fou de Villeneuve qui s'est fait un isolement regrettable à tous les points de vue. S'il avait un bon mouvement, il pourrait rentrer peut-être dans la vie félibresque... mais j'ai bien peur qu'il manque cette belle occasion.

30.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 25 mai 1879

Cher maître et ami,

Nous étions tous ici fort impatients de connaître le résultat de la Sainte Estelle et je vous suis bien reconnaissant des bonnes nouvelles que vous m'en donnez. Dieu merci, nos appréhensions sont évanouies et nous voilà entrés dans une période d'apaisement. Le renouvellement intégral du Bureau est fort de mon goût. J'avais craint de paraître trop radical en vous le proposant. Mais je voyais bien que c'était le seul moyen, d'une part d'écarter un élément permanent de discorde et de l'autre d'assurer aux jeunes ambitions la perspective d'arriver, à tour de rôle, à ces échelons successifs, si enviés. Il

ne faut pas nous dissimuler qu'il y a chez nous, comme dans la république, un parti de l'appétit (le mot est de Rabagas) qui voudrait devenir le parti de la digestion. C'est faire de la bonne politique que de ne pas lui fermer au nez les portes du festin. Toutefois, la jubilation de la première heure ne doit pas nous empêcher de prévoir les difficultés prochaines. Je dois, dès aujourd'hui, vous en signaler deux. La première est la situation faite à ce brave Gaut qui voit son sous syndic lui passer carrément sur le ventre; il vous faudra lui donner là-dessus une explication qui mette à l'aise son amour-propre, ce qui ne sera pas précisément aisé. La seconde est la question de l'Ecole de Marseille; l'Aube et les Marens en sont, dans leur querelle, à la période aiguë; ceux-ci ne parlent de rien plus que d'un schisme. Je crois que tout repose sur une pièce de Lieutaud, d'abord demandée par Chailan pour la Calanco et refusée par l'auteur, puis offerte par l'auteur et refusée par Chailan. Deux lettres que vous écririez aux deux contendants pourraient, j'imagine, mettre un peu d'eau sur le feu. Mais la vraie solution du problème serait d'avoir deux écoles, avec deux spécialités distinctes, l'épigraphie et la prose d'un côté, la poésie de l'autre. Ce seraient deux sections d'un même institut, et il n'y aurait pas matière à conflit.

Ne ferez-vous pas à l'Ecole des Alpes une place, avec Descosse par exemple, dans le futur bureau de maintenance? Ne pourriez-vous pas aussi, dans votre dictionnaire, accueillir les formes verbales de cette région (àmou, crésou, vèrrou) qui s'en vont de Volx à Barcelonnette, et de là à Montélimar? Merci, en attendant, de l'honneur que vous faites à Gagnaud de citer parfois sa méchante autorité, et croyez à son affectueux dévouement.

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

31.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères par Mane, le 22 juillet 1879

Cher maître et bon ami,

J'apprends, par le Forum, l'entier succès de l'opération Chavernac, et je veux vous dire le plaisir que j'en ressens. Je suis, comme vous, fils d'une mère qui a été la grande affection de ma jeunesse et je comprends, par mes sentiments propres, toute la joie qui doit inonder votre cœur. Dites à dono Adelaïs, si, par hasard, mon nom ne lui est pas inconnu, que je suis de ceux qui prennent leur bonne part de cette félicité de famille. Et maintenant qu'elle pourra la voir, que Dieu lui envoie la Mirèio de ses rêves!

Je vous ai dernièrement envoyé le récit de notre felibrejado maienco. Vous aurez vu que notre Ecole a sur les autres l'avantage de s'affirmer, sinon avec grand relief, du moins très régulièrement et avec la plus fraternelle entente. Par malheur, notre spirituel et très savant capiscol, l'abbé Savy, veut, sous prétexte d'inflammation de vessie, nous planter là. Ce serait la mort de notre Escoureto, car son héritage reviendrait au sous-capiscol qui, malgré ses bonnes qualités, n'est pas encore de taille à nous

représenter officiellement dans le Félibrige. Si vous avez dix minutes à dépenser, écrivez donc un mot à l'abbé Savy, pour lui ordonner de garder son poste. Qu'il n'y fasse rien, si bon lui semble, mais que son nom respecté, autorisé et aimé, soit à la tête de l'œuvre jusqu'après le concours quinquennal de l'année prochaine, date de l'expiration statutaire de son capiscolat.

Vous avez bien voulu me faire, l'année dernière, un cadeau que j'apprécie beaucoup, celui de deux feuillets manuscrits contenant des vers (je n'ai pas dit de la poésie) signés Pérussis. Or, d'après le contexte de ces vers, la pièce qui précède (feuille 17) et qui est relative à un roi de la fève, serait leur complément naturel. Si donc vous pouviez m'envoyer aussi ce feuillet 17, au moins pour que j'en prenne copie, je vous en serais fort reconnaissant.

Et sur cette nouvelle importunité, je vous renouvelle, cher maître et ami, mes affectueuses expressions de dévouement en même temps que mes hommages liges à la reine et capoulière du Félibrige.

Tout vôtre,

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

32—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 28 juillet 1879

Mon cher ami,

Les feuillets qui précédaient les vers de votre ancêtre comtadin n'existent plus dans mon manuscrit. Ils ont été arrachés il y a fort longtemps, je ne sais pour quel motif, et j'ai reçu la chose en cet état.

J'ai reçu ce matin votre charmante Revue Félibréenne. Tout ce que vous dites est aussi spirituel que bienveillant. C'est Paul Barbe qui va être heureux! la critique ne l'a pas habitué à ces gâteries. Oui, vous allez fort bien, dans votre Comté forcalquiérais. C'est un vrai renouveau de la comtesse Garsende. Si j'ai le temps, j'écrirai quelques mots à votre excellent capiscol. En attendant, j'ai essayé de vous amener un escoulan qui, à mon avis, sera le félibre des Alpes, dans le plus haut sens du mot, le jour où il saura manier et orthographier sa langue. C'est l'abbé Pascal, vicaire à Gap, auteur de une nia dóu pais, un essai qui promet un poète. Chauffez-le, comme vous savez et pouvez le faire.

A l'occasion aussi, modérez un peu les velléités hérétiques de ce cher Lieutaud, qui par ses fantaisies orthographiques dans le Brus (sans c) et autres lieux, donne prise le plus maladroitement du monde aux charges et aux assauts de son ami Villeneuve.

Que sa de gàrri, aquéu felibrige!

Comme de toute chose, il n'en faut prendre que la fleur, et vous en êtes, ô très vaillant archiconsul de l'Académie d'Aix!

Madame Mistral sogro remercie M. de Berluc pour ses bonnes félicitations; et madame Mistral noro embrasse mademoiselle de Berluc pour son touchant souvenir de première communion.

A Diéu sias, e tenès vous fres!

F. MISTRAL.

1880

33—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 8 février 1880

Mon cher Capoulier,

Avant de faire tirer à part les quatorze vers de moi que contient la Revue des Langues Romanes dans son dernier numéro, je viens vous soumettre une difficulté orthographique qui m'arrête.

Il s'agit du mot mai ou emai. J'ai toujours entendu dire aux provençaux de vieille roche: mai que vengue, ou bien emai vengue, mais jamais emai que vengue. En conséquence, j'avais écrit dans mon sonnet: mai qu'un rai, E mai qu'en passant, mai que quand vendra. Roumieux corrige ainsi: 'mai qu'un rai, emai qu'en passant. Je vous serai bien reconnaissant de fixer mes incertitudes là-dessus. J'adopterai, en finale, la forme que vous me dicterez.

On m'assure que j'aurais été promu à Avignon à une dignité félibréenne qu'on n'a pu me préciser et qui me donnerait une prééminence quelconque dans les Alpes. Je suis très touché de l'honneur qu'on a voulu me faire; mais, ayant toujours décliné tout grade dans l'Ecole de Forcalquier, je ne voudrais pas accepter, sous une forme détournée, une direction et une supériorité qui ne me conviennent à aucun égard. Je crois, d'ailleurs, qu'il est de l'intérêt du Félibrige de ne pas augmenter son état-major, déjà excessif, et, dans tous les cas, de prendre ses dignitaires parmi les félibres de race et non parmi les amateurs. Un dilettante ne peut faire un chef d'orchestre.

J'apprends que "La Farandole" va changer d'allure et prendre un développement nouveau; c'est au moins ce que m'écrit Gaston Beïnet qui en devient secrétaire.

On parle de Tourtoulon comme devant être nommé ministre de France en Roumanie; ce serait un succès pour l'idée félibréo-latine.

Il est question d'une invitation des Maren à leurs 16 adhérents du dehors; ce serait pour le dimanche des brandons. Vous devriez bien peser un peu sur Chailan pour faire inviter l'Aube, et sur Lieutaud pour que l'Aube accepte.

Avez-vous vu le spécimen de la royale édition de Fourtunat Chailan? C'est splendide, mais avec la vieille orthographe.

Mes hommages à mesdames Mistral et recevez vous-même, cher Capoulier, mes expressions d'entier dévouement.

A. DE GAGNAUD

Le National d'Aix de ce matin contient un plat éreintement de la Mireille présidentielle.

34.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 11 février 1880

Mon cher ami,

Je crois, autant que je puis l'affirmer par mes auditions journalières, que mai que et emai que peuvent s'employer indifféremment dans le cas de votre sonnet.

Emai vèngue, emai parle, emai plòugue signifient: quoiqu'il vienne, quoiqu'il parle, quoiqu'il pleuve.

Mais mai que vèngue, emai que vèngue signifient: pourvu qu'il vienne, ce qui n'est pas la même chose, et c'est le sens de votre sonnet.

Je crois donc que vous pouvez avec raison laisser partout: mai que, d'autant plus que la correction de Roumieux au premier tercet rend le sens obscur.

Puisque nous sommes à éplucher ce beau sonnet lapidaire, je pense que vous supprimeriez avec avantage le t de dret, dré, puisqu'en Provence on dit drecho et non dreto. Ma chato au front pur est une formule française. Le vrai provençal dirait ma chato à front pur ou ma chato ddu front pur.

La réunion maintenancielle d'Avignon s'est fort gentiment passée, en présence des trois vice-syndics de Languedoc et des quatre idem d'Aquitaine. On a cru devoir porter à cinq les vice-syndics de Provence, afin d'affirmer la prééminence de la maintenance mère. Il est bon du reste d'avoir dans chaque grande région dialectale un représentant officiel du bureau; nous avons donc élu vice-syndics: Girard pour les Bouches-du-Rhône et Vaucluse; Alphonse Michel, juge à Lorgues, pour le Var; Sardou pour les Alpes-Maritimes; Berluc pour les grandes Alpes, et V. Colomb pour le Dauphiné.

Cela ne vous engage à rien: pas seulement une signature à donner. Laissez-vous donc

faire, et ne protestez pas, car autrement les pauvres assemblées félibréennes ne pourraient plus rien faire sans avoir un télégraphe sous la main.

On nous a dit que les Laren avaient vu avec peine la maintenance venir cette année à Avignon. Mais examinons: la maintenance s'est réunie pour la première fois à Aix, la deuxième à Marseille, la troisième à Arles, la quatrième à Avignon, il n'y a donc pas d'abus. Quant à Santo Estello, elle se réunit dans cette dernière ville, quand il n'y a pas motif exceptionnel de le faire ailleurs. Il est du reste prudent d'assembler le consistoire dans un lieu où il soit plus facile d'avoir une assistance suffisante. Mais les destinées stellaires sont souveraines en cette matière. Ainsi il est probable que la coupe félibresque circulera cette année sous les ombrages de Sextius, à moins d'incident imprévu.

A propos d'influences astrales, vous savez déjà peut-être qu'un événement heureux va encore cette année mettre en lumière le félibrige. Le 25 avril, la Catalogne célèbre en grande pompe le millénaire de l'invention de l'image de N.-D. de Montserrat. Un grand concours de poésie est le couronnement de cette fête religieuse et nationale. Les trois langues catalane, provençale et castillane sont conviées sur pied d'égalité, et Roumanille a été élu par les Catalans au nombre des trois présidents d'honneur du jury. Notre ami se dispose à aller à ce triomphe, accompagné peut-être de Mathieu, de Goubet, de Monné, de Bourrelly, et autres. Cela vient à point pour dissiper les brumes qui flottaient sur les Pyrénées, et pour resserrer les liens qui unissent les Catalans au Félibrige. J'ai tout fait auprès de Chailan et de Lieutaud pour amener une fusion. Cela n'a pas l'air de vouloir se faire. Mais je sens bien que cela se fera, car il y va de l'honneur et de l'intérêt de tous.

Ayons foi, et nous franchirons bien d'autres estèu.

Je vous remercie encore une fois pour votre exquise poésie publiée par l'escolo de Lar.

Mille vœux de tout cœur.

F. MISTRAL,

35.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 15 février 1880

Cher Capoulié et ami,

Merci de vos précieuses indications que je vais suivre, cela va sans dire, avec toute la docilité du charbonnier.

On nous a fait espérer que vous seriez, jeudi de la félibrée marseillaise. Votre présence pourra faire avancer d'un pas la fusion rêvée. C'est surtout sur Verdote qu'il vous faudra peser. L'union serait faite depuis longtemps, si les Marens l'avaient jeté à l'eau. Mais ils n'ont pas voulu et ils ne le pouvaient pas, sous peine d'ingratitude envers leur vrai fondateur. Celui-ci devrait, du moins, le comprendre et ne pas faire pâtir tout le couvent pour un moine.

Vous pourrez peut-être aussi décider Chailan à donner simultanément deux tirages du Gàngui, l'un dans l'orthographe originale, l'autre sous le vêtement félibréen. J'en ai touché un mot à l'éditeur; vous auriez seul autorité pour l'obtenir.

A bientôt, j'espère, et toujours cordialement à vous,

L. de BERLUC-PÉRUSIS

36.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

20 mars 1880

Mon cher capoulier,

Il vient de me naître à l'instant une nièce. Son père, le maintenèire de Bresc, vous serait reconnaissant d'illustrer de votre signature l'acte de naissance de la felibrihouno. Je vous serais fort obligé, moi aussi, de trouver, d'ici à six heures, le temps de passer aux bureaux de l'hôtel de ville; et d'avance je vous offre nos actions de grâce,

Votre dévoué,

A. DE GAGNAUD

37.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Mars de 1880

Sarés tant que viéurés, emai après, lou plus galant ami, lou plus gènt prouvençau, lou majourau lou mai bragard dóu cicle felibren. Gramaci dounc pèr lou journau de Fourcauquié, e fasès que se capite entre li man dòu brave Chaverna : sabe que ié fara plasé.

A Roco-Favour, pèr la Ternita! E vivo lou mes de mai!

Voste bèn devot,

F. MISTRAL.

38.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Bourgane, Saint Saturnin les Apt, le 21 octobre 1880

Cher maître et ami,

Vous avez bien voulu lors de votre glorieux séjour à Aix, m'autoriser d'une façon

générale à envoyer quelques pièces de vous et quelques traductions de ces pièces à M. vom Hag qui prépare un recueil des Poètes contemporains, où le provençal sera admis dans le concert européen.

M. vom Hag me charge aujourd'hui de vous demander une permission explicite pour les morceaux que voici :

1° Coupo Santo, avec votre traduction en prose

2° A un proscrit Espagnol, avec votre traduction

3° La Coumunioun di Sant, avec la traduction en vers d'Hennion

4° Magali, traduction Rigaud

5° Le Baile Sufren, traduction Rigaud

Les quatre premiers morceaux sont destinés au premier volume des Poètes contemporains; le cinquième au tome 2.

Le tome 1 paraîtra en décembre en attendant, l'année prochaine, le deuxième.

C'est vous dire que M. vom Hag vous sera reconnaissant de mettre quelque hâte à répondre à sa supplique.

Cet honorable éditeur, qui s'est pris peu à peu d'une vraie passion pour le provençal, mérite d'être encouragé. Il a fait son choix de pièces de façon à faire entrer, dans une soixantaine de pages, le plus de félibres et de traducteurs possibles, en variant la note de son mieux.

Il y aura de plus, dans son livre, une notice de dix lignes sur chaque auteur.

Ce qui le préoccupe le plus, c'est la question des éditeurs, et il ne veut publier aucune pièce sans avoir l'autorisation jumelle du poète et du libraire, ou sans que, tout au moins, le premier se porte fort pour le second. Je crois, en ce qui vous touche particulièrement, que vous pourrez suivre ce dernier parti sans difficulté, vos trois premiers morceaux étant édités par Roumanille, et les deux autres étant des épisodes que l'on a cent fois détachés de Mireille, sans que M. Hachette l'ait trouvé mauvais.

J'apprends que la maintenance de Provence doit se réunir bientôt à Toulon; j'ai le regret d'être trop en méchant état pour pouvoir voyager. Mais je ne néglige pas ici les affaires communes; vous aurez vu que la Société de Digne a fait, en mauvais vers, mais de bon cœur, une profession de foi toute provençale. Elle n'a élu que trois membres d'honneur et elle a voulu que le Capoulier fut de cette trinité majeure; votre lettre a été très applaudie. Inutile de dire qu'il y aura encore du provençal à la séance que l'Athénée de Forcalquier va tenir le 7. De son côté l'Académie d'Aix a fait imprimer en une brochure le compte rendu de la séance où M. le Premier lut sa Mireille devant le tout Aix littéraire.

Mes hommages, je vous prie, à mesdames Mistral, et croyez-moi, cher maître et ami, bien vôtre de plein cœur.

A. DE GAGNAUD

Vous devriez bien, à l'occasion, engager Aubanel à se laisser mettre dans les Fleurs

Félibresques de M. Hennion. Cet excellent provençal de Touraine se désole à la pensée de faire un recueil où manquera l'un des grands noms de Provence.

39.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

24 octobre 1880

Puisque vous voulez bien vous charger de traiter cette affaire avec M. vom Hag, vous avez dû vous charger aussi de communiquer les texte en question et de revoir les épreuves. Car à moins de rencontrer un prote excellentissime, il est rare de ne pas être écorché tout vif, lorsqu'on a l'honneur d'être imprimé à l'étranger.

Je comprends que le refus d'Aubanel contrarie fort le brave Hennion; mais je comprends aussi parfaitement la résistance du poète de la mióugrano. Quant on a mis tout son esprit et tout son cœur à choisir et à équilibrer les mots d'une pièce de poésie, il est poignant, croyez-le bien, de se voir métamorphosé, diminué, exagéré ou dénaturé par les à peu près d'une autre langue.

Parlas-me di saludaire de Raiano! Aco, si que vai regala li 50.000 leitour de l'Armana! Aco, si qu'es de fino proso e de gènto galejado e de pinturo coulourènto ! Tenès-vous dounc gaiard, que la Prouvènço a mai- que-mai besoun de vous e de vosto amistouso ajudo, car se d'autre soun lou fèu, se pòu bèn dire, e tòuti dison, que vous sias lou mèu.

F. MISTRAL.

40.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, Rue Cardinale, 3 décembre 1880

Mon cher capoulier,

On me charge d'appuyer auprès de vous la requête du Monde Lyonnais, une revue hebdomadaire qui veut suivre de près le mouvement provençal et qui voudrait, le premier de l'an, donner un numéro exceptionnel enrichi de quelques vers de vous. Il ne s'agit pas, bien entendu, de vous demander une pièce spécialement écrite pour le Monde Lyonnais, mais d'un fragment quelconque que vous détacheriez au hasard de l'une de vos œuvres inédites, de Guihèn dòu Court-nas par exemple . Avec vous, on a ce rare avantage que tout est chef-d'œuvre.

Donc, laissez-moi espérer que vous accueillerez avec votre coutumière amabilité l'humble sollicitation de nos amis d'entre Rhône et Saône. Lou Carle Boy, initiateur de la chose et l'un des rédacteurs de la nouvelle Revue, nourrit l'espoir qu'encouragé par vous le Monde Lyonnais pourra être le point de départ d'une Ecole de félibres lyonnais - forésiens. J'ai reçu l'autre jour un petit poème publié à Saint Etienne et je n'ai pas été

médiocrement surpris de voir que le dialecte de ce pays-là, tout francisé qu'il puisse être, est plus pur, dans ses formes générales, que les dialectes les plus méridionaux. Je m'attendais à y trouver tout au plus l'infinitif en a caractéristique des parlers d'oc, et j'étais loin de m'attendre à y trouver l'article classique des troubadours et la flexion verbale latine de l'indicatif présent. Si un foyer linguistique et littéraire s'allumait dans cette région, nul doute que le forésien, purifié, ne fût excellente figure dans la famille méridionale.

L'affaire de Leipzig est en bon train. Il y aura, dans ce premier volume, une soixantaine de pages consacrées au provençal et quatorze félibres représentés. L'exigence de l'in-16 a toutefois obligé, paraît-il, M. vom Hag à sacrifier la plupart des pièces alexandrines ou même endécasyllabiques, inter quos lou Baile Sufren qui sera remplacé par le texte provençal de Magali qui, tout d'abord, ne devait pas accompagner la version Rigaud. Il y aura donc, de vous, Magali, le Proscrit, la Coupe; de Rouma, Requier, Vendémi, ma vesino; d'Aubanel, li fabre, à l'auro, la perlo; et quelques pièces de Mathieu, Wyse, Roumieux, Tavan, Verdote, Vidal, Lieutaud, Clarens, Gagnaud, Gaut, Gras, ces trois derniers représentés par de l'inédit.

Savy persiste à vouloir quitter son capiscolat et Descosse se proclame de plein droit capiscol dans le Brusq. Cela ne fait point le compte des sòci aupen qui veulent Maurel. Pour contenter tout le monde, prière instante de nommer Descosse vice-syndic à ma place, à la réunion de la maintenance qui se prépare

Le papier me manque pour vous dire comme je le voudrais mon attachement de disciple et d'ami.

Votre dévoué,

A. DE GAGNAUD

41.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 5 décembre 1880

Mon cher ami,

Pour vous faire plaisir et pour faire plaisir au confrère Boy, voici un fragment de je ne sais quoi. Je n'ai pas le temps de vous le traduire; mais le secrétaire provençal du Monde Lyonnais s'en tirera bien.

Nous nommerons Descosse vice-syndic, si je vais à la réunion; mais si je n'y suis pas! il faudrait donc prévenir vous-même le syndic.

Li saludaire de Raiano font les délices des gourmets de fin provençal, et en particulier de W.B. Wyse.

Un nouvel almanach provençal s'imprime à Avignon. C'est un essaim de jeunes prêtres qui trouvent l'Armana prouvençau trop décolleté ou peut-être trop sévère pour leurs productions.

Laissons faire. Tout cela arrive à son public et fait sa propagande.

Mille amitiés,

F. MISTRAL.

1881

42.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 20 avril 1881

Mon cher ami,

Je crois qu'il n'est pas prudent de renvoyer à la réunion de Santo Estello l'émission du vote consistorial. Par un incident imprévu, un retard d'arrivée ou tout autre empêchement, il peut se faire qu'on manque la réunion du consistoire, et alors les votes non écrits ne pourront être connus. Il serait plus sûr d'adresser son vote au capoulié (qui répond du secret), quitte à revenir sur ce vote écrit, lorsqu'on assistera à la réunion.

Les considérations que vous faites valoir au sujet de la répartition des candidats par importance d'école ou de maintenance ne manquent pas de justesse, mais bien des majoraux n'entrent pas dans ces vues, et la plupart n'envisagent que le talent ou les services rendus, ce qui n'est pas à dédaigner.

Je ne redoute pas trop l'inconvénient de voir chacun tirer la couverture de son côté. Comme j'ai colligé en somme, aussi impartialement que possible, les sujets les plus éminents de l'association, chacun comprendra que la meilleure politique consiste à être juste et que dans cette justice gît l'avenir du Félibrige.

Ayant d'ailleurs déjà reçu un certain nombre de réponses, je ne puis revenir sur ma circulaire. L'effet en serait déplorable, car chacun voudrait alors m'exposer ou me proposer son moyen de procéder. Les jours, du reste, s'écoulaient rapidement. Auren pas lou tèms de nous vira que saren à Santo Estello.

D'autre part, quelques votants n'ayant exprimé leur adhésion que par 12 ou 15 noms et s'en étant remis à mon choix pour les autres, je me servirai des quelques voix qui

seront à ma disponibilité pour réparer les erreurs qui auraient pu se faire. Le consistoire, j'en suis assuré, fera tout pour le mieux et sans esprit de coterie.

J'ai porté Descosse, parce qu'il produit beaucoup, parce qu'il représente Forcalquier dans presque toutes les réunions (Aix, Avignon, Marseille, Montpellier, Toulon) et parce que Savy, ayant manifesté souvent son désir de se démettre du capiscolat, me paraissait trop peu ingambe pour suivre les pérégrinations du consistoire. Du reste, racolez des voix à Savy et je vous aiderai.

Mille amitiés très cordiales,

F. MISTRAL.

Jusqu'à plus ample informé Santo Estello aura lieu à Marseille le 22 mai. Le lieu de la félibrée n'est pas connu encore. L'école de la mer est chargée de le choisir. Vous savez qu'à Toulon nous avons reçu près de cent félibres nouveaux. Le littoral va bien.

43.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 19 mai 1881

Cher capoulier et ami,

Je viens ajouter un nom à ma liste de candidats au titre de sòci. C'est celui de Philibert Le Duc, de Bourg (Ain) qui vous est bien connu par sa traduction de Pétrarque, mais qui mérite surtout de l'être pour ses publications patoises. Depuis cinquante ans, M. Le Duc a recueilli et mis au jour tous les noëls, fables, comédies qu'il a pu découvrir dans les divers dialectes de la Bresse, des Dombes et du Bugey. Il vient, ces jours-ci, de couronner ses publications par un volume de 4 à 500 pages intitulé Chansons et lettres patoises. Longtemps indifférent et presque hostile au mouvement méridional (j'en juge par le sonnet, daté d'Avignon, où il se plaignait d'avoir entendu trop de vers provençaux) M. Le Duc se rapproche aujourd'hui de nous. Il admet, dans sa préface, le principe du bilinguisme, et il établit, entre les patois d'oil, comme le sien, et la langue d'oc, un parallèle dont la conclusion est que les uns sont condamnés à mourir, tandis que l'autre vivra. J'estime que le diplôme de sòci ne saurait être refusé à ce laborieux écrivain, qui dédie son volume aux amis des traditions de nos provinces. Ce sera le moyen à la fois de rendre hommage à ses travaux si analogues aux nôtres, et d'encourager son précieux mouvement de conversion. Il réside, comme vous le savez, sur l'extrême frontière des pays d'oc et d'oil, et son influence est grande dans la région qu'il habite. Il pourra faciliter la création de l'Ecole Lyonnaise que Ch. Boy espère arriver à fonder d'ici à peu de mois.

A dimanche, si la fièvre ne vient pas se jeter au travers de mes vifs souhaits.

Et cordialement à vous,

L. de BERUC PÉRUSSAS.

Les Larens se réunissent aujourd'hui pour renouveler leur bureau. Voici les candidats dont j'entends parler comme réunissant les meilleures chances de succès:

Capiscol: Gaut.

S. capiscol: de Fonvert.

Secrétaire: Guillibert.

Archiviste-trésorier: Guitton-Talamel.

P.-S.—Cette liste a passé sans difficulté. Le nombre sacramentel de sept administrateurs de l'Ecole a été complété par l'élection de trois conseillers, qui sont F. Vidal, le chanoine Rolland et le baron de Saint Marc. il va sans dire qu'on a gratifié de l'honorariat les capiscols sortant de charge, MM. Bonafous et Emery. Em' acò, tòuti soun countènt.

44.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 9 juin 1881

Cher maître et ami,

Vous aurez sans doute reçu, ces jours derniers, le petit volume des Poètes Contemporains et vous aurez été satisfait, j'aime à le croire, de sa correction typographique et de sa mignonne élégance. Voilà le Félibrige introduit auprès d'un public nouveau, celui des boudoirs d'outre-Rhin. Mais je n'ai pu obtenir ce résultat si précieux pour la Cause qu'en promettant à M. Otto Lenz que son bijou lilliputien aurait, dans le Midi de la France, un succès pour le moins égal à celui qu'il espère en Allemagne. Fort de cette promesse, M. Lenz voulait inscrire le nom de Roumanille à côté du sien sur le frontispice, et il me demanda dernièrement combien de cent exemplaires Roumanille se chargerait de débiter. Notre ami n'a pas osé se lancer. Peut-être craint-il que la vente des Poètes contemporains puisse nuire à celle de l'almanach provençal. A mon sens, une telle crainte serait mal fondée. Les gourmands de littérature méridionale ne peuvent être rassasiés par une lecture annuelle de 80 pages. Il paraîtrait deux, quatre et six petits recueils analogues que leur appétit les dévorerait à la file. Je ne crois pas que le Cacho-fiò ni l'idou de Pascas aient diminué d'un seul exemplaire la vente de l'Almanach. Il en sera de même du librihoun de Leipzig, sur lequel, d'ailleurs, M. Lenz offre aux dépositaires une remise plus forte que celle de

France. Je crois donc que l'intérêt du Félibrige exige que la vente des Poètes contemporains soit activement favorisée, et que l'intérêt individuel de Rouma ne peut qu'y trouver son compte. Dites-lui cela, cher maître, avec une autorité à laquelle je ne puis prétendre.

On imprime, chez Guitton, le compte rendu de la Sainte Estelle.

Des hommages à Mesdames Mistral, et à vous mes affectueux sentiments.

L. de BERLUC-PERUSSIS.

45.—L. de Berluc-Perussis à F. Mistral

Porchères, le 24 juin 1881

Cher maître et ami,

J'ai de bonnes nouvelles à vous donner de l'Ecole de Gap. J'ai traversé, l'autre jour, cette bonne et hospitalière petite ville, et l'on m'y a happé au passage, pour m'offrir le spectacle d'une félibrée dans toutes les règles. La chose a été improvisée en trois ou quatre heures, et elle n'en a pas plus mal marché. Il y avait là tout le dessus du panier gapençais. Vous en verrez les détails par le journal de Forcalquier; si vous prenez la peine de lire mon speech, vous vous rendrez un compte exact de la situation : les éléments sont très intelligents et très nombreux, mais un peu franciots, et c'est par le français qu'on les amènera au provençal. Pour le quart d'heure, il n'y a que deux pratiquants: l'abbé Pascal, qui compte il est vrai pour une douzaine, et le bâtonnier des avocats, M. Edmond Hugues, ancien lauréat pour le provençal de la Société archéologique de Béziers. Le souto-cabiscòu M. l'ingénieur Jaubert n'a pas osé se lancer encore, mais cela viendra; c'est un perce-montagnes, au propre et au figuré.

Une alliance insoupçonnée jusqu'à présent et qui sera très utile au Félibrige dans nos régions, c'est le Club alpin. Jaubert en est président pour les Hautes-Alpes et il fera marcher les deux choses ensemble.

Le principal et les professeurs du collège sont fort bien disposés aussi: ils parlent du Félibrige à leurs élèves.

Tout ce monde-là va descendre à la félibrée de Lurs, le 3 juillet. Mais le grand souhait, la grande ambition c'est que le Capoulier et la Dono Capouliero viennent, l'an prochain, présider à Gap une séance à tout casser.

Le nouveau maire de Forcalquier M. Camille Arnaud, neveu de l'historien, veut, pour la Saint Brancais 1882, ouvrir des Jeux Floraux de maintenance. J'espère que le syndic qui sera en fonctions à cette époque se prêtera à favoriser ce projet. Que penseriez-vous de l'idée de nommer Wyse au syndicat ? Il présiderait en personne la Saint Brancais; vous savez que les Anglais ont une grande dévotion à S. Pancrace.

Paulo minora canamus. Charles Boy qui tient si vaillamment à Lyon le drapeau félibréen, est très désireux d'un ruban espagnol. Je me fais auprès de vous l'interprète de son ambition, parce que j'ai reconnu que le mobile dont il est animé n'est pas une vanité mesquine, mais le désir d'arriver, à l'aide de ce ruban, à une situation pratique dont il tirera profit pour ses enfants. Vous ferez donc, cher maître, une œuvre utile en recommandant Boy à Balaguer qui, d'ailleurs, le connaît déjà par ses traductions de l'espagnol, et lui porte de l'intérêt.

Roumanille me promet de propager le voulumihoun de Leipzig.

Bien à vous de cœur,

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

46.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 27 juin 1881

Mon cher ami,

Vous me permettrez cette année de vous faire les honneurs de la première page de la crounico de l'armana. Par le livre bijou de la bibliothèque des salons, que vous avez inspiré et merveilleusement réalisé, et surtout par l'éloquent discours que vous avez prononcé à Gap sur l'esprit du Félibrige, vous méritez le prix de l'année félibréenne. Les paroles comme celles que vous avez prononcées dans les Alpes doivent être lues de tout le monde et l'armana se charge de les répandre.

Cette gentille ville de Gap me tente beaucoup; mais c'est un peu loin pour une Santo Estello. On pourrait faire là une fête d'école. Ce ne sont pas les moins agréables. Nous verrons.

Pour la Santo Estello; j'incline vers Nîmes pour 1882. Cette grande ville de soixante mille âmes, très félibresque, a été un peu négligée. Il convient d'aller y rallumer le feu. Il faut d'ailleurs que Santo Estello, après avoir conquis la Provence, aille illuminer le vaste Languedoc et l'Aquitaine.

Balaguer vient de perdre sa femme. C'est un peu tôt pour lui parler de la croix de C. B. Je lui écrirai dans quelque temps. Cela ne fera pas de difficulté. Boy l'a bien gagnée de toute façon.

Ce pauvre Villeneuve est toujours maladroit. Il a jugé à propos de protester contre l'insertion de son nom dans une liste de candidats au majoralat, en l'accompagnant de huit pages de vilénies contre les félibres en général. Il doit être malade.

Roumanille s'occupera de votre librihoun exquis. Il y est intéressé d'ailleurs, sans malice.

Je vous ai adressé à Aix, la “Ilustraciò” de Barcelone qui a donné, avec mon portrait, la traduction de mon discours de Marseille. Le Félibrige fait des pas de géants. Il y a vraiment un souffle divin dans nos voiles.

Tout nous sert, même les attaques. Il est clair pour moi et pour beaucoup que cette insurrection contre le courant matérialiste du siècle, insurrection d’idéal, d’amour, de bon sens, d’honnêteté populaire, doit être l’avant-coureur de quelque grande chose, de quelque conciliation merveilleuse. Vous êtes celui qui sent le plus profondément le sens élevé du mystérieux Félibrige, et vous en parlez en apôtre et en voyant. Merci, courage, et en avant!

Votre tout dévoué,

F. MISTRAL.

47.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 28 juin 1881

Cher maître et ami,

Votre envoi aimable de l’Illustration Catalane s’est croisé avec ma dernière lettre. Je viens vous dire merci. Le portrait n’est pas flatté, il est espagnolisé; mais je le garderai parmi mes reliques félibréennes, comme un souvenir de notre amitié et un augure de notre espondimen tant souhaité par delà la frontière.

Mais c’est pour votre lettre surtout que je vous dois cent remerciements. Je craignais, au contraire, que ce brinde, écrit sur le coin d’une table d’auberge, à l’improviste, eût donné à côté de la note juste. Vous me rassurez en des termes plus que bienveillants. Mais n’allez pas plus loin. L’honneur dont nous me menacez m’inquiète quelque peu: si vous saviez comme je suis obligé de me tenir dans la pénombre, quand il s’agit d’une fête, même littéraire, et comme on exploite contre moi le moindre geste et la plus inoffensive syllabe!

Mais ce qui serait un vrai danger pour moi, c’est la divulgation de ma collaboration au livre de Leipzig. Je serais le bouc émissaire des rancunes de tous les évincés, sans obtenir pour cela grand remerciement des quatorze élus. M. vom Hag m’a accordé la grâce de taire mon concours à son œuvre; octroyez-la moi aussi, et je vous en serai fort reconnaissant. Je renoncerais à m’occuper du tome II, qui se prépare, si je devais être exposé aux récriminations des amours-propres blessés. M. vom Hag ne veut pas 104 collaborateurs, comme M. Delille, et je serais fort étonné qu’il atteignit seulement le nombre sacré de 28.

Son premier volume a été salué partout avec sympathie, et cela surtout à cause de la partie provençale. Vous en jugerez par le Journal de Liège que je vais faire reproduire par celui de Forcalquier.

Boy sera joliment heureux du ruban que vous faites chatoyer à ses regards. Il paraît qu'il compte beaucoup sur cela pour obtenir mieux, et aussi pour avoir la paix avec sa belle-mère (elles sont toutes les mêmes, dans un certain monde) qui lui reproche à tout coup de n'être bon à rien.

Vous ne me dites pas votre avis sur le projet de Jeux floraux du maire de Forcalquier et sur l'idée d'en nommer Wyse président. Ce serait pourtant un moyen de faire débouder, si elle boude, la cigale de Saint John.

Avez-vous lu le Brinde de Pascal? N'en vaqui de fiò. Il y a des passages superbes et qui méritent, autrement que mon alinéa compassé, les honneurs de la crounico.

Devoutamen e d'amo,

A. DE GAGNAUD.

P.-S. Donc, il est bien convenu que Guy de Montpaon reportera sur von Hag les compliments qu'il réservait à Gagnaud. Von Hag est, d'ailleurs, un homme de goût, de savoir et de cœur, trois choses dont deux ne sont guères l'apanage de nos bons voisins les Teutons. Celui-ci est un vrai poète pour qui la poésie est surtout le correctif et l'antidote du poison de la politique; un enthousiaste des bords du Rhône que son mauvais destin a fait naître sur la rive rhénane. Son adresse, si vous voulez lui donner la joie d'une félicitation autographe, est: M. Jules Boësser, ingénieur civil, à Cologne-sur-Rhin (Allemagne).

Vous feriez œuvre pie, si vous songiez à ce pauvre Vidal en même temps qu'à Boy. Cela pourrait le consolider à la bibliothèque où il branle au manche, où tout au moins il est menacé de pourrir sur place. C'est pour l'étayer un peu que nous l'avons fait académicien; vous pouvez achever l'œuvre et assurer peut-être sa réintégration comme sous-bibliothécaire, pour le jour prochain où Gaut risque d'être mis à la retraite. C'est à son insu, du reste, que je vous écris tout cela.

48.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Juillet 1881

Mon cher ami,

Gui de Mont-Pahon sera discret sur le sujet que vous réservez et il ne fera que citer un fragment de votre discours à Gap et un fragment de celui de Pascal. Cela ouvrira bien la crounico.

Je ne vois aucun inconvénient aux jeux floraux de Forcalquier, au contraire. Vèngue-n'en! Mais je ne sais pas encore si Wyse sera bien l'homme qu'il faut pour le syndicat. Je vous assure que je n'ai pas de candidat préconçu, et j'approuve presque votre choix. Je n'appréhende que deux choses: l'aphonie du brave William qui rendra sa position à Forcalquier assez pénible, assez difficile, si toutefois il y vient; ensuite son éloignement, qui peut empêcher les réunions de maintenances. Il nous faut des capitaines actifs. Enfin, je ne dis pas non, c'est à étudier. Quant à sa bouderie, elle est dissipée. Il m'écrit l'autre jour la plus belle lettre des lettres, m'annonçant l'impression de ses "Piado de la Countesso".

Ma lettre n'arrivera pas à temps pour unir mon brinde à ceux qui vont s'exhaler et s'envoler de la félibrée de Lurs. Mais je suis avec vous tous. Quel vaillant que ce petit abbé de Gap! Voilà un bon majoral.

Je viens d'écrire à Balaguer pour lui demander deux décorations: une pour Boy, l'autre pour F. Vidal. Réussirons-nous? Je l'ignore, mais la demande est faite en règle. J'avais un troisième nom sous ma plume: le vôtre. Je n'ai pas osé: vous avez des accès de modestie si extraordinaires... ce qui ne m'empêche pas d'admirer les battements de votre cœur broyé...

Tout à vous,

F. MISTRAL.

49.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères par Mane, le 3 septembre 1881

Cher maître et ami,

Vous vous plaignez parfois de l'indifférence de l'Italie à l'égard du mouvement provençal. Je ne perds aucune occasion d'éveiller la sympathie des lettrés italiens en faveur de notre cause, et c'est dans cette vue que j'aurais voulu, le jour de Sainte Estelle, voir agréger à l'œuvre félibréenne cinq ou six écrivains de là-bas qui montrent un commencement d'amitié pour elle. L'un d'eux, M. Enrico Cardona 72, excellent critique de littérature et d'art, me demande aujourd'hui de le mettre en rapport avec vous. Je me hâte de le faire. Son projet est de publier un travail sur vous et vos poésies et, pour l'accomplissement de ce projet, il sollicite l'envoi de vos œuvres. Vous penserez sans doute que l'intérêt du Félibrige vous met en demeure d'accueillir sa requête. Il vous sera, d'ailleurs, aisé de voir, par l'étude qu'il a déjà publiée, sur la Littérature catalane, et qui accompagne sa lettre, que M. Cardona est homme à faire un bon et intéressant travail sur la littérature qui s'incarne en Mirèio.

Le projet du maire de Forcalquier tient plus que jamais. La S. Brancai prochaine sera une grande fête provençale. Des prix, dont une joie fort belle, seront offerts par la municipalité. Wyse accepte la présidence du Jury et promet de faire (sinon de lire) un grand discours inaugural. Le syndic d'Aquitaine, M. de Toulouse, s'annonce également. Je crois que Roque-Ferrier viendra aussi représenter sa maintenance. Voilà déjà trois jurés de primo cartello. Resterait à en choisir quatre encore. Ne pensez-vous pas, cher grand maître, qu'il serait bon d'en prendre un dans le Florège, un autre dans les Maren, un troisième dans les Laren, et le

quatrième dans le Var ou à Nice ? Il serait bon que le Jury fût constitué avant de demander à la Maintenance la reconnaissance de ce concours comme quatrième session des Jeux floraux; on éviterait ainsi les petites prétentions et compétitions mesquines. n y aura, d'ailleurs, en dehors du concours félibréen, un concours historique, et l'on pourra caser dans ce second jury ceux qui ne pourront entrer dans le premier. Je crois même qu'on établira, entre les écoliers du Forcalquérois, un concours de versions rhodano-alpines: un nouveau moyen de satisfaire les amours-propres insatiables que vous connaissez.

Vous avez dû recevoir le compte-rendu des fêtes de Forcalquier-Lurs. Ce premier essai de félibrée rurale et populaire a parfaitement réussi. On va réunir en une brochure les pièces lues dans ces deux journées.

Vous avez fait, à Cologne, un homme grandement heureux. Voici comme J. vom Hag, qui n'est pas lyrique de son naturel, m'exprime sa gratitude à votre endroit et son enthousiasme: — J'ai reçu des missives de Provence de MM. Aubanel, Roumanille et Mistral. M. Aubanel est assez bref et formel: il remercie etc. etc. et me commande 13/15 exemplaires de mon anthologie. Je lui ai répondu un peu moins formellement, estimant en lui le poète génial. Quant aux lettres de Roumanille et de Mistral, j'en suis bien touché: ce sont des cœurs d'or. Mistral m'a fait le grand plaisir de m'adresser un exemplaire de son Calendau avec le portrait de votre Homère. Quelle superbe figure! plus belle encore que celle de Goëthe, du moins plus élégante et plus fière. Fièrre, oui, mais pas orgueilleuse, témoignage de la manière de voir élevée, manifestée dans le Calendau, de l'indépendance de son esprit, de son amour de tous, et de cette loyauté qui distingue toujours les vrais grands hommes des faux.

Une petite lettre au maire Camille Arnaud (neveu de l'historien) ne pourrait qu'empura lou bèu fiò di fourcauqueiren. J'aimerais aussi un peu d'encouragement au nouveau capiscol L. Maurel, que son parti pousse exclusivement vers le français. Quelle singulière façon d'entendre la démocratie!

Mes hommages à mesdames Mistral, je vous prie; et dites-moi si vous avez de bonnes nouvelles pour Vidal et Boy. Vous fîtes bien de ne pas ajouter un troisième nom. A coup sûr, je serais flatté de figurer dans une fournée de tous les latinisants; mais je serais honteux de passer avant les Roque-Ferrier et vingt autres languedociens et provençaux, Lieutaud par exemple, qui ont spécialement bien mérité de l'idée latine.

A propos de Lieutaud, pourquoi débaptise-t-il toutes les Cigales, et pousse-t-il les majoraux à adopter des noms prétentieux à plaisir? Moi, j'ai tenu bon. Je crois que le Félibrige doit regarder comme de bonne prise pour lui un nom qui figure en tête de l'histoire des quarante de Paris. Il y a là comme un témoignage du retour de la Provence à elle même.

Votre dévouement attaché,

A. de GAGNAUD.

50.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 14 septembre 1881

Cher ami,

J'ai adressé à M. Cardona:

1° une bonne lettre;

2° Mirèio;

3° Calendau;

4° le travail de Doncieux sur la Renaissance provençale. J'approuve naturellement la fête florale de Forcalquier. Entre vos mains, elle ne peut que briller et resplendir. Je ne vous demande qu'une chose, le plaisir de voir faire, de laisser faire et de ne rien faire.

J'ai fait ponctuellement la commission auprès de Balaguer au sujet de Vidal et de Boy. Balaguer était alors dans le grand deuil de sa femme, il a oublié de me répondre à ce sujet. Il ne faut pas oublier du reste que Balaguer est un chef de parti, un homme politique, et que certaines délicatesses peuvent l'empêcher quelquefois de demander à des adversaires les petites faveurs que nous briguons auprès de lui.

Au sujet de Lieutaud et des cigales, il y a à faire et à ne pas faire. Votre nom de cigale est joli certainement. Mais il en est de si grotesques que les héritiers n'oseront s'en faire gloire. C'est encore là un élément de discussion inséré dans le statut par le marquis de Vence.

J'ai admiré, en me tenant les côtes, votre chef d'œuvre de la fiero dis Ibourgues . C'est merveilleux d'esprit, de naturel et de grâce. Pour compléter votre contingent, je vous demanderai de revoir la traduction suivante que je dois insérer dans la crounico:

— Ço que voulèn, messiés, es acouraja l'enavans particulié de l'individu, l'esperit loucau, lou patrioutisme coumunau. Es estaca l'ome à la terro, à la terro pastado emé li cèndre e la susour di paire-grand; es l'empacha de quita lou país, lou terraire ounte es na, pèr lis enganadouiro de Marsiho o de Paris; es fourni au cercaire, à l'escrivan, au pouèto, à l'artisto, lou sujèt d'obro e lou tèmo d'estùdi derraba di mesoulo de la patrio memo; es

pourgi à soun ambicioun, à soun afecioun atravalido, un alimen pas tant amar, un alimen mai san que lou pan quoutidian de la poulitico. Es subre-tout, l'endeman di jour de lucho, fourni en tòuti uno óucasioun d'oublida li garrouio o lou grèuge de la vèio; es, pèr tout dire, metre l'uno dins l'autro de man desseparado e trop souvènt, ai las! tentado de se menaça. Vaqui, messiés, ço que countèn en éu, de noble e de aut, lou Felibrige!

De telles paroles doivent figurer en tête de l'armana. J'attends au plutôt votre réponse.

Tout à vous,

F. MISTRAL

51.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères par Mane, 17 septembre 1881

Cher maître et ami,

Je me garderais, certes, de revoir la traduction que vous avez bien voulu faire de mon alinéa aux Gapians. Je suis trop heureux de voir mon mauvais français transformé en vigoureux et harmonieux provençal. Merci pour l'honneur grand.

L'envoi que vous venez de faire à M. Cardona nous reviendra, je l'espère, sous la forme d'un travail qui vulgarisera chez nos voisins d'Italie la connaissance du mouvement provençal.

Et maintenant, voici que M. Boësser, entraîné par la lecture de Calendau et devenu un enthousiaste de notre langue, m'écrit à son tour:

— Je suis en train d'écrire un essai intitulé (je vous donne le titre en français) Histoire de la renaissance de la littérature provençale au XIX^e s. Ce qui me manque encore c'est la Mirèio avec la traduction en prose en regard. Si Mistral veut me confier ce volume, je le lui rendrai aussitôt étudié. Voulez-vous dire cela à votre Homère?... Dès que je tiendrai la Mirèio et la Mióugrano entro-duberto, je crois pouvoir écrire sur le sujet en question.

Vous voyez qu'au nord comme au midi le nombre de nos amis et de vos admirateurs s'accroît d'un jour à l'autre. Messieurs Cardona et Boësser étaient deux indifférents, et il leur a suffi de lire quelques strophes de vous pour illico devenir des fervents du Félibrige. Quel dommage qu'il y ait toujours, parmi nous, un levain fatal qui menace, tôt ou tard, de nous diviser en deux églises! Il serait, je crois, d'une salubre politique de tolérer quelques inoffensives velléités de rébellion grammaticales pour empêcher le schisme qui serait peut-être au bout de tout cela.

Je n'espérais pas que ma Fiero, écrite un peu à la précipitée, eût la bonne chance de vous agréer. Merci à l'amicale indulgence de votre appréciation.

Et croyez, cher maître et ami, à ma dévotion affectueuse.

A. de GAGNAUD.

52.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 31 octobre 1881

Mon cher ami,

Le vent qui souffle dans la poupe de notre nef ne se ralentit pas: au contraire, il semble s'accélérer pour la pousser, de plus en plus vite, vers les destinées mystérieuses arrêtées par Dieu. Vous avez lu l'admirable alloucucieu du comte de Toulouse et le succès de la réunion maintenancielle de Montauban. Là on a décidé que les Aquitains se réuniraient en mai 1882 à Alby. L'organisateur de la fête albigeoise, le jeune et sympathique avocat Jules Rolland, m'écrit pour m'inviter à la félibrée d'Alby et me fait pressentir le grand coup qui peut être frappé au cœur du Midi par cette fête de renaissance dans la cité qui a donné son nom à la période la plus dramatique de notre histoire. Non seulement j'accepte; mais encore au lieu de célébrer la Sainte Estelle à Nîmes, comme j'en avais eu l'idée, je crois que le moment est venu de la célébrer en Aquitaine, à Alby. Tourner plus longtemps sur le sol de la Provence administrative serait piétiner sur place et manquer une belle et grande occasion. Il est clair que les Provençaux ne viendront pas à Alby. Mais les Aquitains y seront en nombre, et c'est l'essentiel.

Cela ne nuira pas à la fête de Forcalquier. Au contraire. Les deux réunions étant séparées par un grand espace seront très brillantes: les deux pôles résonneront. Il y a une grave question sur laquelle il faut s'entendre: le renouvellement du bureau qui doit se faire en 1882. En droit, l'assemblée d'Alby étant proclamée Santo Estello pourrait nommer les titulaires du Félibrige, comme on l'a fait deux fois à Avignon. Mais il faut tenir compte des convenances et des nécessités et des opportunités. Il est évident que les Aquitains voudront conserver pour Syndic M. le Comte de Toulouse, on le leur laissera. Il est probable que les Languedociens voudront encore M. Laforgue. On le leur conservera, s'ils le désirent. Reste le syndic de Provence. Vous m'avez, je crois, parlé de la candidature Wyse. Je la crois excellente. Il faudrait donc le faire élire dans la réunion maintenancielle de cet hiver en prorogeant le secrétariat aux mains de Monné. Quant au capoulié et aux assesseurs on pourrait recueillir les votes des majoraux présents à Forcalquier et les votes de ceux présents à Alby, ou de toute autre meilleure façon.

J'ai cru devoir vous confier dès à présent ces projets en fermentation pour que vous en teniez compte dans les préparatifs de l'année félibresque prochaine. L'Armana vient de paraître. Vous le recevrez de Roumanille, si vous ne l'avez déjà reçu. Vous en serez content.

Mille amitiés sincères.

F. MISTRAL.

53.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères par Mane, le 3 novembre

Cher maître et ami,

C'est, en effet, une bonne nouvelle que celle dont vous me donnez la primeur. Elle est bonne en soi, parce qu'elle présage la conquête de la Province qui avait été le plus longtemps réfractaire à l'idée félibréenne; et elle est meilleure encore pour notre fête de Forcalquier dont elle assure le succès. La réunion de Nîmes supprimée, nos Jeux floraux vont devenir, en fait sinon en droit, la véritable Sainte Estelle des Cisirhodans. De plus, le scrutin que vous voulez bien nous permettre d'ouvrir à Forcalquier en même temps que vous l'ouvrirez à Alby, attirera chez nous bon nombre de majoraux. Avez-vous cependant réfléchi à une chose? C'est que la Sant Brancàci précède de huit jours la Sainte Estelle et que, par suite, le vote des Provençaux serait émis une semaine avant celui des Aquitains. Mais à cela il y a un remède bien facile: c'est de vous envoyer, de Forcalquier, les bulletins de ce premier scrutin sans les dépouiller ni les ouvrir. Vous procéderiez vous-même à Alby à leur ouverture. Il y aurait aussi une autre combinaison, qui serait de renvoyer la Sant Brancàci au 21. Mais cette décision-là, c'est de la municipalité qu'elle dépend, et non de l'Ecole des Alpes. J'essaierai d'y déterminer le Maire, si vous croyez ce parti meilleur. Il y aurait, en effet, quelque chose de plus significatif et de plus empoignant dans une Sainte Estelle en partie double, tenue, à la même heure, aux deux bouts de la terre d'oc. Je ne vois qu'un inconvénient à ce plan-là, il est vrai qu'il est majeur: c'est que Forcalquier devrait absolument renoncer à vous avoir, tandis qu'en maintenant la date du 14 pour nos Jeux floraux, vous pourriez encourager de votre assistance les deux fêtes. Cela vaut bien la peine que Forcalquier tienne à sa première date.

Sur le tout, si vous aviez un avis à me donner, soyez assez bon pour le faire sans retard, car c'est à la félibrée de dimanche prochain que sera arrêté le programme définitif. Il faudrait même m'écrire, non pas ici, mais à Forcalquier même où je me rendrai samedi pour les préparatifs de la séance et du banquet.

Adresse: chez Jules Depieds, avocat

Vous recevrez sous peu notre brochure de la Félibrée de Lurs, contenant une quarantaine de pages, dont quelques-unes réussies.

Très content de l'almanach qui est plus varié que jamais. Le Bachelier de Nîmes est tout simplement admirable. Je suis moins content de l'Apothéose, non pas bien entendu comme œuvre littéraire (sous ce rapport, elle est charmante) mais à cause de l'imprudence qu'il y a à diviser la famille félibresque en catégories.

Vous avez été plus qu'aimable pour le félibre Gagnaud et lui avez prodigué plus d'épithètes, de titre et de particules qu'il n'aurait voulu. Il n'en est pas moins fort touché de cette bienveillance que vous lui dispensez si largement en toute occasion.

Comme vous j'ai trouvé splendide le toast du syndic d'Aquitaine. L'institut des Provinces n'aurait-il servi qu'à me faire connaître M. de Toulouse, à me fournir l'occasion de l'aboucher avec vous et à procurer ainsi au Félibrige aquitain un chef si merveilleusement trouvé que l'Institut des Provinces mériterait nos bénédictions ferventes. Voyez le providentiel des choses: M. de Caumont a poursuivi pendant un demi siècle une admirable campagne de décentralisation, il a rendu d'immenses services aux travailleurs de la Province; mais son œuvre, froide comme le marbre et les vieilles pierres, n'a su trouver dans notre midi ni apôtres ni durée. Et voilà qu'aujourd'hui son successeur, impuissant à rien faire à la tête de l'Institut des Provinces, remue comme syndic d'Aquitaine les cœurs et les montagnes. C'est que la vraie forme de la décentralisation est là. Caumont, sans le savoir, a été votre précurseur; mais il n'a trouvé que l'idée provinciale, vous en avez donné la formule définitive.

Voilà bien du bavardage, cher maître et ami; n'en prenez que ce que vous voudrez et recevez, avec mes remerciements pour votre affectueuse lettre, mes dévotions les plus entières pour mesdames Mistral et pour vous.

A. de GAGNAUD.

54.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 30 novembre 1881

Cher ami,

Je reçois le programme des concours félibréens de Forcalquier. C'est parfait. Il ne manque à cela que l'intervention effective de la maintenance de Provence. J'écris donc à Monné

1° que la caisse maintenancielle n'a pas été créée pour rester close et pour thésauriser;

2° qu'il s'entende avec le syndic et le bureau pour créer un prix ou des prix dignes du Félibrige et les offrir au comité de Forcalquier. Il faudra donc nous mettre en rapport avec ces messieurs et les engager à faire déclarer Jeux floraux de maintenance les

concours de Forcalquier.

Dans ma dernière lettre, je vous parlais de Wyse comme candidat au syndicat de Provence. Mais j'ai fait là une bêtise. J'ai réfléchi depuis que le syndicat vous revenait de plein droit. Si je n'ai pas eu sur le coup la pensée de vous le proposer, ç'a été par délicatesse. Comme vous avez refusé le vice-syndicat, comme vous dissimulez vos œuvres félibriques et vos bons offices de tout genre sous des pseudonymes persistants, j'ai cru d'abord que vous aviez des raisons personnelles pour vous effacer ainsi, et j'ai poussé sur milord Wyse. Mais comme je n'ai rien écrit encore à ce dernier, comme je songe à l'immense utilité qu'il y aurait pour la Provence à vous mettre en tête de son mouvement littéraire, je vous propose de tout mon cœur la candidature, et si vous l'acceptez, je travaillerai en ce sens. Je sais bien que je vous mets dans une situation délicate. Mais pourtant, si la maintenance vous nomme et que vous refusez, ne serons-nous pas dans un bel embarras? Réfléchissez et acceptez.

Sur la question de l'élection du capoulié on m'a fait observer avec raison que ce serait créer un précédent fâcheux et très irrégulier, si je faisais procéder au vote en dehors de la réunion de Sainte Estelle; que, si je faisait voter les majoraux présents à Forcalquier, il faudrait faire voter aussi ceux du Languedoc; que, dans ce cas, le faisceau courrait le risque de se rompre; qu'il y aurait pour les majoraux invitation officielle à ne plus se déranger pour les réunions plénières; et qu'enfin ce serait faire injure à l'Aquitaine en diminuant les prérogatives de la Sainte Estelle par ce motif que la Sainte Estelle se tiendra en Aquitaine.

Jusqu'à plus ample informé, pour l'élection du capoulié et des autres droits consistoriaux, je m'en tiendrai à la teneur du statut. Je n'excepte que la nomination des syndics et vice-syndics qui sera faite en réunions maintenancielles et confirmée par le consistoire d'Albi.

M. Jules Rolland, l'organisateur de la fête d'Albi, m'écrit que la nouvelle de la célébration de Santo Estello à Albi a déjà produit ce résultat: un grand nombre de personnages distingués Ils ont prié de les affilier à la maintenance d'Aquitaine.

Passons du sévère au plaisant ou plutôt concilions l'un et l'autre.

En ma qualité de capoulié qu'a lou gouvèr d'ou Felibrige j'ai passé ces jours-ci sur papier timbré un traité avec un industriel très sérieux pour l'exploitation d'une excellente liqueur qui portera l'étiquette de "élixir des félibres", aux conditions suivantes: le traité est passé pour cinq ans. Chaque année l'industriel en question versera dans la caisse consistoriale une rétribution de 500 francs. La première année (1882) destinée au lancement de la chose ne nous produira rien, à cause des frais d'étiquettes, de bouteilles et de réclame que doit faire le fabricant. Mais si l'expérience du premier an est bonne, les premiers 500 francs nous seront versés au 1er janvier 1883. Si la chose va bien, au bout de cinq ans, la prime pourra s'élever jusqu'à 1.000 francs par an. Si l'expérience de 1882 n'était pas satisfaisante, on devrait retirer la liqueur du commerce avant 1883, et le traité tomberait. Mais l'élixir, composé avec les plantes des Alpilles et goûté par Roumanille, moi et beaucoup d'autres, a été trouvé excellent. L'entrepreneur du banquet de Forcalquier pourrait bien le faire goûter à ses convives. Ce serait une

bonne réclame. Il n'y aurait qu'à s'adresser à M. Cornillon fils et Cie, distillateur-liquoriste à Graveson (Bouches-du-Rhône). Cette maison a trois voyageurs qu'elle chargera de lancer le nectar des félibres par la France et par le monde. Mais si ça va comme tout le monde le croit, ce serait un gentil revenu pour notre pauvre consistoire.

Tout à vous. F. MISTRAL.

P.S.—Merci pour le Triboulet, article sur l'auteur chéri exquis, très fin et très juste. N'est-ce pas du Pontmartin?

55.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 1er décembre 1881

Cher maître et ami,

Nos Alpains vont être fort reconnaissants de l'appel que vous venez de faire à la maintenance. Cet encouragement, venant de vous, leur donnera l'énergie et la foi qui leur sont nécessaires pour mener leur œuvre à bien. Mais voici, tout de suite? deux questions qui se présentent et qu'il est indispensable de régler, avant de lancer, sous sa formule définitive, notre programme par toute la terre d'oc:

1° le prix de la maintenance sera-t-il appliqué à l'un des sujets déjà proposés, ou bien à quelque thème nouveau? A mon sens, le programme est, tel quel, suffisamment chargé, presque encombré de matières multiples et le plus simple serait de donner le nouveau prix à la meilleure pièce provençale, sans désignation du sujet, à laquelle nous n'avons pu offrir qu'une modeste et dérisoire médaille d'argent.

2° Est-ce le prix de la maintenance qui sera la joie sacramentelle, donnant à son heureux possesseur un tiers de maîtrise? ou bien sera-ce la plume d'or déjà proposée pour le premier thème: les filles de Raymond Bérenger?

Une ligne, s'il vous plaît, qui fixe nos incertitudes sur ces deux points.

Vos hésitations au moment de proposer le syndicat à Wyse me sont un centième témoignage de bienveillance et d'amitié qui me remue le cœur. Mais les raisons qui m'ont fait décliner la seconde place m'obligent a fortiori à décliner la première. Pour ne parler que de ma santé, elle ne me laisse plus travailler que par intermittences, et jamais à l'heure voulue. Vous savez d'ailleurs que ma situation domestique ne me permet d'assister à une fête, à un banquet, que perdu parmi cent convives et avec un pseudonyme de velours noir sur les yeux. Président, il me faudrait quitter ce masque de bienséance, mettre en avant ma personne et mon nom. Tout cela, cher maître, et bien d'autres choses encore me font vous dire à la fois un merci bien reconnaissant et un non bien résolu. Ne tardez donc pas plus longtemps à faire à milord vos ouvertures. Je lui en ai déjà écrit un mot. Vous savez qu'il est à Paris, et qu'il arrivera en Provence au premier

matin.

Je fais des vœux pour que M. Cornillon apporte quelque secours à notre pauvre budget et nous permette de mener plus rondement nos Cartabèu. J'ai déjà recommandé son Elixir à l'Ecole dauphinoise.

Le livre de Daudet est un chef-d'œuvre d'impiété filiale. Il y a, sur les majourau de l'aïet, une page qui pourrait bien être la rancune d'une ambition déçue.

Encore une fois merci, cher ami, et croyez à mon attachement le plus entier.

A. de GAGNAUD.

56.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

3 décembre 1881

Cher ami,

En droit, le prix offert par la maintenance doit être considéré comme joio et servir d'échelon à la mestrìo dou gai-sabé. Mais, si Forcalquier y tient, rien n'empêcherait l'assemblée de maintenance de donner aussi à la plumo d'or la qualité et les attributions de la joio. Il faut s'entendre pour cela avec le Bureau. Et d'abord il est, je crois, convenable de faire faire, par l'école des Alpes, ou la ville de Forcalquier, une demande au syndic relative à la reconnaissance de votre concours comme Jeux floraux de maintenance. C'est le moyen de rompre la glace. Nos dignitaires sont déjà formalistes comme de vieux parlementaires.

A vous toujours,

F. MISTRAL.

57.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères par Mane, 6 décembre 1881

Cher maître et ami,

Dès la réception de votre précédente lettre, nous avons libellé, le maire et moi, un projet de lettre au syndic pour lui demander d'ériger le concours de Sant Brancàci en troisième session des Jeux floraux. L'ami Bourelly sera satisfait de la marche régulière et constitutionnelle de la procédure.

Le maire l'avise en même temps qu'il a prié les sept principales Ecoles du Félibrige de désigner chacune un des membres du Jury.

Je vais, conformément à vos bienveillantes instructions d'aujourd'hui, prier le maire, s'il reçoit avis de l'octroi d'un prix de la maintenance, de demander, pour notre Plume d'or, l'honneur de constituer une seconde joio. J'imagine que le Bureau suivra votre libérale solution sans difficulté.

J'espérais vous envoyer ces jours-ci la Félibrée de Lurs; mais cette pauvre imprimerie Masson est toute désorganisée depuis que le fils de la maison a perdu la tête. Je crains que cette brochure de quarante pages au plus ne soit pas prête avant la Noël.

Encore une fois merci pour le Gavotige et croyez à mon attachement dévoué.

A. de GAGNAUD.

58.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 22 décembre 1881

Cher ami,

On n'a pas tous les jours l'occasion de faire un heureux. Or, vous l'avez, cette occasion, et je viens vous prier d'en profiter. Le brave Lieutaud, d'après certaines vues d'ensemble dont il est juste de tenir compte (puisque nous travaillons pour un grand avenir) veut absolument donner à chaque cigale d'or un qualificatif régional. Or le nom de Porchères, si glorieux qu'il soit, le gêne considérablement. Il voudrait vous faire choisir entre cigalo dis Aup, cigalo dàu Leberoun ou cigalo fourcauqueirencò. Choisissez vite, cher majoral, et faites à Lieutaud cet innocent bonheur. Cela presse infiniment. Le cartabèu est sous presse, et attend votre libéralité.

Bono annado de tout cor,

F. MISTRAL.

59.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 25 décembre 1881

Cher maître et ami,

Ecrire parmi les cinquante du Consistoire félibresque un nom qui figura parmi les quarante premiers de l'Académie française, c'est-à-dire prouver que la Provence,

franchimandisée en 1634, a repris possession de sa langue en 1854, me semblait œuvre patriotique et pleine de signification. Lieutaud en juge autrement. Je m'inclinerais très volontiers devant son opinion, si je n'étais mû, en même temps, par une considération d'un ordre tout intime et que vous comprendrez avec la délicatesse de votre cœur.

Ma fille et unique héritière se trouvera un jour, du chef de sa mère, à la tête de beaux domaines, Bourgane et autres, auprès desquels Porchères, la terre nourricière des miens, où dorment les reliques de mon père et où je prétends dormir aussi, ne sera qu'un humble bastidon. Je voudrais pourtant que ce lieu qui m'est trois fois cher, ne fut ni vendu ni oublié, et pour cela je cherche à y attacher quelques souvenirs domestiques que ma fille ne puisse bannir entièrement de sa mémoire. Voilà pourquoi je date de Porchères mes pauvres sonnets et cherche à identifier ma personnalité littéraire, pour humble qu'elle soit, avec cette vieille demeure paternelle. Il me semble que la piété filiale verra là une compensation à l'infériorité vénale de ce domaine et que, malgré les efforts que l'on pourra tenter dans sa famille maternelle pour la détacher de son berceau, ma félibrette gardera dans son cœur quelque peu de ma prédilection pour ce coin de terre . Que si ma résolution dérange l'harmonie du plan de notre chancelier, il trouvera aisément un maintenèire qui accepte avec ma cigale, un nom régional. Si attaché que je sois au félibrige et si fier que je porte l'insigne des majoraux, j'aime mieux être le mainteneur de Porchères que le majoral des Alpes. Et, sous ce titre autant que par le passé, je demeurerai le servent de l'œuvre et de son capoulier.

Toujours affectueusement vôtre.

A. de GAGNAUD.

En transmettant cette lettre à V. Lieutaud, Mistral inscrivit l'annotation suivante:

Mon cher chancelier, vous voyez bien qu'il est inutile d'insister. Berluc offre sa démission. Il faut donc accepter la cigale de Pourchiero. Après tout, il n'y a pas grand inconvénient, puisque le cadre de Provence est plein et archiplein. Qu'elle soit de Porchères ou du Forcalquerès ou des Aup, c'est tout un. N'avez-vous pas accepté les cigales de Sustancioun de Beziés, de Bèu-Caire, etc...

Va pour la Pourqueireto!

Bòni fèsto de tout cor.

F. MISTRAL.

1882

60.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 22 janvier 1882

Cher maître et ami,

J'ai eu, l'autre jour, de bonnes nouvelles de Maillane par le capiscol Girard et j'ai été particulièrement heureux d'apprendre que vous donnerez prochainement à Marseille une conférence qui, dans ma pensée, achèvera l'assimilation de l'élément marseillais au Félibrige.

D'autre part, le concours de Forcalquier s'annonce brillant, pour le nombre et la qualité des joueurs. Une seule ombre obscurcit la perspective: la présence annoncée des deux Wyse, de la princesse Jeanne et de tout un groupe de leurs parents et amis, est exploitée par certains esprits étroits ou jaloux, qui vont semant cette idée que nos Jeux floraux seront une manifestation bonapartiste ou tout au moins réactionnaire.

Il faut, selon mon petit avis, couper court à cette interprétation, en introduisant dans le Jury un nom qui contrebalance, par sa signification, ceux que je viens de dire. Le nom de Félix Gras est tout indiqué: il est indispensable, sous peine de voir le maire de Forcalquier désavoué et peut-être renversé par le conseil municipal, que vous décidiez au plus vite l'auteur de Toloza à être rapporteur des Jeux floraux, fonction peu lourde, d'ailleurs, puisqu'elle n'embrasse que deux des thèmes du concours. Au cas où la plume du félibre d'Avignon, lasse des chants épiques qu'elle vient d'écrire, se refuserait à tracer un bout de rapport, il faudrait, à tout le moins, donner Gras pour vice-président à Wyse. Je pense que ni Gras ni Bourrelly ne se refuseraient à cette combinaison. Il m'arrive de Forcalquier des bruits tellement inquiétants et d'une source si autorisée que je me permets, cher capoulier, d'appeler toute votre sollicitude sur l'importance et l'urgence de cette question. Elle est tellement brûlante que le comité d'organisation songe sérieusement à transférer le concours à Gap.

Autre point délicat: le secrétaire de la maintenance vient de faire signer par tous les capiscols, pour le soumettre à la réunion de Nice, un projet de radiation du nom de Villeneuve de la liste du Félibrige. Or, non seulement Villeneuve prétend rester mainteneur, mais, ne se doutant pas du projet de Monné, il écrit à ses amis de Provence que la fortune princière qui lui advient le réjouit surtout parce qu'elle lui permettra de venir en aide au Félibrige. Vous voyez combien il importe d'arrêter en chemin le malencontreux décret de proscription.

Toujours, cher maître, votre dévot,

A. DE GAGNAUD.

61.—F. Mistral à L. de Berluc-Pétussis

Maillane, le 23 janvier 1882

Cher ami.

Je connais mon ami F. Gras. Il suffirait que la demande d'aller à Forcalquier lui fut faite indirectement, même par moi, pour qu'il refusât immédiatement. L'auteur de Tholoza n'aime pas qu'on aille à lui par ricochet; et son abstention dans la plupart de nos fêtes n'a pas d'autre cause que certaines susceptibilités de ce genre. Si vous voulez avoir quelque chance d'aboutir, écrivez-lui donc vous-même ou faites-lui écrire par le président du comité de Forcalquier.

Que si l'orage noircit ou rougit de plus en plus, profitez de la chose pour donner une leçon aux imbéciles qui voient de la politique partout, et transférez hardiment la fête à Gap. Croyez bien que ceux qui iraient à Forcalquier pour les Jeux floraux, iraient plus volontiers à Gap, à cause de l'inconnu et de l'attrait alpestre. Quant à la question Villeneuve, vous avez mille fois raison, et je serai à Nice pour arrêter et empêcher toute manifestation incongrue et inutile.

Ah ! comme dit mon voisin, la maire di couioun es panca morto !

Je ne conférencierai à Marseille que l'hiver prochain. Il ne faut pas tirer à la fois toute sa poudre, et Marseille n'a pas à se plaindre.

Mille amitiés dévouées,

F. MISTRAL.

62.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 30 mars 1882

Cher maître et ami,

Tous ceux qui s'enquèrent des Jeux floraux de Forcalquier ou que l'on invite à s'y rendre, nous demandent tout d'abord:

Mistral y sera-t-il ?

Votre présence est, dans la pensée du public, le signe de l'importance d'une félibrée; votre absence, la démonstration de son insignifiance. C'est chose ennuyeuse autant que glorieuse pour vous que cette incarnation du félibrige dans votre personne. Mais on ne saurait lutter d'aucune sorte contre ce parti-pris, fort légitime, de l'opinion.

Vous tenez donc en vos mains le succès ou l'échec de toutes nos fêtes littéraires. C'est vous dire si, en dehors des motifs désintéressés d'attachement et de reconnaissance qui font souhaiter votre venue à vos amis fourcauqueiren, les organisateurs de nos Jeux floraux se posent à eux-mêmes la grande, la grosse, la seule question:

Mistral y sera-t-il ?...

Le maire se la pose, les maîtres d'hôtels se la posent, le département tout entier se la pose, depuis le préfet qui le demandait l'autre jour à un fourcauqueiren jusqu'au dernier des ajudaire gavots. Par surcroît, vous allez voir, par la lettre que voici du cabiscou de Gap que les amis gapians ne se font pas faute de s'interroger aussi là-dessus. Cette lettre vous montrera quel chemin l'idée provençale est en train de faire en Dauphiné et quel homme du feu de Dieu nous avons là-haut pour avancer nos affaires. Je ne crois pas avoir vu, depuis les débuts d'Arnavielle ou de Ranquet, un cœur aussi ardent, une âme débordante d'une telle flamme. Ajoutez à cela un esprit pratique, un sentiment très juste des conditions de succès de notre œuvre et vous comprendrez que l'Ecole de Gap, après avoir essaimé déjà à L'Espine, soit en train de prolonger son action jusqu'à Embrun et à Grenoble même. Vous disiez plus juste encore que vous ne pouviez prévoir en donnant à nos Alpes cette épithète, qu'elles ont recueillie orgueilleusement, de Sinai du Félibrige. Quand vous aurez lu cette lettre qui sue l'enthousiasme par toutes les syllabes et qui nous promet tant pour l'expansion de la Cause, vous ne résisterez pas à l'envie d'aller encourager et récompenser par votre présence tant de zèle dévoué. Le programme est, du reste, dressé maintenant de manière à concilier toutes les exigences. Voici le calendrier de ce beau mois de mai: 14 et 15, Jeux floraux de Forcalquier; 16, continuation des Jeux floraux à Gap; 18, séance de la Société de Béziers; 21, Sainte Estelle d'Alby. On pourra, de la sorte, assister à nos fêtes provençales sans manquer pour cela les deux réunions de Béziers et d'Alby; et dans une même semaine Sainte Estelle sera célébrée dans les trois provinces de Provence, Dauphiné et Languedoc. Venez donc, bèu mèstre, couronner tout cela de votre gloire, et que Madame Mistral n'oublie pas, non plus, qu'elle est Dauphinoise et la vraie Dauphine de Viennois. Ses sujets l'attendent.

A vous affectueusement,

GAGNAUD.

63.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 30 mars 1882

Bien cher ami,

Je suis convié :

1° à Toulouse, le 3 mai pour faire en provençal devant les Jeux floraux l'éloge de

Dame Clémence;

2° à Montpellier le 6 mai, pour assister à la cour d'amour du Parage et à la réception du poète Alecsandri;

3° à Avignon le 12 ou le 13 pour faire le panégyrique de Philippe de Gérard, au pied de sa statue et en présence du ministre De Mahy;

4° à Forcalquier, le 14 pour... etc.;

5° à Gap, le 16;

6° à Béziers, le 18;

7° à Albi, le 24.

Il faudrait, pour supporter un pareil mois de mai, une liberté comme on l'avait dans ma jeunesse, un permis de voyager en chemin de fer comme les rédacteurs de la Lanterne ou du Petit Marseillais, une faconde omnisciente et un estomac de voyage comme Gambetta, en un mot une santé de fer et pas de Dictionnaire à recopier et à imprimer journellement.

Aussi je vous réponds ce que je réponds à tout le monde: je n'irai qu'à Albi. C'est déjà un grand voyage de huit jours et qui sera, paraît-il, très fatigant, car les braves albigeois font des préparatifs inouïs, des cavalcades historiques, etc... Toute l'aristocratie d'Aquitaine sera là. La société littéraire du pays veut assister en corps à la tournée de la Coupe. Enfin nous sommes-là dans le Midi de Jasmin, tout débordant d'enthousiasme et de manifestations publiques. J'ai donc besoin de toutes mes forces et d'un repos préliminaire.

Mais cela est loin, très loin et ne nuira en rien aux Jeux floraux de Forcalquier. Nous avons un consistoire de cinquante majoraux. Pêchez là-dedans, et faites appel à ces illustres de Provence.

Ai ! ai ! ai ! Savez-vous que B. Wyse s'est brouillé avec V. la veille du mariage ? Pauvre vieux William, il est tout meurtri et fait des considérations à ne plus finir sur les replis et les abîmes du cœur humain. Espérons que Forcalquier le remettra en selle.

Ah ! Pascal ! en voilà un réussi ! pour le récompenser, il faudrait que la maintenance se réunisse dans ces Hautes-Alpes une de ces années. Nice a été parfait. Nous avons remporté une belle victoire en présence de l'Académie Française étonnée et ravie (Victorien Sardou) et à la barbe des italianissimes tout honteux.

Vivo moussu de Berlu!

Tout à vous dans le possible,

F. MISTRAL.

64.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 4 avril 1882

Cher maître et ami,

On s'incline respectueusement, mais avec un regret d'autant plus profond qu'il s'y mêle pas mal d'appréhensions pour le succès d'une fête à laquelle manquera l'attraction souveraine. J'aurais beau pêcher dans le Félibrige, je n'y trouverais jamais, en menu fretin, la monnaie du roi des mers. Un espoir me reste: c'est que Roumanille qui n'ira pas, je crois, à Alby, se décide à escalader les Alpes. Parlez-lui en, à l'occasion. Et pour vous, puisqu'il faut renoncer à vous avoir en chair et en os, faites-vous du moins représenter par une bonne lettre ou quelques vers inédits; ce sera une manière d'être parmi vos fidèles.

Je sais la rupture V. W. et le président des Jeux floraux s'exhale non seulement en plaintes mais en menaces contre son nouveau cousin. Il parle de l'interpeller à Forcalquier, en face du public assemblé autour des fleurs d'or. Vers le 20 de ce mois, les deux adversaires se trouveront tous deux à Aix, Etéocle pour présider le jury des Jeux floraux, Polynice pour présenter sa jeune femme à ses parents. Je tâcherai de les rapprocher, mais je n'y compte guères. Il serait pourtant déplorable que la séance de Forcalquier fût émaillée d'un esclandre. Tâchez de faire comprendre à W. qu'il se doit à lui-même et qu'il doit au Félibrige de planer au-dessus de ces choses.

Pascal?

J'espère bien que, si vous avez décliné la fatigue d'un voyage à Toulouse, vous n'aurez pas laissé échapper l'occasion de louer en provençal, après des siècles d'interruption, madona Clamensa.

Convenez qu'un peu plus centralisé, le Félibrige eût combiné toutes ces fêtes avec plus d'unité. On aurait pu, à petites journées et sans revenir sur ses pas, faire le pèlerinage entier de Gap à Alby.

Cardona vient de traduire trois de vos pièces, dont Magali. Entre temps, je crois vous avoir trouvé, à Ariano, patrie de saint Elzéar, le traducteur italien de Mirèio. C'est M. Semmola, juge au tribunal de cette ville. Un mot d'encouragement, et qu'il mérite, car c'est un homme de valeur, lui mettra à l'instant la plume en main. Quant à Boësser, il étudie avec rage le provençal et commence à l'écrire. Il m'a envoyé, l'autre jour, un sixain sans aucune faute, même d'accentuation.

Devotamen,

GAGNAUD.

1883

65.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Moun bou counfraire,

Sarié tèms pamens que vous escriguèsse un mot de gramaci e de laus pèr vosto galanto revirado di sounet de Louviso Labé. Acò 's poulit coume se pòu pas mai, e nous n'en sian lipa li det, tant iéu que la mouié, que vous remerciò mai-que-mai pèr lou bèl eisemplàri que i'avès manda. Sabe ço que fariéu, s'ère l'oumbrino de dono Louiso. Quand sias bèn endourmi, vendriéu, coume la Luno faguè à-n-Endimioun, pausa 'n poutoun sus lou front dóu felibre que m'aurié tant vivamen e poulidamen reviscoulado. E la bello Lauro de Petrarco devrié-ti pas vous guierdouna de la memo favour, o pietadous e dous cantaire di bèlli felibresso que trèvon lis Aliscamp!

Espère qu'aurés reçaupu tout dré de Mount-Pelié ma charradisso de Marsiho qu'en Roco-Ferrié m'a di vous avé mandado.

Tenès-vous gai e cantadis, o noble pastre de Cidoun , e Santo Estello longo-mai vous illumine!

Voste tout devot,

F. MISTRAL.

Vau vous carga se vous plais d'uno pichoto coumessioun pèr lou coumpaire Gaut. Lou biblioutecàri de la Mejano m'escriéu que lou bust d'argelo que lou paure Ferrat m'improvisè, i'a quàuquis an, es à mand de se vèndre à l'encan, e que fariéu bèn de lou croumpa o de lou faire croumpa pèr lou Felibrige, de pòu que toumbe dins la boutigo di ferre vièi e di vèire rout. Emai noun siegue Aleissandre lou Grand, m'es degrèu de recounèisse pèr moun retra vertadié uno obro d'art, remarcablo coume travai d'improvisacioun, mai que, au dire de tóuti, me retrais que de liuen. Lou felibre de Maiano n'a pas dins lou carage aquelo dureta que lou brave Ferrat i'a messo e vole pas que la pousterita, autourisado pèr moun aceptacioun, me posque crèire tant menèbre. Me n'en tène jusqu'aro au medaioun d'Amy e au retra d'Hébert, en esperant aurre. E pièi qu'enchau que moun bust s'espause encò dòu patiaire o s'escoude dins un bèu saloun! La glori, se glòri pòu i'avé, gisclo d'ounte que fugue, autant dóu poupulas espeindra que dis àbi à co de merlusso. Uno fes un gau, en gratant uno sueio, atrovè 'n bèu denié que pourtavo la fàci dóu rèi, etc.

Escusas e à Diéu sias!

F. M.

1884

66.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 25 de mars de 1884

Bèu majourau,

Coumplimen de cor à l'escolo de Fourcauquié pèr lou galant bouquet de noço que vèn de traire à la gènto feleno de moun oste, lou venerable Moussu Depieds . Vivo sèmpe Fourcauquié, e longo-mai amour i novi!

Parte dissate pèr Paris ounte sarai louja N° 13 (= 6 + 7) carriero de Coustantinople.

Grosso campagno felibrenco de dous mes. Sarias mai que brave de reveni à Paris pèr Santo-Estello, ounte se tratara de grands afaire. Fau que i'ague sèt majourau, e Santo-Estello lis adurra. La fagués pas menti.

Nerto s'acabo d'estampa ... pareira i proumié jour d'abriéu. Pichoun pouèmo, que li Parisen couprendran gaire, mai qu'agradara segur i bon Prouvençau, à vous de segur.

Vous salude e embrasse amistadousamen,

F. MISTRAL.

67.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 3 mai 1884

Cher maître et ami,

Nerto m'arrive, presque à la veille de mon départ pour les Alpes. Quelle exquise compagne de route vous me donnez-là, pour charmer les longues heures du wagon, pour réjouir mes premiers jours de villégiature! Déjà les quelques pages que je viens de lire me révèlent une autre Mireille, moins rustique peut-être, mais aussi provençale et plus souriante que son aînée. Comment vous remercier d'avoir pensé à moi, au milieu de vos triomphes des bords de la Seine, et d'avoir mis dans la bibliothèque de ma fille, Nerto à côté de vos trois autres chefs-d'œuvre? Ce sera le régal et la consolation de mes longs ennuis de revenir souvent vers ces rimes qui portent en elles la sérénité et le doux apaisement de la poésie et de la foi.

Un de nos mainteneurs prépare, pour le Félibrige, une surprise qui sera le corollaire de vos magnifiques ovations parisiennes. Je veux parler de M. Albert de Rochas et de ce

chef-d'œuvre de bibliophile qu'il va publier, sous ce titre original: Le Livre de Demain. L'auteur qui d'abord comptait publier un volume exclusivement français, s'est trouvé graduellement amené à en faire une Anthologie franco-provençale. Il compte donner, avec un grand luxe typographique, quelques pièces de chacun des maîtres méridionaux: vous, Aubanel, Rouma, Wyse, Quintana, Gagnaud, Donnadiou et autres encore. Si vous voulez bien l'y autoriser, son recueil contiendra de vous la Communion des Saints, texte et traduction; la Chanson de Magali, texte et version Rigaud; le Plantier, traduction seulement. Il se propose de faire graver, pour accompagner la Communion des Saints, une eau-forte qui aura pour fond de paysage le portail de Saint-Trophine d'après une bonne photographie. Vous obligeriez beaucoup le commandant de Rochas de me dire si vous ratifiez son projet, ou plutôt de me le faire écrire par Mariéon, car vos minutes à vous sont, je le sais, trop absorbées.

Je vous enverrai ce soir mon compte rendu de la félibrée des Thermes de Sextius que d'Ille vous a narrée déjà.

La venue de la reine Elisabeth à Montpellier est à peu près décidée, à moins que la mairie de cette ville ne succombe demain dans les élections. M. Jules Ferry a patronné l'idée qui a été acceptée en principe à Bucarest. J'imagine que, de Paris, vos fêtes terminées, vous piquerez droit sur Montpellier.

Quant à nous, peut-être fêterons-nous la Sainte Estelle dans ma commune rurale de S. Michel, sous la présidence de Monseigneur Vigne, notre évêque, un lauréat de la poésie et un fervent du Félibrige qui sera justement, ce jour-là, en tournée chez nous. Pour le voyage de Paris, impossible de le refaire une quatrième fois, mon docteur et mon économiste s'y opposant tous deux.

Adieu, cher maître et mille succès! Puisse le desideratum des félibres s'accomplir malgré vous, et l'Académie vous donner le fauteuil de Raynouard. Mes meilleurs souvenirs à Paul Arène et aux amis de l'Ecole parisienne, qui m'ont si cordialement accueilli l'hiver dernier.

Voste sèmpre devot,

A. de GAGNAUD.

68—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères par Mane, le 3 juillet 1884

Cher maître et ami,

Après les ovations parisiennes, voici que les importunités provinciales recommencent pour vous. Vous changez seulement de fatigues en changeant de milieu. C'est le vilain côté de la gloire, de ne s'appartenir jamais. Mais les deux questions que

madame d'Aguihon, cette fidèle amie du félibrige, me charge de vous adresser, peuvent se répondre par un simple oui ou un simple non, au dos d'une carte de visite. Je ne réclame pas davantage. Ce sera un oui, j'espère. Vous serez généreux avec Mary Lafon comme vous l'avez été avec Jasmin. C'est, d'ailleurs, un triomphe pour le Félibrige de traîner à son char ses ennemis vivants ou morts. Le fils de Jasmin et la veuve de Mary Lafon demandant à enfélibrer après décès les deux houspilleurs de la Cause, c'est, me semble-t-il, la plus grande victoire qu'il soit possible de rêver. Aussi m'autoriserez-vous, j'espère, à promettre à madame d'Aguihon que la biographie promise sera insérée dans le Cartabèu, et que vous laisserez inscrire votre nom comme un patronage, en tête des œuvres posthumes de Mary Lafon.

Vous savez sans doute que j'ai décidé l'Académie Jasmin à accepter presque complètement l'orthographe félibréenne. J'ai entrepris une campagne semblable à Saint Etienne, pour le gaga.

Mes respectueuses fidélités à Madame Mistral et croyez-moi voste sèmpe estaca.

GAGNAUD.

69.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

14 juillet 1884

Mon cher ami,

La démarche de madame Mary Lafon fait le plus grand honneur à sa piété conjugale, mais je ne pense pas qu'il soit possible au Félibrige d'y accéder.

Le Cartabèu, qui n'a jamais donné la biographie de tant d'écrivains qui depuis trente ans ont aidé le Félibrige de leur active et publique sympathie, peut-il donner exceptionnellement un témoignage public à un homme qui a tout fait pour le déconsidérer? Avouez que ce serait décourageant pour nos amis, sans compter l'espèce d'acquiescement qu'on aurait l'air de faire aux attaques violentes d'un homme qui a quelque autorité auprès d'un certain public.

Le Félibrige sera digne en se taisant désormais sur Mary Lafon. Voilà tout ce qu'on peut faire.

Voulez-vous juger de la haine que ce brave homme me portait personnellement? Après s'être abonné au Trésor du Félibrige, il se paya le plaisir de me renvoyer mes livraisons au bout de la cinquième, avec une lettre des plus dédaigneuses pour mon travail, lettre qu'il jugea même à propos de publier.

Chacun reste libre du reste de patronner comme particulier la mémoire de M. L. mais si vous avez lu le jugement qu'il porte sur Mirèio dans la dernière édition de son Histoire de la littérature du Midi, vous m'excuserez de rester étranger aux manifestations qu'on sollicite pour son dévouement à la Cause.

Recevez, cher ami, avec tous mes regrets pour l'intervention inutile de M. d'Aguilhon, mes salutations les plus affectueuses.

F. MISTRAL.

70.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 22 octobre 1884

Mon cher capoulier et ami,

L'Ecole des Alpes me charge de déposer en vos mains une plainte formelle contre l'Administration des Télégraphes. Il s'agit de la dignité du Félibrige et du droit de vivre pour notre langue.

A l'occasion de l'assemblée de Muret nous avons, tout naturellement, voulu envoyer un témoignage de sympathie confraternelle aux félibres aquitains. Notre dépêche, signée par le président de l'Athénée, était, tout naturellement encore, rédigée en provençal. Le receveur des Postes et Télégraphes de Forcalquier la transmit sans difficulté à Digne. Mais là on refusa de l'envoyer plus loin et on obligea Plauchud à la traduire en français, sous peine de ne pas l'expédier.

Les Alpains reçurent, quelques jours après, le journal de Muret contenant le récit de la fête et qui leur apprit que des télégrammes provençaux avaient été reçus de Toulouse et de Lyon. Les règlements du télégraphe avaient donc été interprétés dans ces grands bureaux autrement qu'à Digne. Et, de fait, si le provençal ne figure pas, à côté du croate, parmi les langues autorisées, les dépêches chiffrées sont admises, et on ne comprend guères comment le provençal ne serait pas, à tout le moins, considéré comme un langage chiffré. Ecrit à rebours, il serait admis sans conteste. Ecrit comme il faut, deviendra-t-il illégal? Je peux télégraphier gramaci, et je ne pourrais télégraphier gramaci! Telle est l'insanité à laquelle la haine du provençal a conduit le chef du service télégraphique de Digne.

L'Ecole des Alpes s'est réunie hier pour délibérer à cet égard. Je lui ai raconté comment je vous ai télégraphié un jour, avec Tourtoulon, en provençal, du sommet du Puy de Dôme, et comment cet hiver dernier j'ai expédié de Paris de nombreuses dépêches dans la même langue, sans que jamais l'ombre d'une objection ait été soulevée par les employés. Là-dessus, l'Ecole a rédigé un télégramme provençal à l'adresse de M. Roche, félibre et inspecteur du télégraphe de Digne, pour lui demander le pourquoi d'un refus inexplicable. Cette dépêche était signée des sept priéu de l'Ecole. Le bureau de Forcalquier a refusé, cette fois, de la recevoir, de peur d'encourir l'ire dignoise.

Tels sont les faits, mon cher maître, que les Alpains ont tenu à vous faire connaître. Vous verrez, dans votre sagesse et votre prudence, ce que le Félibrige doit faire. Si j'avais écouté mon inspiration du premier moment, j'aurais fait tenir, par huissier, notre télégramme provençal au Receveur. Mais les moyens de ce genre sont trop belliqueux pour ma nature et pour mes confrères encore plus pacifiques. Vous jugerez sans doute plus simple et plus efficace d'écrire, avec l'autorité de votre nom et de votre qualité présidentielle, à M. Cochery et de le prier de donner des instructions à ses subordonnés en général, et à celui de Digne en particulier, pour que le langage français du Midi soit traité au moins aussi favorablement que le magyare.

Sèmpre vostre,

A. de GAGNAUD.

Il va sans dire que votre quatrain va remplacer le nôtre à S. Clément

71.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 23 octobre 1884

Tandis, mon cher capoulier, que je vous écrivais, le Receveur de Forcalquier et son employé télégraphiste se présentaient chez le président de l'Athénée pour s'excuser d'avoir mal compris les instructions ministérielles qui autorisent toute dépêche en caractères romains, et pour lui offrir d'expédier la dépêche provençale refusée la veille.

En même temps, M. Roche, félibre et inspecteur du télégraphe à Digne, envoyait à M. Plauchud un télégramme en provençal.

La satisfaction ne pouvait être plus complète. Aussi estimerez-vous sans doute qu'il devient inutile d'écrire en haut lieu, à moins que ce ne soit pour prévenir le retour d'une pareille aventure.

Bèn couralamen,

GAGNAUD.

72.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

24 octobre 1884

Bèl ami, avès bèn fa de m'escriéure acò. Vène de me plagne vivamen au menistre, vous farai teni la responso se n'i'a uno.

Tout à vous,

F. MISTRAL

73.—L. de Berluc-Pérussis a F. Mistral

25 octobre 1884

Mon cher capoulier,

Décidément, c'est une gageure. Tenez ma seconde lettre pour non avenue et ma première comme tenant plus que jamais.

Des nouvelles explications fournies par les MM. du Télégraphe, il résulte:

— Que les dépêches provençales, étant écrites en caractères romains, sont expédiées sans difficulté.

Mais que le provençal n'étant pas une des 29 langues autorisées, doit être assimilé à un langage secret, et en conséquence être taxé à un prix double.

C'est en payant cette taxe que M. Roche a pu nous télégraphier.

Une dépêche que je vous ai expédiée hier me revient ce matin, parce que j'en avais envoyé le prix basé sur le tarif ordinaire.

Ainsi le français du Midi est traité moins favorablement que le japonais, le norvégien, le slovène, l'hébreu, etc., qui figurent parmi les 29 langues non secrètes.

Je m'abstiens de tout commentaire et suis bien sûr que vous voudrez défendre auprès de M. Cochery les intérêts du bon sens et du patriotisme français. L'Ecole des Alpes me charge de vous dire qu'elle vous sera très reconnaissante de votre intervention autorisée.

Votre dévot,

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

74.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchiero, lou 17 de novèmbre de 1884

Car Capoulié,

Se vai esquicha aquel album en cinquanto dialèite que sara quasimen lou pendènt di trabucado de l'Enfant proudigue.

Me farié bravamen gau de pousqué i'apoundre uno versioun en prouvençau di bastido de Maiano.

S'avès un quart d'ouro de lesi, mandas me aquelo pajo que sara l'ounour de moun librihoun e vous n'en sarai mai-que-mai recouneissènt.

La sesiho dis Aupen, dóu 9 d'este mes, es esta uno di mai agradivo desempièi qu'avès samena la grano felibrenco dins lou Fourcauqueirés.

Avian Lieutaud, dous Sestian, dous Dignen, e forço mandadis de pertout. I'avié mai de cinquanto damo dins la salo de l'Atenèu e setanto coumpan dins la salo dóu banquet. Lou Carle d'Ille a legi un raport sus lis ome dòu Miejour despièi li fèsto latino de 1882 e l'abat Sàvy lou resocomte di travai de l'Escolo. Plauchud a debana de cascarelado digno dòu Cascarelet. Reçauprés tout aco d'à pau à pau, e veirés que lis Aupen tènou toujours lou le pèr l'envan e lou nombre. Ié manco, pecaire, que l'engèni. Mai lou Rose desseco de-longo la Durènço.

Vostissime,

GAGNAUD.

1885

75.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, 19 mai 1885

Mon cher capoulier,

Voilà un an que je suis auprès de ma mère devenue infirme et dans l'impossibilité de la quitter une demi-journée. C'est surtout à l'approche de la Sainte Estelle que je sens combien ma chaîne est étroite, et je tiens à vous dire mon vif regret de ne pouvoir fêter avec vous le retour septennal des Jeux floraux . J'aurais voulu vous exprimer de bouche

mes remerciements et mon admiration pour ces stances, si émues dans leur simplicité antique dont vous m'avez amicalement gratifié par l'envoi du Monde poétique. J'aurais tenu aussi à vous rappeler inter pocula l'ardent souhait des gavots de vous tenir deux ou trois jours en septembre. Une félibrée est projetée pour cette époque sur les hauteurs de Ganagobie, hauteurs fort voisines, du reste, de la ligne ferrée de Marseille à Gap. Le rendez-vous est pris par Forcalquier, Gap et Digne à ce point d'intersection. De là, les Gapians veulent vous entraîner chez eux, où il y a tout un large terrain à conquérir. Je compte sur l'éloquence du chancelié pour triompher de vos hésitations, si d'aventure, vous en éprouviez quelqu'une à vous hasarder dans nos montagnes. En dépit de leur réputation sauvage, les Alpes durançoles sont d'un pittoresque séduisant et ni madame Mistral ni vous ne regretteriez d'en avoir entrepris la découverte.

En attendant, veuillez mettre mon respect aux pieds de l'auto dono di felibre et me croire le plus illisible et le plus dévoué des majoraux.

Voste courau amiraire e devot vassau,

L. de BERLUC-PÉRUSIS

76.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

21 mai 1885

Bèl ami de Diéu,

Es un veritable malan felibren de noun poudé vous vèire en aquesto Santo Estello que passara, parèis, tout ço qu'a jamai vist felibre que porto braio.

Enfin, iéu qu'ai perdu ma maire e que sabe tout ço que l'on esprovo quand lou sang sauno, coumprene que noun vouguès leissa d'un jour aquelo que tant vous amo.

En setèmbe, dise pas de noun me gandi à Ganagobi se quauque diable noun s'embrounco au travès, e se l'armana permet de faire l'escourregodo. Veiren acò.

Lou cap-mèstre dis Arquin que quouro ris e quouro reno, que quouro sort dóu Felibrige e quouro ié rintro aferouna, m'escriéu este matin:

— Je vous enverrai, car je suis toujours musimane, provençophile, arquinotoqué, une bonne pièce de poésie pour votre félibréjade du mois de septembre.

Vous recoumande, sènso que n'en fugue de besoun, de manteni de voste aflat noste brave Marietoun. Es un pau cascadelet, un pau courriòu, mai a forço bèlli qualita, e pòu rèndre de grand service à la causo em' aquelo Revue Felibréenne que pau à pau prendra lou biais que fau.

Aquéu pichot boustre counèis touti, e s'enfaufilo pertout; Es un bon messagié de l'idèio felibrenco, e arribo just à poun pèr enliama dins sa revisto li broundo e li broundiho dóu Felibrige esparpaia. Li dous N^o venènt de la R. F. vous interessaran.

Saran plen coume d'iou, e auran double de pajo. Aquelo revisto, assegurado pèr 500 abouna, se desvouloupara toujours que mai, e servira d'alénadou à tòuti lis auro d'ou terrièr.

Vous quite, que siéu pressa. Comte bèn que-z-Ais sara pamens representa pèr un bataioun de valènt e subre-que-tout pèr aquéli bèlli felibresso que resplendiguèron, l'autre an, à Sant Rafèu.

Emé li salut gracios de la Rèino d'ou Felibrige, que si poudé van treoula dins qu'auqui jour, vous porge uno brassado d'amistanço calourènto.

F. MISTRAL.

77.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 6 juin 1885

Cher maître et ami,

Vous êtes à peine reposé des fatigues du triomphe, et je n'aurai pas l'indiscrète sottise de vous demander des vers. J'aimerais bien pourtant à recevoir de vous trois ou quatre lignes de votre prose courante. Voici à quel propos. Vos confrères de l'Académie d'Aix célèbrent, samedi 13, les noces d'or de leur doyen M. de Garidel qui, depuis cinquante ans, occupe un de nos vieux fauteuils. A cette occasion, le bon vieillard va être fêté en vers et en prose, en provençal et en français. Une petite lettre de vous, si courte soit-elle, serait la plus précieuse fleur du bouquet. Si vous avez trois minutes de loisir, d'ici au 13, écrivez-la nous. C'est d'Astros qui lui souhaite la bienvenue en 1836. Vous seul pouvez lui envoyer aujourd'hui le longo-mai, au nom de la Provence, dont il porte avec honneur un des vieux noms. J'ajoute que sa maire èro uno Pin, ce qui vous expliquera mon intervention

Sèmpe de cor vostre,

A. de GAGNAUD

Il présidait l'Académie quand vous faisiez votre droit.

1886

78.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

4 janvier 1886

Emé lou gramaci de Na Mario ma mouié pèr voste gènt travai sus la terraio de Prouvènço, agués peréu mi felicitacioun au sujèt de vosto poulido e fino escourregudo pèr meissoun emé l'acoumplimen de tout lou bèn que vous souvète, car ami !

F. MISTRAL

.79.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 20 mai 1886

Cher capoulier,

Si l'infirmité de ma mère était de celles dont la marche progressive et régulière permet des absences, je n'hésiterais pas à répondre à votre appel, non pas pour prendre une part impossible à la réjouissance commune, mais pour faire acte de bon vouloir. Malheureusement j'ai affaire à une maladie traîtresse qui ne procède que par bonds inattendus, fréquents et maintes fois alarmants. n y aurait témérité à tenter une course, même de peu d'heures. Je me vois obligé de boucher mes oreilles avec de la cire pour ne pas entendre votre chant d' sirène. Dites à tous mon regret et mes amitiés. Sainte Estelle fera bien ce miracle de vous envoyer cette septième cigale, sans laquelle sa fête manquerait d'orthodoxie. En tous cas, vous serez là deux au moins qui en vaudrez aisément quatre.

Couralamen,
A. de GAGNAUD

80.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 1er juin 1886

Moun bèl ami,

N'en sabès, de-segur, autant que iéu sus lou plen sucès de la Santo Estello de Gap

(ounte, coume de lèi, nous sian meraviousamen capita sèt majourau: Roumaniho, Lieutaud, Pascau, Huot, Monné, Arenò e iéu). Es dounc pas necite que vous remene mai acò.

Mai ço que sabès pas es que li Sisterounen, à soun tour aganta de la malautié dóu païs, volon counstituï uno escolo felibrenco soute lou noum escolo diamantin en souvenènço dóu diamant de la Rèino Jano que lusissié, à passa tèms, sus lou clouchié d'uno glèiso de Sisteroun. E coume vosto autourita es en grand veneracioun dins touto aquelo Gavoutino (sènso parla de nòsti baïssò) lou brave Pau Arenò m'a carga fourmalamen e assignadamen de vous demanda, o Souloun de Pourchiero, un reglamen pèr l'escolo sisterounenco que demando que d'ana.

Vaqui la coumessioun facho, e à vous, que counelssès lou biais d'aquéli mountagnié, de coundurre acò coume se dèu. Vous souvète touto meno de boni causo e subretout la bono salut de madamo vosto maire.

F. MISTRAL. Avès que de vous entendre emé voste counsounetisto Beinet.

En plaço dóu paure M. Barthès s'es elegi pèr majourau En Frederi Donnadiou.

81.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 13 juin 1886

Car Capoulié, J'ai engagé Paul Arène a organiser son Ecole d'ici au mois de septembre. On pourrait, de cette façon, lui donner l'eau félibréenne à la réunion que Digne et Forcalquier préparent à Ganagobie pour cette époque. Le lieu est on ne peut mieux choisi, à égale distance des trois villes, et dans un site merveilleux.

Arène ne m'a pas répondu. Il est peu épistolier de sa nature. Mais j'espère qu'il aura pris note de l'idée et que vous aurez, avant la fin de la saison, le plaisir d'ouïr les premiers vagissements de votre cacao.

Et maintenant, sautons d'emblée de Sisteron à Caserte. M. Edoardo Magliani, de l'Institut royal de cette ville, auteur d'une étude sur les troubadours, va entreprendre une étude sur les félibres. Il me charge de vous demander communication des éléments de son travail, en ce qui vous concerne; car il n'a pas même Mirèò comme premier fonds. Vous feriez une bonne œuvre, et œuvre de bon provençal, en lui adressant au moins ce volume, plus quelqu'une des biographies qui vous ont été consacrées. J'avais, dans le temps, une foule de doubles provençaux dans ma bibliothèque, à l'usage des Magliani d'Italie et d'ailleurs. Peu à peu j'ai tout éparpillé, et suis absolument à sec.

Les Gapians sont ravis des deux jours que vous leur avez donnés. Ils vont faire un petit livre de tout cela. Je crois que les Dignois prendront feu à leur tour. Inscrivez-les pour la Sainte Estelle ou la maintenance de 1888.

L'adresse: M. Magliani, de l'Institut royal, à Caserte, est très suffisante pour que votre envoi lui arrive.

Toujours avec dévotion et attachement votre écolier,

A. de GAGNAUD

82.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 18 juin 1886

Cher ami,

Nous enverrons à Caserte ce que nous pourrons, Mirèio à coup sûr. Le meilleur serait de lui faire adresser, à votre correspondant, une collection de la Revue Félibréenne.

L'Ecole diamantine sera chauffée en temps et lieu par Arène, point épistolier du tout, mais désireux d'implanter chez lui le Félibrige.

Merci pour votre note sur les Mistral, étymologie vraie que le Trésor a donnée. Et maintenant venons i bouiènt.

Je viens de terminer mon drame de la Rèino Jano, cinq actes en vers. J'ai, tout en serrant l'histoire de très près, réhabilité notre grande comtesse dont j'ai fait le prototype de la souveraine provençale. Si nous avons jamais une bonne actrice provençale, ça pourra se jouer dans le Midi avec succès. En attendant on pourrait, qui sait, en jouer la traduction à Paris.

Je veux publier d'abord cette œuvre en volume, avec portrait de la Reine Jeanne, reproduction des monuments qui portent son nom en Provence et à Naples, et préface sur la popularité extraordinaire de cette idole des vieux Provençaux.

Donc, vous qui savez tant de choses, veuillez me dire, à vos loisirs :

1° le nom des vieilles ruines ou autres choses qui, à votre su, portent, dans la langue populaire, le nom de la reine Jeanne;

2° l'indication des tragédies ou drames qui ont pu être faits sur la reine Jeanne, avec noms d'auteurs, dates et lieux d'impression, si possible;

3° en dehors de celui qui est à Versailles, connaissez-vous un portrait de la reine Jeanne quelque part, ou bien quelque tableau à elle relatif?

Quand vous aurez l'occasion d'écrire à quelqu'un de vos amis de Naples, veuillez leur communiquer mon petit questionnaire. J'en écrirai moi-même au Magliani que vous avez déterré.

Félibrige vogue à pleines voiles vers son inconnu stellaire. Tout vai bèn, comme dit Rouma.

Je vous serre la main affectueusement.

Vous avez vu que le ministre Granet avait bien voulu m'écrire lui même pour m'annoncer que le provençal était mis désormais sur la même ligne que le français, en matière de taxe télégraphique.

83.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Porchères, le 26 juin 1886

Cher capoulier et ami,

Je me suis adressé au capoulier des iconophiles et bibliophiles de Provence, Paul Arbaud, et lui, qui possède des centaines de portraits de sainte Madeleine; du roi René et de Mirabeau, n'a jamais connu qu'un seul portrait de la reine Jeanne, en dehors de celui de Versailles et de la collection des médaillons de nos comtes. C'est celui qui se trouve dans le pseudo-historien Louvet. Le graveur en est inconnu; mais cette image de votre héroïne a, dit notre ami, une saveur d'originalité qui plaît.

Quant à vos ancêtres les dramatises qui auraient mis la reine Jeanne sur la scène, ils se réduisent, au total, toujours d'après Arbaud, à Magnon, dont la tragédie fut éditée à Paris par Chamhoudry en 1556, in 4°. Cet ouvrage et les deux vies de Jeanne par Mignot et Guyot, constitueraient toute la bibliographie de la princesse

Le dit capoulier qui est très offrant, chose miranda chez les bouquinophiles, me charge de mettre à votre disposition portrait et volumes.

J'arrive aux châteaux de la reine Jeanne. Elle en avait des douzaines en naissant et fort peu à sa mort; car c'est elle qui a lavé le domaine comtal pour subvenir aux dépenses du dehors. Le plus authentique de ces châteaux est celui de Saint Maime, autour duquel rayonnaient les fiefs comtaux de Dauphin, Mane, Saint Michel, Reillane, Saint Etienne, etc... La reine Jeanne vendit (ou donna car, dans les titres, on voit trace à la fois de donation et de vente) cette agglomération féodale à son chambellan Fouquet d'Agoult, en y ajoutant les droits qu'elle percevait sur la ville de Forcalquier. Le tout forma une vicomté dont Reillane fut le siège nominal; mais des lettres de Fouquet d'Agoult, datées de Saint Maime, prouvent que là était la résidence effective. Si vous vouliez une photographie de la tour heptagone et de la chapelle de sainte Agathe, seuls débris qui subsistent encore du château de Raimond Bérenger et de la reine Jeanne, Eysséric se ferait certainement une joie de vous l'offrir. Cette tour et les ruines qui l'entourent ont été publiées dans la Provence artistique d'après un dessin du félibre Gonzague de Rey.

J'ai demandé à mon beau-frère de Bresc s'il existe du Reine Jeanne dans sa région. Je vous dirai sa réponse si elle est affirmative, comme je le crois.

J'ai été bien heureux d'apprendre la prochaine publication et la représentation probable de votre drame. Encore un chef-d'œuvre à votre actif ! Quant à l'envoi que vous ferez à Caserte, ce sera un capital placé à bon intérêt au profit de la Cause.

Vostrissime,

GAGNAUD

84.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Château de Pradine, Grambois (Vaucluse), le 1er octobre 1886

Mon cher ami,

Je reçois seulement aujourd'hui, ici, en pleine cour d'amour de Pradine, votre admirable discours de Ganagobie, discours pantelant de provençalisme! Quel malheur que votre modestie n'ait pas eu la pensée de nous adresser copie d'icelui le lendemain de la félibrée ganagobienne! Il aurait été couché dans l'Armana tout de son long, et l'Armana est imprimé et tiré...

Je m'en frappe la poitrine et je vous crie quand même: brave lou Berlu!

F. MISTRAL.

85.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, lou 18 d'óutobre 1886

Car capoulié, Es dimenche que vèn, 24, que noste Atenèu tendra sa sesiho soulènno. Pèr pichounet que siegue lou mouceloun de la Rèino Jano que nous prestarés, sara proun gros pèr atira à Fourcauquié, Digno, Gap emai At. Adounc, nous refusarés pas aquelo great attraction. Acò nous baiara uno journado de deleitacioun literàri.

Vai sènso dire que lou manescrit vous sara fidelamen remanda, sènso que l'on pretènne l'empremi dins lou resocomte de la fèsto, franc que n'en dounessias la permissioun.

Tout l'Atenèu vous saludo, car mèstre, e iéu vous mande gramaci e de vòstis amista.

GAGNAUD.

Responso dirèito s.v.p. au presidènt Plauchud o bèn au cabiscòu Maurel.

86.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 24 décembre 1886

Mon cher capoulier,

Je veux vous faire part d'une conquête importante pour le dialecte rhodanien. Un marseillais pur-sang, Gonzague de Rey, va planter, en pleine Canebière, le drapeau de l'unité dialectale. Je vous envoie le manuscrit de son poème, dont le titre, au moins

provisoire, est: Santo Crous, roumavage i sant liò de Prouvenco. C'est l'histoire de nos origines religieuses, racontée en même temps que les étapes de fraire Sufrèn à travers les sites provençaux. n y a, dans cette œuvre, un souffle sincère, un véritable élan lyrique et une langue empruntée au bon modèle.

Voilà la première fois que Marseille se mistralise. Peut-être ne refuserez-vous pas, après avoir salué, en Chailan et Gélou, les dernières reliques du parler marseillais, de souhaiter la bienvenue, en deux pages de préface, à cet apôtre désintéressé de l'idiome soubeiran. Son livre, d'ailleurs, est si fortement empreint de la vieille foi provençale, il tranche si noblement sur les productions dont la jeune Ecole nous menace que cela seul lui mériterait votre macte animo. Vous savez que de Rey est, en français, un écrivain autorisé, un vulgarisateur éminent des choses de Provence. Ses histoires des Saints de Marseille et des Sarrasins en Provence sont aussi littéraires qu'érudites. J'ose espérer, cher capoulier, que vous sacrerez en lui le félibre de haut vol et de saine inspiration. Ce sera travailler au double épanouissement de votre langue et de votre idéal.

E aquiubre vous mande, pèr dono Mariò e cènt vot de bòni fèsto e de bon.

A. de GAGNAUD

P.-S.—Autre conquête: Semmola m'écrit qu'il compte publier une étude sur le félibrige, et me demande des documents. Je viens de lui expédier tout ce que j'avais sous la main. Son concours est d'autant plus précieux qu'il n'est pas, comme tant d'autres, un faiseur ou un bohème. C'est un magistrat, fils de magistrat, et neveu de l'un des plus célèbres physiologistes d'Italie. Il a écrit déjà quelques volumets très littéraires Encouragez-le, à l'occasion: Nicolà Semmola, giudice, in Avellino.

Il est plaisant de constater que Paris seul, en Europe, nous attaque. C'est à donner raison au nouveau système ethnographique d'Ujfalvy et Hanslar, qui dirige deux migrations distinctes, l'une celtique sur la France du nord, l'autre pélasge sur nous. Demeurons impassibles devant ces attaques, et plus français que les Parisiens.

1887

87.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 2 février 1887

Mon cher ami, j'ai beau regarder, là sur ma table de travail, l'intéressant manuscrit que vous m'avez communiqué: je ne vois pas venir le temps et l'heure où j'aurais le loisir d'écrire la préface que vous me demandez pour le sympathique félibre G. de Rey. Vous ririez bien si je vous faisais lire toutes les demandes de préface qui me sont faites

par les félibres cis ou trans-rhodaniens et même par les provençaux francisants. Il semble à chacun que je n'aie rien autre à faire que d'écrire des présentations au lecteur ou que je n'aie qu'à tirer le fausset pour faire jaillir les périodes littéraires. De Marseille notamment j'ai quatre suppliques de ce genre.

Occupé à préparer un grand discours pour ma réception à l'Académie phocéenne (le 13 février) je n'ai pas l'esprit à autre chose, et je viens vous prier à mon tour de faire agréer à monsieur de Rey mes profondes excuses et mes regrets. Son poème est charmant, un vrai chapelet de fleurs provençales cueillies sur les rochers et sous les grottes de nos ermitages. C'est de la bonne langue félibréenne...

Mais pourquoi, de votre majorale et fine plume gagnaudesque, n'écrieriez-vous pas vous-même l'introduction du pieux romancero que je vous renvoie ? Ne serait-il pas très intéressant pour tous de connaître votre appréciation sur l'œuvre de G. de Rey et sur la langue qu'il adopte ?

Je serais, moi, suspect à tous les points de vue, et je ferais peut-être crier Plauchud et se récrier Isidore Long ! Mais vous, le plus attique diplomate du consistoire, pourquoi non ? Anen, zou ! à la rodo...

Voste, F. Mistral

88.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 26 mars 1887

Car capoulié,

Se lou counsistòri dèu proucedi, à Cano, à l'eleicioun d'un majourau au lioc e plaço dóu paure Aubanèu, atroubarés bèn naturau que me fague lou peirin de Chapòli Guillibert, lou veritable ourganisatour e lou rapourtaire aflama de tòuti nòstis acamp felibren, despièi trege bònis annado.

Lou brave ami se douto gaire que la letro que ié fise es escricho dins l'estiganco de reclama la Cigalo d'or pèr éu. Sènso aco, segur, se n'en cargarié pas.

Se noun m'engane, lou rampau outengu l'an passa, pèr lou cadet Vidau i Jo de Lengadò, ié coumplis la tiero di tres joio requisto pèr deveni Mèstre en Gai Sabé. Adounc, ié faudrié bessai deliéura l'encartamen d'aquéu titre soubeiran. Aquéu bastoun de marescau adurrié un pau de soulas à noste valènt cacalian que, lou sabès, a proun agu de desièci dins aquèsti darrié tèms.

Tout acò, bèu mèstre e ami, auriéu vougu lou dire de bouco au Counsistori, e m'aurié sadoula de gau lou viage de Santo Estello. Mai siéu toujours que mai estaca pèr li quatre pato. Es que de liuen que pode brinda emé lis ami. Lou fau, dóu mens, de tout l'enavans de moun vièi cor. Sèmpre devotamen voste cigalastre,

A. de GAGNAUD.

89.—F. Mistral à L. de Berluc.Pérussis

Maiano, lou 1er d'abriéu 1887.

Counfraire gai e gènt, noste ami e coumpan Chapoli a degu vous dire deja la resplendour d'aquelo Santo Estello canenco emé si sege tambourin que batien la joio davans li felibre, emé si dous cènt cinquante felibre à la taulado de la Coupo, em' aquéu bastimen abandeira e carga de pouèto cantant que menavo à Sant Ounourat li troubaire de la Prouvènço, em' aquéu counsistori setenàri coume toujours (perquè i'avié Rouma, Frederi, Delille, Sardou, Monné, Huot e Tavan) venènt teni sesiho souto li pin de la terro santo de Lerin, etc., etc.

Mai ço que vous a pas di segur es lou bèu gàubi de Mèste Guillibert, quand de sa voues pleno e fermo, degrunè, à cha uno, li joio e li perleto de nosti Jo Flourau. Es veritablamen l'ome fa 'sprès pèr plaire e faire crèire qu'es verai. ço que vous a pas di, nimai, es l'incoumparablo gràci d'aquelo gentifemo qu'a noum Mirèio Guilliberto e que, touti li fes que presido nosti fèsto, ié trais un miramen de jouvènço e de gau.

Tambèn poudès bèn crèire que se noste Chapoli noun es esta, pèr aquesto fes, lou candidat dóu Counsistòri, es dóumaci que de resoun superiouro, veritàbli resoun d'estat, nous coumandavon uno chausido autro, uno chausido que, dòu rèsto, a fa plesi, e forço, au roudelet de jouve que mouto devers la mar. Me n'en siéu esplica francamen emé Guillibert, e tout s'es poulidamen passa.

Sus vosto proupousicioun, lou Counsèu Eminènt a decerni de mai lou titre de mètstre en Gai-Sabé au brave Vidau dóu tambourin.

E, aro, en esperant que, l'an que vèn pèr Santo Estello, auren enfin lou bonur de vous vèire coumpli lou noumbre counsistouriau, reçaupès mi gramaci pèr aquéu galant vuechen:

Tout reflouris au soulèu maïanen e boutas lis oumage de l'autour de Mirèio au pèd d'aquelo fino e poulido sagato que verteio e flouris contro lou perussié.

Couralamen,

F. MISTRAL.

La cancelarié toumbo en douguiho. Urousamen qu'avèn Monné, un flame secretàri e ourganisadou. Faudra pamens adouba 'cò.

90.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 24 mai 1887

Cher maître et ami,

Au nom de mon beau-frère Louis de Bresc et au mien, je viens, sur d'avance des sympathies de votre cœur, vous annoncer la mort soudaine de ma sœur qu'une maladie de 48 heures vient de nous enlever dimanche 22. C'est un coup de foudre pour nous tous, et surtout pour ma pauvre vieille mère qui, depuis trois ans, traîne elle-même une existence tissée de souffrances atroces. Ma sœur était provençale dans l'âme. Elle était très fière de votre signature apposée au bas de l'acte de naissance de sa plus jeune fille, née le jour de votre couronnement. Sa mort achève de me plonger dans un découragement bien voisin de la désespérance. Je ne crois pas qu'il me soit possible d'entreprendre encore le moindre travail. Mais l'amour du pays et de la langue survivra, je l'espère, à tout le reste. Soyez assez bon, cher maître, pour offrir mon souvenir le plus respectueux à madame Mistral, et réclamer un peu de ses sympathies et de ses prières pour notre défunte regrettée.

Votre bien dévoué et bien attristé,

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

91.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Mailano, lou 27 de mai de 1887

Moun paure ami,

Ma femo e iéu vous saludan pietousamen dins voste dèu, e vous cargan de dire à madamo vosto maire e 'm' a moussu voste bèu-fraire Louis de Bresc touto la part d'ami que prenèn au cop terrible que ié tranco lou cor.

Lou sounet tant pognèn que me faguerias, quand perdeguère iéu ma pauro maire, me faguè proun vèire tout ço que i'avié de tèndre et de coumpassible en vous. E vuei, touca de près pèr la mort subito d'uno sorre bèn-amado, coumprene mai-que-mai que vous descounsoulés, coumprene mai-que-mai lou desemparamen de vosto amo de fraire.

Mai anen! pièi sabès qu'un pau pulèu, un pau pu tard, fau touti i'ana !

Es l'ineisourablo lèi. I'a pamens uno causo que dèu, me sèmblo, releva lis esperanço que flechisson. Es quand vesès renaisse, rellouri dins la jouvènço, tout ço que pourtavian

de mai entime dins noste èstre. Aquelo bello chato qu'es la vivènto encarnacioun de vosti plus fres pantai e de vosto plus fino pouesio, n'es-ti pas uno counsoulacioun de Diéu ? Aquelo famiheto que vosto pauro sorre laisso à M. de Bresc, n'es-ti pas coume la tousco de sagato verdouletto que regreion au pèd de l'oulinié tounba!

Anen, moun bèu, courage! lou bon Diéu saup ço que fai. E quand saren, fau l'espera, au subre-cèu de l'autro vido, alor recouneiren l'immensita de sa justico e de sa misericòrdi.

Vous embrasse couralamen,

F. MISTRAL.

92.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, lou 26 d'avoust de 1887

Bèu mèstre e bèl ami,

Responde subre-ouro à voste amistous rampèu. Trouvarès, etci-dintre, uno peceto novialo. Me permetrés, aquest an, de pas cascareleja. Ai l'amo encaro touto macado dóu cop que recebère lou 22 de mai. Ma sorre èro moun soulas dins mi peno d'oustau. Lou sabias, e la bono letro que m'avès escricho l'endeman d'aquéu malastre m'a moustra touto vosto coumpatissènço. N'en fuguère esmòugu, e lou siéu encaro. Adounc, comte que me perdounarés de leissa de caire, aquesto fes, la proso galejarello.

Pamens, vole que la Gavoutino perde pas, pèr acò, la plaço que i' avias reservado. Vous mande quicon dóu Plauchud, que s'amerito de figura dins lis Tres-Coucourdo. Me farés un plesi qu'es pas de dire de l'enseri. I'a de gavot que m'acuson de prendre tout lou large pèr iéu, e de li teni liuen dóu sant di sant. Acò ié monstrara que tambèn dins la grand glèiso i'a un recantoun pèr li jansenisto dóu vièi parla d'àmou.

S'èro parla d'uno grand sesiho felibrenco à Sisteroun pèr aquèsti jour. Mai la poulitico se i'es devinado au bèu mitan, e vai te faire soustre, lou pregit es tounba dins Durènço. Acò sara pèr l'an que vèn à Digno, o bèn à- n-Ouresoun, ounte se deù inaugura un pont d'espetacle .

E la Revue Mariétonèenne? quau la dis enterrado, quau anuncio sèt liéuresoun pèr la semano que vèn. Se me n'en baias quauco novo, me permetrés de respondre à sabe pas quant de letro que me questiaunon aqui subre.

Pense que lou sòci vom Hag vous a manda soun "Langage des fleurs" ounte lou felib rige a mai sa plaço au coustat dóu franchimand. I'a un meravihous vuechen que proun devès counèisse: l'amelié flouri.

Ma maire es uroso, dins sis infirmita,de voste bon e fidèu souveni.

Voste noum la rejouvenis de 52 ans, e la trasportò à N.D. de Castèu, o long di ribo de soum bèu Rose .

Mi respèt i rèino, e moun amista au rèi e paire,

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS.

93.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maillane, le 4 septembre 1887

Mon cher ami,

C'est déjà beaucoup que je m'ennuie tous les ans à compulser la bibliographie de tout ce qui paraît en provençal; et si j'ai entrepris cette besogne annuelle, c'est à la condition de me borner aux publications provençales. Aller plus loin et constater les publications relatives à la Provence, ce serait doubler ou tripler la Crounico et j'ai dû y renoncer. Vous me demandez, je le sais, une exception très honorable. Mais si je fais cette exception, pour le père Bérengier, que puis-je répondre aux quarante auteurs de brochures (qui sont là sur ma table) et qui me demandent aussi une exception en leur faveur, tels que les Récits des veillées ciotadennes de Mgr Ricard, une promenade à Roquefavour de M. R. de Beauregard, etc., etc.

Je dois m'en tenir aux choses relatives à la langue provençale ou je suis obligé de renoncer à ce travail fastidieux.

Quand la Crounico est faite et imprimée, cela paraît bacheto. Mais vous ne sauriez croire la peine qu'il y a pour ramasser et coordonner cette masse de petits détails; tâche ingrate et sans gloire, mais que je fais pour l'avenir de la cause et l'encouragement des humbles qui pondent çà et là leurs œufs de passereaux. N'oubliez pas qu'il y a bien cinq cents félibres plus ou moins provençalisans, et qu'il faut un tour de force pour satisfaire à peu près tout ce monde-là dans un petit livre de 120 pages, où tout le monde brigue son lopin, sans compter le grand public populaire, qui ne se soucie pas des camaraderies, et qu'il faut satisfaire avant tout, si l'on veut maintenir le succès de la lecture. J'écrirai du reste au R. P. Bérengier. Tout à vous quant au reste,

F. MISTRAL.

1888

94.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 17 février 1888

Cher maître et ami,

Monsieur Bouat, secrétaire de l'Académie universitaire d'Aix, me prie de solliciter de votre obligeance un renseignement.

Il paraît qu'une thèse a été soutenue en Allemagne, il y a quelque dix ans, ayant pour sujet: Mistral. M. Bouat n'a pu se procurer ni cette thèse ni même le nom du cathédrant. n voudrait pourtant la découvrir, tant pour en enrichir la bibliothèque des Facultés que pour l'étudier personnellement, car il est félibrophile.

J'imagine que cette œuvre vous est connue. M. Bouat, si vous la possédiez, vous serait très reconnaissant de la lui communiquer pour quelques semaines. En tout cas, vous l'obligeriez beaucoup de lui faire connaître le nom de l'auteur et celui de l'éditeur, pour qu'il tâche de la faire venir d'Allemagne. Aix la veut et doit l'avoir.

Tout heureux, grand et cher maître, de cette bonne occasion de vous envoyer mes dévotions, je me redis con amore.

Voste vièi fidèu,

L. de BERLUC-PÉRUSSIS

95 — F.Mistral à L. de Berluc - Pérussis

18 février 1888

Moun bon e gènt caloge, noun ai pas couneissènço de la teso tudesco sus Mistral que iéu n'ause parla pèr la proumiero fes. Lou plu court, pèr M. Bouat, sarié de s'adreissa, pèr eisèmple, à M. Emil Levy, privat docent à l'universita de Fribourg en Brisgau, werdest n' 6, qu'es un escoulan dóu majourau Chabaneau, e au courrènt de tout ço que councernis lou prouvençau vièi e nòu en terro alemando. L'on pòu meme i'escrèure sus moun noum. En fa de majourau venèn de perdre noste maje, lou brave Grabié Azaïs,

qu'a tant fa pèr lou Felibrige Marietoun, que nous tourno de Roumo e dis Isclo Iounenco, vai, aquèsti jour, faire giscla mai sa font levant, la R. F. que Diéu ajude

A vous en plen,

F. MISTRAL

96.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, 22 avoust 1888

Car assessour! e bèl ami,

Aviéu vist dins li journau que lou trabuca franchimand de voste superbe brinde, et vous siéu bèn grat de me n'en avé manda lou teiste maianen. Capoulié o noun, sias toujours Mistrau, co es l'amo elouquènto de nosto raco. Aquéli parisen, li subretout dóu gouvèr, soun segur esta espanta de la majestouso afirmacioun de noste èsse e d'aquéu patrioutisme bravamen pu francés que lou Déroulèdisme de si balouard.

Pèr quant au nouvèu buréu counsistouriau, vese emé plasé qu'es justamen aquéu que vous aviéu semoundu i'a bèu sièls an. Ero lou soulet poussible, e cadun i'aplaudis

La felibrèio labrihanenco es pèr lou dimenche 16. Pourrés parti d'Avignoun lou matin e vaus entourna lou sero. Mai ié sias necite à miejour.

A lèu bèn

Voste,

G.

97.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, lou 17 de novèmbre de 1888

Car mèstre e ami,

Aviéu deja amira, dins lou libre dóu P. Savié, aquelo anouciacioun e subre tout aquéu Jujamen darnié qu'es, de tout segu, uno de vosti quatre o cinq pu bèlli pajo. Cènt gramaci pèr lou mandadis amiau d'aquéli tres galàntis impressioun flamando. Se li sian partejado en famiho, emé ma maire et ma chato, e li gardaren coume un testimoni de vosto flatiéuvo souvenènço pèr li gènt de l'oustalet.

Ai peréu legi, l'autre matin, em' emoucioun vosto amirablo letro au counfraire Arnaviello. Sian tóuti maucoura, dins lou counsistori, de vèire la marrido fe di Panfranciotisto, e soun enrabiament contro de nàutri. Acò fai que nous fourtifica que mai dins nòsti cresènço e noste enavans. Mai vous enganas, crese, bou mèstre, quand disès que finiran pèr vous despatria. Saran pas tant viedase. Sarié lou mejan lou meïour de douna à la Causo la forço e l'espandimen qui ié souvetan. Pèr moun comte, dous o tres an de presoun me farien pas pou, talamen siéu assegura que farien de bèn à l'Idèio prouvençalo e boulegarien lou patrioutisme dis endourmi. Car es pas la lagno di nourmalian de Paris que m'atristo, es l'indiferènci di pisso-fré de Prouvènço. Quand pense à-n-aquéli patrioto Canadian, qu'en mens de trento an, an outengu de la Rèino la recouneissènço ouficialo de sa lengo, e que vese lou pau de camin que nautre avèn fa, dins la memo escourregudo de tèms, me dise que la fauto es pas au Felibrige qu'a cènt cop mai fa que li letru canadian, mai à nosto raço qu'a sachu, jusqu'aro, ni vous entendre ni vous segui. I'a que la poulitico qu'apassiouno noste tèms e noste pais. Se li Prouvençau avien, pèr la Prouvènço, la mita de l'amour qu'an pèr li grand mot viéuje di rouge, di blanc e di blu, tóuti li palais escoulàri di cinq despartamen sarien d'escolo de lengo d'o. L'Amouretti avié bessai pa tort, quand me disié, i'a gaire, que lou Felibrige devendra obro poupulàri e universalò que lou jour ounte ligara soun sort à-n-uno idèio poulitico, bono o marrido; au bon besoun à l'idèio federalisto.

Mai sian bèn liuen d'aquí, ço que faudrié, en esperant, es de presicanço prouvençalo dins tóuti li glèiso, de pèço prouvençalo i tiatre, de cansouneto e de roumanso provençalo sus li piano, un journau poulitique quoutidian en prouvençau, de cèucle ounte se charrarié que dins nosto lengo, e subre tout, coume au Canada, de magasin naciounau ounte li felibre se servirien esclusivamen. Lou Canada s'es cafi, en quàuquis an, de cèucle francés que si mèmbe prènon l'engajamen d'ounour d'acheta soun pan, sa viando, sis estofo, que dins li magasin qu'an soun ensigno en francés, e que se ié parlo que francés. Vaqui, de tóuti li mejan de proupagando, lou meïour: prenès li gènt pèr lou boursoun. Me sèmblo qu'à Marsiho li Maren, tout en fasènt de vers, de proso e d'armana, déurien tacha d'avé uno boulanjarié, uno boucharié, uno espiçarié prouvençalo, qu'aurien, gràci à soun enseigno en lengo d'o, la pratico di felibre sènso perdre pèr aco (au countràri) aquelo di franciot, toujours curious di causo felibrengo, emai s'en truffon. Es sus aquelo idèio pratico, bèl ami, que clave ma longo letro qu'a ni co ni tèsto, mai que n'aurié pas mai, se la refasiéu.

Nosto felibrejado fourcaqueirengo es esta superbo. Sian toujours un centenau, tóuti pus afouga lis un que lis autre. Es vosti flour de glaujo qu'an lou mai esmóugu e afestouli la sesiho. Quinte cap-d'oubreto qu'aquéu raconte amirable de naturau, de verita e de sentimen! Avèn peréu aplaudi tres o quatre istori dóu cascadelet, saupicado coume saupico. Aquelo Escouletto gavoto es la soulo que seguisse lou mouvamen felibren d'un pas regulié. Reçauprès, dins cinq o sièis semano, lou voulume de Plauchud e, en despart dóu marrit sang que vous fara faire noste parla durençou, un pau carga de diftongo e de triftongo, i'atroubarés bèn de poulidi causo, sènso coumta sabe pas quant d'eisèmple curièus de nosto voucalisacioun de la sublanto, que fai l'estounamen dis Acadèmi.

Lou papié me manco, urousamen pèr vous. Ai just proun plaço pèr metre mi respèt courau i pèd de madono Mistrau e vous redire ma vièio devoucioun.

A. de GAGNAUD

98.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 10 de desèmbre de 1888

Counfraire majourau, Emé l'ur dóu Felibrige fau s'espera 'n tout. Veici aro un capitani italian (que m'es recoumenda pèr loù curat Don Bussi, sòci dóu Felibrige) e qu'ai tout liò, pèr counsequènt, de crèire un ome fisable, que m'escriéu la letro d'eici-dintre. Emé la letro, vous mande peréu lou manuscri dóu capitani Rovere (que me tournarés, vous prègue, quand n'aurés pres couneissènço, pèr fin que lou remande, iéu, à soun autour).

S'agis, coume veirés,

1° de prepausa la lengo prouvençalo pèr lengo internaciounalo de la diploumaciò,

2° de prepausa la ciéuta de Niço coume sèti dóu Coungrès internaciounau e, en counsequènci, de n'en faire un pichot estat independènt.

Es, coume vesès, uno entre-lusido de noste Empèri dóu Soulèu.

Soulamen, vole pas respondre à l'italian davans d'avé pres voste vejaire aqui-subre, car, de tout lou Counsistòri, es vous de tout segur que poudès traire lou mai de lume sus aquéu calabrun de noste aveni. Es tout clar, m'es avis, que, en ço que toco l'internaciounalisme dóu prouvençau, poudèn dire: zòu!... Mai en fa de Niço, de Niço destacado de la Franço quinto que siegue la justesso di counsideracioun que la farien chausi pèr sèti dóu Coungrès, es proun delica pèr nous-autre de dire en aquéu poun nosto òupinioun. Ma responso poudènt èstre publicado dins li journau d'Itàli, fau s'avisa de pas metre lou pèd dins lou mourrau.

Me farés bèn plasi de me dire, après vous èstre counseia discretamen emé li coulego de Lar, ço que pensas de tout acò, e de me remanda la letro dóu segneur Roure emé soun casernet tant interessant.

E gramaci pèr vosto bello letro d'en darrié, de laquelo me siéu permés de coumunica, à l'Escolo de la Mar, lou tros que councernis la proupagando. Sabe pas coume vai, mai dins tout lou Felibrige i'a 'n recalieu d'afecioun que marco bèn.

E à-Diéu-sias, en esperant vòsti bon counsèu.

F. MISTRAL.

1889

99.-L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

ouvèmbre de 1889

Moun bèu mestre,

A l'óucasioun de la fèsto de d'Astros, me siéu amusa à recerca l'istòri de sa famiho meirenalo, e veici qu'atrove, dins un libre escri pèr un prouvençau, Lardier, la provo que noste bon dóuteur felibrejavo pèr atavisme, istènt que soun ounce Portalis avié fa uno coumèdi en prouvençau. Aquéu detai descouneigu sara bon à nouta dins la crounico de Mountpavoun. Sarié meiour encaro s'emé l'autourisa de vosto glòri, escrivias i pichots enfant de Portalis, pèr ié demanda coupìo d'aquelo obro, e se lou Felibrige l'estampavo.

Lou Signor Portal , que nous a manda sis appunti, me li mando peréu pèr la biblioutèco dóu Felibrige. Ounte voulès que n'en fague depost ? A la Mejano? i Lengo roumano?

Mis ounouranço devoto à dono Mistrau.

Voste vièi fidèu,

A. de GAGNAUD.

100.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 31 desèmbre de 1889

Bèl ami e mèstre,

E d'abord, mi souvèt de cor pèr que 1890 vous mantengue tóuti dous, la dono e lou magistre, flòri de santa, e peréu pèr que veguen espeli, aquest an de Dièu, lou dramo de la Rèino Jano. Tóuti l'esperan e li gavot, que n'an agu un escapouloun superbe, soun pas li mens enrabia pèr vous suplica de nous baia lèu-lèu aquéu cap d'obro quaten.

E aro, dos reclamacioun de nòsti vesin d'Itàli, ami devot de la Causo:

- E. Portal (via Monteleone, 65, à Palermo) vous a manda un libre de versi e fantasie, un article de la Nuova Sicilia sus Frederic Mistral em' uno letro e a pòu que la posto ague perdu si tres mandadis. Vous prègo, de mai, de i'espèdi un prospèctus de voste diciounàri, e dis qu'à cènt franc la biblioutèco panormitano sarié quàsi proun richo pèr

aquele croumpo. Es l'avis dóu bibliotecàri, e lou vai soumettre au coumita aministratiéu.

- E. Cardona (29, porta piccola, Monte Calvario, à Naples) vous a manda proun article qu'a fa, aquest an, sus lou Felibrige e se plagne que Mountpavoun n'en dis rèn.

E iéu me plagne, bèu Mèstre, de rèn de tout e siéu que mai voste vièi e fidèu.

A. de GAGNAUD.

1890

101.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

1er de l'an de 1890

La bono annado à vous, à Madamo vosto maire em' à vosto bello fiho que lou bon Diéu acoumpagne ! e gramaci pèr aquéli retra menut e bèn poulit.

La Rèino Jano, erian d'acord emé lou Lemerre que s'estamparié aquésti mes de janvié-febrié pèr parèisse en mars o abriéu. Veiren acò.

Aquélis italian, dise pas de noun, soun tòuti brave, e gràci à voste bèu gàubi de secretàri d'embassado òuficious, n'avèn aro, d'ami, avau, tant que voulèn. Soulamen l'on pòu pas, tòuti li fes que fan un brèu d'article sus un libre, itescrèure uno letro de quatre pajo o li menciona pan pèr pan dins l'armana. La bibliougrafio felibrenco devenènt de mai en mai drudo, sian fourça de terceja e de prene lou dessus. I'ai ddu rèsto manda de libre en tòuti. En un mot, soun apastura. Quant au diciounàri, me n'en vau òcupa, e poudrai, iéu, ié lou fourni pèr cènt franc.

Lou Felibrige, en Prouvènço (sa terro maire) vai toujours que miéus.

Avèn de jouine que van bèn,ubre-que-tòuti un pichot Folcò de Baroncelli que merito lou rampau e qu'es enrabia pèr la lengo. Soun voungé enfant, e gràci à-n-éu, tout acò parlo provençau emé paire e maire. Acò counsolo de la vermenudo pacano que fai parla francihot si marmaioun.

La mantenènço de Lengadò es mai-que-mai en malamagno . Belèu pèr un bèn, car la piquiero douno de sang. Fau dire qu'aquéu brave En Roco-Ferrié n'a pas fa crèisse lou levame coume aurié pou scu. Li mantenèire d'aquele encountrado aumentavon à rebous. Despièi que Roumieux s'es ensurgi, i'a bravamen de jouine que s'aflamon talamen que lou (secretàri nouvèu) Alc. Blavet demando cènt encartamen de mantenèire... Lou counsistòri laisso faire, coume lou bon Diéu. Es la meior poulitico counsistourialo; lou tèms adoubo tout.

La mantenènço d'Aquitàni es toubado en douliho emé lou paure Comte de Toulouso. Fau espera que la desciso di felibre de Paris e cigalié, en setèmbre que vèn, dins l'Aquitàni, empurara 'n pau lou gavèu.

La mantenènço de Catalougno a jamais vougu bèn mordre, à soun grand dam. Aquéli catalan es de gousto-soulet, et lou particularisme li desaviò. Acò li regardo, l'essenciau es la Prouvènço, que lou mounde entié counèis qu'elo e vòu counèisse qu'elo. Vivo l'Estello!

Iéu, sabès que fau? Escribe mi Memòri! e i'ai proun afecioun. Uno fes acaba, li publicaren en fuietoun dins lou journau que medite de founda.

Un brave peréu es lou Marietoun que merito de la patriò mai que res. Ié vai dóu tout, coume poudès vèire.

Aro à Diéu-sias !

E gramaci toujours que mai de voste aflat que nous aleno, car l'auro d'aut e d'Aup es sanitouso,

Voste caloge.

F. MISTRAL.

102.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Aix, le 10 janvier 1890

Mon cher Caloge,

Votre bien aimable lettre contenait un fort alléchante promesse, celle de fonder un journal qui serait votre officiel et dans lequel nous aurions le plaisir de lire vos Memòri. J'en ai exulté et j'en ai répandu, parmi nos amis, la bonne nouvelle. Est-ce indiscretion ? Je ne sais. Ce que je sais bien, c'est que cela, et la prochaine apparition de la Rèino Jano, nous console des méfaits de l'influènço. Quant au grabuge languedocien, j'estime qu'il finira si la maintenance a le bon esprit de demander la double démission de Clarens et de Blavet, et de faire peau neuve. Je travaille Clarens pour cela, il est presque décidé à se sacrifier sur l'autel de la paix.

Portal et Spera sont aux anges de vos lettres. Le premier et un professeur, son ami, veulent être félibres. Mais de quelle tiero? Portal, avec ses travaux, aurait droit d'être socié. L'autre pourrait, tant qu'il n'a rien fait être mainteneur. Que n'en dis lou Caloge? Quant à Spera, il veut écrire un nouveau saggio sur Fénelon, Mistral ed altri. Mais, pour

cela, il lui faudrait Mirèio. Je vous transcris son vœu. Aquéu Fouquet es mai que gènt emé sa Babali. E vosto pajo, queto perlo!

Voste vièi,

B.

103.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

En Ais, 21 de janvié de 1890

Bèu caloge et bon ami,

Emai me fague proun peno de vous destourba de vòstis obro soubeirano, pamens me veici mai que vène picopebreja. S'agis d'aquelo questioun estatutàri que me prenguère, l'autre matin, la permissioun de vous soumettre, et que vèn d'Itàli. Dins queto tiero fau-ti arrengueira li candidat felibre qu'apartènnon is estranjo nacioun e qu'an pas de titre sutisènt au grade de soci ? Devèn-ti li presenta coume maintenèire o, pu simplamen, coume ajudaire ? Dèvon-ti paga l'escoutissoun ourdinàri, o un autre, o gis?

L'espandimen que pren la Causo d'aquéli caire, e li demando pluralo que m'arribon de la Sicilo nous meton dins la necessita d'eisamina aquelo questioun e de la regla pèr avanço, uno fes pèr tòuti. Es peréu necite de saupre s'aquéli felibre estrangié saran en foro di mantenènço e se pagaran soun cando (se lou pagon) entre man dóu cancelié o d'un di tesaurié mantenenciau. Aquéli bràvi Siculen espèron qu'acò pèr se declara e, quau saup? belèu saran sèt e fourmaran uno escouletto. Ço qu'es de segur, es que lou Portal, lengadoucian de souco (e de la famiho dóu baroun Portal, ministre de Louvis XVIII es endemounia pèr la Causo santo.

Es en trin de se fourma uno biblioutèco felibrenco, d'estudia, un pèr un, tòuti li felibre, meme li pu menu, e vai countunia regulieramen, dins la Nuova Sicilia e dins de broucaduro, li retra prouvençau que n'en avès legi li dous proumié. De mai, s'eiserço à tourneja de vers prouvençau e, ma fisto, i'a mai d'un majourau que sarié pas digne de ié destaca si sabato. Veirés acò, bèu mèstre e car ami, e finirés, quauque jour, pèr repourta sus la Sicilo un pau d'aquelo amista qu'avès tant longtèms semoundudo, en puro perdo, à-n-aquéli boustre de Catalan. En esperant, vous prègue de m'escusa se vous secute. Me secuton, iéu, bravemen dóu caire de l'Etna.

Vous dirai rèn dóu Lengadò senoun que Rocoferrié l'ai quàsi decida à-n- uno transacioun. S'agirié qu'eu e lou Blavihoun signèsson ensèn sa demissioun, en pregant la mantenènço de causi un secretàri lou pus estrangié poussible à sa queremounié. Aco sarié bello finido. Mai sabe pas se lou jouvènt dirié de o, coume Roco counsentarié de lou dire, pèr l'amour de la pas.

Mis ounouranço à dono calajo, e pèr vous moun imbrandable de voutige

GAGNAUD.

104.—F. Mistral à L. de Berluc Pérussis

Lou 23 de janvié de 1890

A vous dire lou verai, gènt e venera caloge, lou cas que me soumetès m'entrepacho uno brigo. Pamens, se counsultan nosto jurisprudènci, poudèn vèire que li Catalan, touti estrangié que fugon, soun esta, de- voulado, amés pèr l'Estatut is ounour felibren. De meme pèr lou caloge En W. B. Wyse. Perqué serian mai estrechan per nostis ancian coumpatrioto (Regnante Regina Johanna)? Dounc poudès ié manda que ié durben la cledo voulountié, i cardacho de Sicilo, noun soulamen sus l'estiganço d'èstre ajuda pèr éli, mai coume mantenèire de si dialèite propre. Ié poudrias dire que recebran, se lou demandon, lou titre de mantenèire dóu Felibrige, sènso outro coundicioun que de faire valé dins soun païs e à soun poun de visto la Causo sacro-santo. Pas besoun de ié reclama d'escoutissoun. Es bèn proun qu'eilalin vogon bèn teni lou gounfaloun de Santo Estello.

Vous astrugue voulountié pèr lou bèn que gaubejas d'eici, d'eila, au proufié de la grando obro, emé voste saupre-faire de la bono. ço que i'a de poulit, dins aquelo malamagno de Lengado, es que la Cigalo d'or (quaucun dèu espounga depèr-darrié, proubablamen lou catau de Ceto) es toujours que mai courouso e que se destribuïs à gràtis en touti li mantenèire oucitan. Fau leissa courre e vèire veni.

Lou Pauloun de la Cancelarié vèn de parti pèr Paris, e soun libre (forço plen e afelibri) pou pas tarda de parèisse.

Lemerre vai bouta man à ma tragèdi jouanenco. M'a manda, davansièr, la mostro de l'estampaduro.

Ai fa teni au bon soci J. Spera Mirèio e lis Isclo d'Or. Vaqui mai un valerous que devèn à voste gàubi de cap-mèstre d'embassado.

A Diéu-sias e gardas-vous contro lou mau que cour, voste mai-que-mai devot,

F. MISTRAL.

Bèu mèstre e ami,

Bessai avès ausi dire que Flourènço s'apreparo à festeja lou centenari sieisen de la Beatris de Dante. Lou proumouvèire d'aquelo souleinnita es lou comte de Gubernàtis l'alter epo de noste ami Conti. Se fara uno Esposizione feminine, valènt-à-dire d'obro d'art, de literaturo e d'industriò sourtido de man feminino. En subre d'acò, ié vai agué de bèlli fèsto pouetico que prendran, parèis, lou caratèro d'uno manifestacloun latino. Lou coumitat voudrié que lou Felibrige prenguèsse uno largo part à-n-aquelo afirmacioun de la freiranço roumano. M'encargo de prega chasco Escolo felibrenco de manda eilavau un pichot album, ounte cadun escriéurié quàuqui rego de proso o de vers, à l'ounour de la Lauro dantesco. Vène de trasmetre aquelo desiranço i secretàri de nostis Escolo, e me pense que se pourra culi proun nostis ami touscan.

Mai es pas lou tout. Co que voudrien principalamen, sarié de faire, di fèsto flourentino, lou retour de noço di fèsto de Petrarco. Voudrien que lou magistre e quàuqui cepoun dóu Felibrige anèsson assistis, vers lou mitan de mai, à la clouturo de l'Esposizione Beatrice, pèr afirma, à la fàci de l'Itàli e de la Franco, la fraternita di nacioun bessouno. Proumeton i felibre uno receicioun trioumfalo. La dato d'aquelo entrevisto marcarié dins l'istori de l'alianço roumano. Poudès gaire, bèu coumandaire, desfugi aquelo counvidacloun pleno d'espero pèr l'idèio prouvençalo e de glori pèr l'obro de vosto vido. Fau que, dins sièi semano, prengués, emé lou Pau cancelié, la routo de vostre paire Petrarco. E se, pèr cas, vous èro à l'impoussible, fau que bouleguès Rouma, e li jouine, e li de Paris, pèr fin que vagon, noumbrous e aieciouna, à-n-aquelo acampado amistouso e grandarasso, ounte l'obro dóu Bismarck sara belèu abouseirado, Diéu ajudant.

Sempiternamen vostre, de plen courassoun,

GAGNAUD.

P.-S.—Refusarés pas à, Baroncelli d'escriéure quàuqui rego mistralenco, en tèsto de l'album dis avignounés.

Oublidave de vous dire que la fèsto estènt essencialamen feminine, li Dono i'auran lou pas, e que lou coumitat di Dono flourentino e di gentilome touscan, carga de faire lis ounour de la vilo is estrangié, sarié bravamen en lagno, s'arribavias pas eilavau emé dono Mistrau souto lou bras.

106.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 15 de mars de 1890

Ami carisme, ai fa teni vosto gènto letro au Marietoun, qu'es à Paris (rue Richepanse, 9) despièi uno mesado, e crese que fara tout lou poussible pèr entrenca, dóu caire de Flourènço, quauco embassado parisenco. Quant à iéu e Roumaniho, fau pas n'en parla. Un viage tant liuen, quand sias amouiera, noun s'improviso tant eisadamen. Mai belèu un gènt avignounen, M. Gabriéu Verdet, qu'a tout pér faire acò, se decidara d'ana representa lis avignounen en ribo d'Arao. Faudrié, à-z-Ais e à Marsiho, destousca peréu quauque brave voulountàri, felibre o noun felibre, pèr ana representa lis escolo de Lar e de la Mar. I'a que de cerca.

Quant i counsequènci generouso que supausas i fèsto beatisenco, vous responde que i'ai pas cap de fe. Sabe e crese, coume vous, que la Franço e la Prouvènço an en Itàli de bons ami e mantenèire, e gràci à vosto infatigablo entre-messo, n'en vesèn cade jour li provo. Mai, poulticamen, chasco nacioun a 'n caratère perdurable que ni lou tèms ni la paio podon jamai amadura. Prenès en man l'istòri, veirès toujours l'anglés gousto-soulet, l'alemand cerco-garroüio, l'espagnou auturous, lou francés cavaleirous e l'italian safranous.

Aquéu que douno pèr darrèire
Es italian o bèn pòutroun,

a di, i'a quauque siècle, lou cadet d'Ais Brueys. Quand faguerian l'Itàli, à Solferino e Magenta, quau aurié ausa crèire qu'aquéli boujarroun, à la desfacho de la Franço, se virèsson un jour emé li Tudesc maudi contro nous-autre!

Mai quinto que siegue moun idèio en aquéu sujèt, aprobe largamen voste prepaus e poudès coumta sus moun ajudo. Pèr acaba sus l'Itàli, vous dirai due l'autre jour moun ami Hébert, lou direitour de l'Acadèmi de Franço à Roumo, m'a demanda de foutougrafio d'arlatenco pèr abiha prouvençalamen la cantarello (Misè Calvé) que vai jouga bèn lèu lou role de Mirèio davans lou pople rouman.

Vous dirai tambèn que siéu oucupa, aquest an, à-n- escriéure mi Memòri e que n'i'a peraqüi un voulume d'acaba. Uno fes coumpli aquéu pres-fa, nous grouparen à founda seriousamen lou journau prouvençau que pantaie despièi proun tèms, e aquéli memòri ié saran douna 'n fuietoun. Aquéu jòurnau sara l'aplicacioun dóu felibrige à la vido vidanto e luchara de pèd e d'ounglo pèr lou mantenamen di causo de Prouvènço e la coungreiecioun d'un partit prouvençau. E coume, à tant faire que de se ié metre, fau dura, nous metren en mesuro de lou rendre duradis.

De tout cor à vous,

F. MISTRAL.

107.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

28 mars 1890

Car mèstre e bon ami,

M'a passa pèr tèsto, de matin, uno idèio folo e pamens vous la vole larga, quand sarié que pèr vous faire rire uno brisetò emé madono Frederi.

En vesènt dins li journau que li fèsto canenco soun toumbado dins la mar, me demandave se Santo Estello se pourrié pas festeja lou 15 de mai à Flourènço. Aquel acamp, lou sabès, es uno seguido de nosti Jo Latin. Se ié celebrara l'amista roumano bèn mai que Beatris, e aquéli bràvi touscan volon faire uno ouvacioun à la Franço en la persouno di Felibre. Se devino que li Gantèume, l'Astru, lou Raimbault e proun joue soun decida de se ié rendre. Se venié que prenguessias, vous peréu, emé lou cancelié, la routo de Touscano (li camin de ferre saran à mita prés, desempiéi Ventimille), veiriam que se devinarié eilavau autant de felibre coume n'aurias agu à Lerins. L'Escolo d'Itàli sarié inaugurado soulennamen, e aquéu viage cimentarié l'amistanço literàri que revan, en esperant l'autro.

Pensas-ié un pauquet, avans de dire de noun.

Voste vièi,

GAGNAUD.

108.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 17 d'abriéu de 1890

Bèu soulèu de la Prouvènço,

Novo letro dóu Gubernàtis, de mai en mai afelibri. Se penso que i'aura proun prouvençau en Firenze, à l'ócasioun di fèsto pèr que se posque teni, au Pouliteame, un soulenne acamp felibren. Avié fissa aquelo sesiho au 16 de mai, valènt-à-dire à l'endeman de la cantato; mai i'ai fa remarca qu'aquelo dato a, pèr li franchimand e pèr li viedase, uno significacicun poulitico, e m'escriéu qu'en aquéu cas la seanço e la taulejado saran pèr la vèio de la cantato, 14, o pèr lou subre-endeman, 17.

Me dis que se Mistrau arribo, la reunioun publico prouvençalo se tendra, emai lou grand pouèto fuguèsse soulet à representa Prouvènço. Mai, gramaci Diéu, li marsibés e li sestian soun deja quatre, sènso coumta li que couneissèn pas. D'un autre las, lou Pourtau m'escriéu que tèn si sèt mantenèire italian e que l'Escolo d'eilavau pou èsse inaugurado au banquet maien. Se parlo peréu de sèt tambourin d'apereicito, que soun decida de

passa mar, se ié baion de biheto à gràtis. Enfin, Gubernàtis counvidara Ascoli e Raina à vous teni coumpagno. Vosto presènci, dis, sara lou pu grand ounour que Dante ague pouscu pantaia pèr soun amado.

Tout vostre,

G.

109.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, dijòu de Pasco, 20 abriéu de 1890

Bèu mètstre e ami,

Veici quàuqui rego qu'arribon de Flourènço e que s'ameriton d'èstre expandido:

Ho pregato e prego ancora che i felibri si trovino à Firenze di prefereuza per la cantata di madamigella Holmès, che avra luogo il 15 maggio.

Se i Felibri potessero essere una ventina organizzerei, per il 16, un'Accademia speciale ed un banchetto in loro onore.

E, in quell'Accademia, si potrebbe costituire una scuola di felibri toscana ..

Voudriéu bèn que li causo s'arregèsson pèr que pousquessias ana teni, lou 16, à-n-aquelo sesiho felibrenco, lou festenau de Santo Estello; mai se, pèr cas, acò vous es pas possible, au mens faudrié qu'en batènt la rampelado à Marsiho, à Paris e àutri lio, lou Felibrige mandèsse aquelo vinteno de deputa necessari pèr òuteni la tengudo d'un acamp prouvençau. Escrive de tout caire; mai soulet poudès e sabès boulega li mountagno.

De cor vostre,

G.

110.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, dijòu 1er de mai de 1890

Mariéton s'es decida de parti pèr Flourènço. Sara bon que siegue delega óuficialamen dóu Counsistòri pèr afin de prendre la tèsto de la delegacioun. Ai pas besoun de vous dire que touti li paraulo, touti li silabo que saran dicho eilavau, au noum dóu Felibrige, van èstre espeluguejado di d'ous caire dis Aup, e que lou cap d'ambassado pòu pas èsse leissa à l'asard di pretencioun. Lou cancelié, éu, es lou

porto-paraulo naturau e sabèn, pèr lou bèu libre que vèn de publica, que dounara, dins lou councert latin que s'alestis, la noto eisato dóu diapasoun maianen. Adounc, me siéu rejoui de sa decisioun. Mai de quant se devinarién pus uros nòsti soci touscan, se vous decidavias, au darrié moumen, à vous endraia em' éu vers li fèsto ! Entanterin, aprendrés emé plasé que tenèn deja qusuqui pelègre de la bono: d'Ille, Chailan, Guillibert, Astruc, Raimbault, emé madono Gantelmi pèr empereiris de l'acamp flourentin. Se parlo peréu de tres gavot, e bessai de sèt tambourin.

Jitas, s.v.p. un cop de vistoun sus moun sounet, e digas-me s'aquélis amo podon resta. Preguiero d'escala ço qu'atroubarés lou pu marrit.

De tout moun vièi cor,

GAGNAUD.

P.-S.—L'album de Marsiho es parti emé 19 pèço prouvençalo, uno franceso e uno italiano; uno cantato musique jado pèr Bensa e un menuguet de Couve.

Aquéu d'Azais countèn sèt felibre o franchimand, uno cantato de Borel e uno aigarello de l'intendènt militàri Blanchenais.

A Fourcauquié sian, pecaire, quatre.

A Gap Pascau es soulet, mais sabès que comto pèr sèt.

Vous dise rèn de l'album d'Avignoun. Lou couneissès e l'avès arriqui d'uno perlo.

Lis album de Cano, Mountpelié e Lyon soun, parèis, mai que satisfasènt.

I'a peréu l'album di dono de la Cour d'Amour d'Ais, emé sèt mandadis de la plumo o dóu pincèu.

E pièi, pèr fini, aquéu di Flourentin de Prouvènço, emé li noum de Valori, Baroncelli, maire e fiéu, Bonnecorse 13é, de Savy, etc.

Coume vesès, lou Gubernàtis e la ciéuta di flour saran countènt di prouvençau; e me sèmblo impoussible que siegon pas pretouca de nous vèire tant courtés e tant oublidous di gusarié dóu Crispi. Sara pas nosto fauto se rèston embismarcka.

111.—F. Mitral à L. de Berluc-Pérussis

2 de mai de 1890

Moun grand majourau,

La campagno d'Itàli que venès d'ourganisa (coume dison dóu Carnot) es quaucarèn de mirifi, e quauque jour, lou mai tard que poussible, faudrié, pèr vous rèndre justico, que, sus voste moumen, Lauro emé Beatris vous courounèsson de pervenco! Crese dounc que, dóumaci vous, tout anara bèn. Iéu peréu ai buta, tant qu'ai pouscu, lou

Marietoun. Mai crese pas que passe li mountagno.

— Je crains, m’escriéu, d’être attaché ici par un aimant mystérieux.

Voste sounet es la pèço courounello dóu centenàri beatisen, e se n’en fasès pas meiour plaçamen, crese que farias bèn de lou douna à l’armana prouvençau pèr representa la pouesio dóu Centenàri flourentin. Voste destisamen dis arno es uno trovo tant urouso que fara prouvèrbi.

Ai escri à Sextius Michel pèr l’engaja vivamen d’adouba ‘mé li felibre de Paris un o representacioun d ‘aquelo escolo pèr l’ embas sado de Flourènço. Sabe pas ço que faran. Pèr iéu, me countentarai de manda au brave comte de Gubernàtis ma Rèino Jano, que devrié parèisse d’eici au 15 mai, car es estampado e se tiro d’aquesto ouro. E ié veiran, lis Italian, touti li remembranço que Pèire de Prouvènço a garda de la bello Magalouno... E dire que s’èro pas esta aquelo vielano Triplo Alianço que, desempièi proun an, mostro li dènt à la gènto Franço, auriéu bessai dedica ma tragèdi à la Rèino Margarido, qu’acò venié coume la pèiro à l’anèu! Enfin lelssaren courre l’aigo,

lanliro, lanlèro
e vogo la galèro !

A vous ounour e gràci,

de bon cor,

F. MISTRAL.

112.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, Ascencioun, 15 de mai 1890

Bèu Dante de Maiano,

Aprendrés con piacere que, noun sènso trebau, nòstis alaire à la perfin finalo marchon coume se dèu, dóu caire cisalpin. Lou cancelié, escracha de telegramo maianen, avignounen, sestian, a di sebo e s’es acamina vers Touscano. A l’ouro d’encuei, soun en sesiho soulenno; mai crese qu’es après-deman dissate que se tendra l’acamp especialamen prouvençau. Li felibre ié saran, coume de jùste, au noubre divin: lou cancelié, lou d’Ilo, lou Chapòli, l’Astru, lou Raimbault, lou cadet Francés Vidau e, crese, lou ddotour Geoffroy; car sabès bessai pas que nosti tambourinaire, après de llongui negouciacioun diploumatico entre Itàlie Franço, an fini, de matin, pèr s’envagouna dins lou trin de Ventimiho. Soun peréu sèt, coume de juste. Aco fara quatorge bon prouvençau, souto la presidènci de gènto dono Gantèumo de Roumanin. Ah ! quinte regrèt que sieguès pas ‘qui après-deman, pèr mena aquel ourchestre de la

pouesio e de la pas ! Urousamen, lou Pau vous representara fidelamen, vibrant e discret, me dis. Fague Diéu que tout eiçò siegue un bacèu pèr lou Crispi, e Paris counfessara que li meïour francés es encaro li prouvençau.

Voste vièi estaca,

G.

113.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Fin mai 1890

Maci, bèu mèstre, pèr aquéu mandadis. Il est intéressant de connaître les envers de l'histoire. Nos délégués ont dû passer assez tristement les premières heures de leur séjour, et les confidences expansives de Gubernatis n'étaient pas pour leur mettre grand joie au cœur. Mais plus ce courageux gallophile a eu de déboires au début, plus nos amis ont dû se féliciter de lui avoir apporté un réconfort fraternel. Il ont été bien récompensés et dédommagés, d'ailleurs, par le succès final de l'entreprise qui paraît avoir produit un excellent effet moral dans toute l'Italie, et plus loin.

J'aime à espérer que notre Protonotaire, à l'heure qu'il est, est édifié et rectifié sur l'histoire des tambourins. Ayant été le constant intermédiaire entre Gubernatis et Vidal, je puis vous la raconter dans son intégrité. Gubernatis avait offert de recevoir et de traiter les tambourins, à la condition expresse que vingt félibres viendraient à Florence, ou, tout au moins douze, dont Mistral (Rengorgez-vous, maître, vous comptiez pour huit). J'écrivis au docteur professeur que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais lui promettre que sept félibres et non vingt, et je le priaï de me dire si, malgré l'insuffisance de ce chiffre, je pouvais lui expédier les tambouriniers. Il laissa cette lettre sans réponse. Vidal était dins l'òli bouiént. Loin d'exiger le prix de ses journées, il aurait vendu sa chemise pour aller à Florence. Je télégraphiai pour avoir une réponse.

Elle fut affirmative. Vidal emprunte de l'argent pour aller à Marseille, aux Pennes, à Aubagne et acamper son escouade d'artistes. Mais il ne put en grouper que quatre, dans les quelques heures qui le séparaient du départ du bateau. J'écrivis pour raconter sa déconvenue et son impossibilité de se mettre en route, due tout entière au mutisme prolongé de Florence. Comme il ignorait que l'on eût affiché les tambourins dans un programme quelconque, il croyait l'affaire abandonnée, lorsqu'une nouvelle dépêche lui apprit, trois jours après, que l'on comptait sur lui. Il repartit pour recruter ses hommes et, cette fois, il put les réunir, non toutefois sans avoir à subir les exigences du plus cupide de la bande, dont je l'ai vu pleurer devant moi, loin d'en être le complice. Telle est, très abrégée, l'histoire de nos Val majour; où tous les torts sont du côté de Gubernatis, ou peut-être de la poste qui aura égaré la lettre réclamant les Tambourins.

Mais en voilà beaucoup trop sur cet épisode. Si j'y ai insisté, c'est que j'ai vu chez quelques-uns un parti-pris de sévérité contre Vidal, et que l'amour de la vérité et de la justice est pour moi une passion furieuse.

Nous aurons demain par les journaux le récit de la séance de dimanche. J'espère que le succès de cette félibrée cisalpine nous fera oublier les petits ennuis de l'organisation.

Je me joins au chancelier pour vous inviter à aller lancer la Reine Jeanne. Qu'vous un bon béure, se lou dèu prendre. Il y va d'une réussite qui ne vous sera pas seulement personnelle, mais dont la cause elle même doit bénéficier.

Il me semble que les belligérants de Montpellier s'apaisent les uns et les autres. Avec un bon syndic, Glaize par exemple, tout acò s'arrenjara. Vous aviez bien raison de préconiser la politique du Bon Dieu: leissa faire, que lou tèms adoubo tout. Mais il faut, pour conseiller et surtout pour suivre cette politique, une élévation et une sérénité d'âme que vous seul, dans le félibrige, possédez au degré suprême. Nous, pecaire, nous nous emballons pour Pierre ou pour Paul, au lieu de planer, comme il faudrait, dans le bleu d'Estelle et de Béatrix.

Tout votre vieux dévot,

G.

114.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

1890

C'est seulement aujourd'hui que j'apprends la nouvelle sanction dont les quarante viennent d'honorer votre œuvre. Confiné dans ma chambre depuis des mois, j'ignore ce qui se passe au dehors. Vous m'excuserez donc de venir, le dernier peut-être par la date, mais le premier par le cœur, vous dire quelle joie vive j'ai ressentie en voyant l'esprit parisien et centralisateur obligé de s'incliner devant le monument olympien que vous avez élevé à la province et à la décentralisation. Voilà la coexistence des deux langues françaises consacrée, au nez des badauds, par ceux-là même qui ont la garde du parler officiel. C'est un fait plus capital encore que la reconnaissance administrative du Félibrige par le ministre de l'intérieur. Villiers-Cotterets est bien et dûment rétracté. Vous me pardonneriez de voir avant tout, en patriote, cet aspect général de l'événement. Cela ne m'empêche certes pas d'y voir, en ami, la consécration de votre immense et glorieux labeur de linguiste.

115.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Nouvèmèbre de 1890

Vaqui lou 1é manda... dins la regolo. Aro, bèu e grand coumpan, vènguè, pèr li proumié N°, d'aquéli fin e valerous article de claro proso prouvençalo que sabès tant bèn touca ! N'avèn besoun, car fau que reÜssiguen, coste que coste, à founda lou journau de la Causo. Coumtan sus vous, mai que sus res mai.

De cor voulount,

F. MISTRAL.

116.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Jeudi 5 décembre 1890

Cher maître et surtout cher ami,

Je n'ai pas besoin de vous dire que je m'abonne à l'Aiòli, que je le recommanderai tout autour de moi, et que je tâcherai de le tenir au courant, par nos amis gavots, de tout ce qui pourra se passer de littéraire dans nos Alpes. Mais je n'ose pas espérer qu'il me soit possible de reprendre jamais le fil de mes idées, brutalement coupé par d'indicibles souffrances morales. Si vous saviez ou si seulement vous pouviez soupçonner ce que j'ai enduré d'angoisses, ce que j'endure encore de tortures intérieures, vous n'auriez pas même songé à m'envoyer votre prospectus, encore moins à réclamer la collaboration d'un mort. Je cherche, sans la trouver dans la langue française, une expression qui traduise la situation d'un père à qui l'on vole sa fille unique, pour la jeter dans un monde qui est la négation de son idéal et de ses traditions domestiques. Siéu espòuti; e, s'èro pas ma vièio maire que me forco de viéure, i'a bèu tèms que la cigalo de Pourchiero sarié aclapado.

J'ai regretté bien fort de ne pouvoir que vous laisser ma triste image, à la Mule Noire. Roumanille a dû vous remettre le diplôme florentin qu'on m'a transmis pour vous:

Mis ounour à Madono Frederi e bèn vostre de plen cor.

J'entends dire et répéter que cercles et cafés s'abonneraient si vous étiez bilingue.

117. — L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Fin de 1890

Cher maître et ami,

Vidal me fait tenir par la poste, à la campagne, votre envoi mille fois précieux. Il m'arrive, hélas ! le jour même où mes horribles chagrins domestiques dépassent les bornes du possible et du croyable. L'immonde harpie qui, depuis un quart de siècle, est attachée à mon foie, vient de consommer l'œuvre de sa haine et de sa rage. Après m'avoir volé ma femme, elle m'a escroqué ma fille. La belle enfant que vous aviez saluée à son berceau, à qui vous aviez mis un rayon de joie au front à son entrée dans l'adolescence, vient de se mettre en révolte ouverte et officielle, non pas contre mon autorité que je n'ai jamais exercée, mais contre ma tendresse. La naïve enfant n'est, il est vrai, en tout cela, que l'instrument inconscient d'une Euménide.

Le coup n'en est pas moins porté et mortel, pour ma pauvre mère et pour moi. Trouverai-je la force de lire, dans l'affreux état d'esprit et de cœur où me voilà ? Je ne sais. Si j'ai cette force, si je puis assez m'abstraire de mes souffrances morales pour me plonger dans un bain de poésie, j'y trouverai assurément une heure de répit et de consolation. J'oublierai quelques instants la vie amère qui m'est faite, pour revivre avec vous cette vie de nos pères, réveillée par votre admirable intuition du passé provençal. Vous aurez adouci, par le baume du génie, une blessure par où va s'écouler le peu de vague joie qui me restait au cœur. Je vous en bénirai, cher maître, comme du dernier rêve que vous m'aurez procuré. Gardez pour vous ces tristes confidences et croyez à mon vieux dévouement, inaltéré, accru peut-être; car on reporte, il me semble, sur les amis les affections qui se brisent ailleurs.

Merci encore et bien à vous,

G.

Notre confrère Charles Boy, de Saint Etienne, me charge de vous communiquer ce programme, et se demande si vous ne jugerez pas à propos d'associer le Félibrige à cette manifestation.

1891

118.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 23 de febrié de 1891

Devès avé reçaupu, bon caloge, l'oubrage de M. de Gubernàtis aguènt titre "la France". Sarias lou miés vengu di coulavouradou, s'aproulichavias acò pèr nous faire un article aqui-subre. E l'article sarié facile en tradusènt, d'aquéu bèu libre, qusuqui bon tros dóu Chapitre sus la Prouvèncò. Acò vous ajudarié, gènt ami, à supourta li desavèni di quau me parlerias dins vosto darriero letro.

E pièi, s'avias d'entre-filet de tout biais, o d'article de founs pé vuja dins lou mourtié, l'Aiòli, bèu bon Diéu, n'en sarié que miés quiha. Nous òublidès dounc pas, e se poudèn coumta sus l'article Gubernàtis, avertissès-nous d'un mot.

Voste sèmpe devot,

F. MISTRAL.

119.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

13 juillet 1891

Mon cher ami, la bonne facture et les sympathies évidentes de l'article publié par le Petit Marseillais sur la Camargo m'avaient en effet intrigué. Maintenant je ne m'étonne plus et je vous remercie. Quant au lancement de la légende, il a pour origine un article du conseiller Fassin (dans son Bulletin archéologique d'Arles) lequel cite à l'appui un texte de l'arlésien Michel de Truchet qui affirme tenir ces détails des héritiers arlésiens de la Camargo. Qui se trompe, la police ou M. de Truchet?

Vous avez bien fait, cher ami, de venir représenter la Provence d'Aix et des Alpes aux obsèques de ce pauvre Rouma. Une fatalité voulut que mon voyage d'Italie me tînt éloigné en cette lugubre occurrence. Mais, à tout prendre, il vaut mieux que je n'aie pu me trouver là, car mon émotion m'aurait empêché de parler, et je me serais trouvé dans le plus douloureux embarras.

Et cela dit, je me permets de revenir à votre charge, et de vous demander à nouveau votre collaboration pour l'Aiòli. Il est assez extraordinaire que, sur tant de majoraux et tant de mainteneurs, il y en ait si peu qui prennent à cœur de soutenir (de leur prose) la seule feuille provençale qui essaye de pousser sur l'arbre félibréen. De telle sorte que les

collaborateurs effectifs sont en majorité de braves volontaire étrangers au corps du félibrige. C'est peut-être un bien, du reste, que les choses se passent ainsi, car cela force notre très vaillant Folco à recruter autour de lui en pleine foule rhodanienne. Mais cette abstention du félibrige académique prouve une fois de plus l'inutilité et l'inertie des corps constitués en matière de ce genre. Tout cela entre nous et bien affectueusement.

F. MISTRAL.

P.-S.—Je décachète ma lettre. J'oubliais de vous dire qu'à Florence je n'ai pas pu voir M. de Gubernatis.

Voici ce qu'on m'a dit: qu'à la suite des fêtes de Béatrix, entreprise malheureuse, il aurait perdu ou fait perdre beaucoup d'argent, et que, déconsidéré, il aurait été obligé de quitter Florence pour Rome. Ceux qui avaient présidé aux susdites fêtes, le maire de Florence et autres, avaient aussi été éliminés par les dernières élections.

120.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

3 d'avoust au sero, 1890

Moun bèu coumpan, vous fau assaupre que lou 4 o lou 5 de setembre dounarai à l'empremèire de l'Aioli li tres darriéri pajo de la valerouso letro qu'avès escricho au capoulié Fèlis. Acò 's trop dins lis idèio de noste journalet d'acioun pèr lou leissa dins un tiradou. Lou signaren tau que, Gagnaud. Se d'asard vous grevavo de lou signa de voste séudounime, me lou voudrès bèn faire counèisse à tèms, pèr letro o pèr despacho. Mai se disias de noun pèr la publicacioun dóu tète, meme anonime, lou pùblicarian quand meme, pér-ço-que lou lume dèu pas se teni souto l'eimino.

Segur de vosto counsentido de patrioto vous salude afetuousamen,

F MISTRAL.

121.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, lou 13 de setembre 1891

Ai lou regrèt, car mèstre ami, de vous anonça la mort dóu senatour Peruzzi, sòci dóu Felibrige. Es éu qu'en delegant ouficialemen au centenàri de Pétrarque, l'archiconse Conti, pèr ié representa lou municipe flourentin, signè lou bèu proumié lou pache d'amista latino que tant d'autre an signa desempièi. A-n-aquéu titre, sa perdo es un dóu freirenau pèr la Prouvènço, e sarié un soulas pèr sa nablo véuso se ié disias, en quàuqui

mot, lou descounfort dóu Felibrige . Gramaci pèr li curreicioun dóu cieles.

Voste vièi fidèu,

A. de GAGNAUD

122.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pèr Sant Miquèu, 29 setèmbre de 1891

Bèl ami e mèstre,

Dono Peruzzi sara pretouchado de vòsti bòn rego. Es, coume soun ome, uno amigo de la Prouvènço e de la França. E l'óumage vengu de Maiano ié vai ana en drechiero au fons dóu cor . Coume vous, voudriéu que lou brès di Peruzzi fuguèsse sur li ribo de Durènço. I'a rèn de pu bèu, de pu dous que de se sentre sourti de la sabo de la terro meiralo, sènso un degout de sang estrange. Ai toujours enveja li païsan de l'encountrado, prouvençau de touto eternita, que tènnon au sòu de la patriò coume li roco de Santo Ventùri.

Malurousamen, la filiacion di Perùssis es pas bastido, coume pareissés lou crèire, sus de tradicion souleto. Dintre li cènt e li cènt ate de noutàri que l'establisson sènso lacuno, desempièi lou tèms de dono Beatris Portinari, me sufira de vous n'en rapourta dous, pèr vous gara la mendro doutanço.

Lou proumié cop qu'anarés en Avignoun anas passa miechoureto de tèms dins l'estudi de mèstre Giraudi e dins aquéu de mèstre de Beaulieu.

Encò dóu proumié atroubarés dins lis escrituro de Jean de Garrette en dato di 2 abriéu 1483 e 26 de mars 1490 lou testamen de "noble Bounifaci de Perùssis, de Flourènço, ciéutadan d'Avignoun" que laïssò à n-un de sis eiretié si bèn d'Avignoun e di "partido ultra mountano" e à l'autre si bèn de Flourènço.

Encò de mèstre de Bèuliò, veirés un ate passa i registre de Maselli, lou 7 novèmbre 1729, entre li Peruzzi de Flourènço e lou baroun de Perùssis de la Coumtat. Aquest darrié, qu'èro sustitua i bèn de Touscano, en cas de finicion de la branco flourentino, counsènt de traspourta si dré dóu Castèu de l'Antella (ouunte vèn de mourir lou paure Ubaudin) sus lou palais Peruzzi (que Dante a canta dins lou cant XVI de soun Paradis). Aquéu palais, siegue di en passant, dato dóu rebasti de Flourènço, e vaqui un pau mai de milo an qu'es abita pèr la memo famiho. Sabe pas se i'a, souto la capo dóu cèu, un segound oustau que se posque vanta d'un vièiun parié. Mai es egau: amariéu miés sourti d'un granjoun prouvençau que d'un palais estrani. Urousamen que, dóu caire meirenau, li causo van autramen, e se lou perussié es vengu de deforo, lou pin a si racino tancado dins lis Aup, despièi que i'a d'Aup.

Tout acò, bèn entendu, bèl ami, pèr vous e pas pèr l' Aiòli.

Mis ounouranço à Madamo Mistrau e à vous moun nouvèu gramaci emé cènt amista.

A. de GAGNAUD

P.S.—Lou mot Petus es pas soulamen prouvençau, es peréu italian. La branco de Flourènço porto sus soun escut sei peruzze d'oro, e li pourtavo avans que i'aguèsse de papo en Avignoun.

1892

123.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero pèr Mano, dissate de janvié de 92

Bèl ami e grand mèstre,

Escriguerias, i'a gaire de tèms, au jouve cavalié Portal uno letro que l'a ailama qu'es pas de crèire pèr la Causo.

Aro, voudrié founda uno revisto roumano valènt-à-dire uno fueio ounte lou prouvençau se maridarié à l'italian, à l'espagnou em'au roumanés.

Sarié lou Felibrige latin, mai en coumunioun pleniàri emé lou counsistòri.

Fau counveni, car generau, qu'aco sarié bèu s'en terro siciliano s'expandissié un journau dins lou parla dóu Rose.

Noste valerous liò-tenènt de Palermo demando, entre Prouvènço, Itàli, Espagno e Roumanio que 120 abouna à sièi franc cadun.

Es gaire, segur, e pamens istènt qu'avèn deja tant pièi mai de journau loucau à sousteni, ai pòu que Prouvènço emai Lengado tiron quiéu à- rèire à la proupousicioun dóu brave sòci.

Mai i'aurié, me sèmblo, un mejanet de tout arrenja. Se lou counsistòri ajudavo l'idèio pourtalenco, en souscrivènt, pèr eisèmplo, dès abounamen, e se li dos mantenènço prouvençalo e lengadouciano n'en fasien autant de soun caire, aquéli trento abounamen farien au Pourtau lou quart de sa despenso, e bessai n'en demandarié pas mai à la Prouvènço.

Pensas-ié, car mèstre ami, e me respoudeguès pas avans de n'en avé charra o escri au Capoulié em'au cancelié. Bessai, entre tóuti, atrouvarés un biais pèr espaula un prejit que se l'amerito. Quau saup se lou Marietoun decidarié pas li Felibre de Paris de prene,

éli peréu, si dès abounamen sus la caisso de soun Escolo?

Vous prègue de dire à dono Mario Mistrau lou plasé grand qu'avèn tóuti agu de legi si supèrbi pajo sus Veniso. Iéu, subre-tout, qu'ai fa lou meme viage, ai amira la coulour fidèlo e magistralo d'aquéu pinta. E pièi, lou record dóu vièi Canini, lou tablèu d'éu e de soun interiour, m'an esmòugu que noun sai.

Koschwitz m'escríeu qu'apreparo soun libre sus la phonétique di dialèite miejournau Vaqui mai un ami caud, au bèn mitan di frejour de l'ivèr e de la poulitico.

Devotamen à vòutri, dono e mèstre,

A. de GAGNAUD.

124.—L de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, 8 de mars de 1892

Car e bèu mèstre,

Lou Gubernàtis, qu'a manja cènt milo franc, l'an passa, emé soun idealo mestresso Beatris Portinàri, se tèn pas pèr escauda, e veseici que vai publica un Albon superbe à l'ounour dóu Cristou Couloumb. Vèn de me manda quàuqui fuihet de pergamin, un pèr lou Maianen e la Maianenco, em'un pèr li principàlis escolo felibrenco. Demando en cadun dos o tres rego de vers o bèn de prosò. Coume chasco Escolo a qu'uno pajo à rempli, i'aura que li pu couneigu que ié pourran trouva plaço. Un d'aquésti matin, lou Capoulié Fèlis vai reçaupre 4 fuihet: un pèr vous (Gubernàtis entènd que siguès soulet emé dono Mario, sus uno pajo), un pèr lou Flouregé' un pèr lou Lioun d'Arle e la quatrenco pèr la Marqueso de Barouncèlli que pintara Couloumb courouna pèr li felibre, sus la pajo dóu titoulet. Adounc, car ami, la proumiero vòuto qu'anarés en Avignoun, prenés o remplissès voste fuihet. E quand lis Escolo auran tóuti fa soun degu, lou tout se mandara avans la fin d'esto mesado, au Comte de Gubernàtis (via S. Martino, 11, à Roumo) que fara autougrafia tóuti li mandadis vengu tant de Prouvènço que d'ogni terra latina.

Lou Pourtau m'escríeu tóuti li 48 ouro, pèr me demanda ço que pensas e decidès en fèt de soun prejit.

Devotamen voste vièi,

A. de GAGNAUD.

125.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero pèr Mano, 16 de mai de 1892

Bèu mètstre ami,

Vous secuton tóuti li jour pèr juja de questioun d'ourtougrafo, d'etimoulougìo, o bèn de prousòdi. Mai jougariéu gros que vous an pancaro soumés uno questioun... d'arrosage! Tambèn, pèr lou nouvèu de la causo, ai pensa que me perdounarias aquel enfetamen, quand sarié que lou plasé de counstata la juridicioun universalò dóu Felibrige serenissime.

S'agis, coume l'avès devina, de l'interpretacioun d'un mot prouvençau, que bouto en bisbis dous de mi vesin. Arribarés à tèms, bessai, pèr lis engarda de se devouri lou fege.

Dins la vendò d'un prat, passado au darrié siècle, es di que l'aquerour d'este prat aura "la faculté d'arrosage tous les samedis après vèpres, jusques au dimanche à vèpres."

Ma proumièro idèio es esta que s'agissié dóu vèspre e que falié revira coume seguis la fraso dóu noutàri: tóuti li dissate après soulèu coucha jusqu'au dimenche à soulèu couchant.

Mai, en remarquant que lou noutàri a escri dous cop vèpres au plurau, e peréu en me rapelant qu'autre tèms èro defendu de trabaia à l'ouro dis óufice de glèiso, me siéu di que li menime avien vougu parla pulèu di vèspro que dóu vèspre. E alor ai tradu ansinto: tóuti li dissate après li vèspro jusqu'au dimenche à (l'ouro que coumençon) li vèspro.

Pamens, me siéu reserva de soumettre la dificulta à la coumpetènco soubeirano de Maiano, e es voste avis, car mètstre, que seguirai bèn umblamen, coume de juste.

Voste vièi escoulan,

A. de GAGNAUD.

P.S.—Vous coustara gaire mai de me tradurre aquesto fraso d'un ancian bai à drecho miejo. Lou mètstre de la bastido se reservo pèr soun usança persounalo, l'instance du four d'haut en haut. Acò vòu dire, seguramen, que lou four, au debas, es di rentié, e que ço qu'es basti pèr dessus la vouto dóu four es dóu mètstre. Mai la salo ounte s'enfourno, à l'endavans dóu four, es-ti coumpressò dins l'instança dóu four, e soun dessus es-ti reserva?

126.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

19 mai 1892

Bèu majourau, es bèn di vèspro que s'agis e noum dóu vèspre, e la causo es d'autant mai claro que l'encartamen, dita pèr de mounge, se sièr dis abitudo e dóu lengage mounasti. Quant au four, crese coume vous que lou mètstre de la bastido se reservo lou mèmbe o li mèmbe que poudié i'avé sus lou four, ço que s'apello d'ourdinàri la glourieto.

Ço qu'empacho pas l'Aioli de n'èstre redu pèr soun emplun à ço que ié mandon li bràvi prouvençau que soun pas dóu Felibrige: provo que li felibre, uno fes muni de soun diplome, soun plus bon qu'à trouva à dire sus tout, sènso plus ajuda'n rèn. Quouro farés babòu sus nostro proumiero pajo emé quauque article dóu fiò de Diéu! Es que Fourcauquié aurié pèr deviso " quand voulen couire, lou four toumbo" ?

De cor,

F MISTRAL.

127.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 22 d'avoust de 1892

Segne caloge de Pourchiero,

Ai de besoun d'un cop de man pèr l'Aiòli. Lou baile Folco, qu'èro en caserno d'Avignoun, vèn de parti pèr li gràndi manobro dis Aup. Iéu, fin semano, me fau ana i fèsto felibrenco d'Uzès, que presidara, abibado en arlatenco, la fiho de la Duquesso d'Uzès (pousquessian l'enfelibra, aquelo!) D'aquí anarai querre ma mouié qu'es vers si gènt. E fau pamens que li tres N° de setèmbe s'alestigon, e pèr acò fau chapla li lesco d'avanzo. Me siéu di de counsacra à Cristou Coulomb lou N° dóu 7 o dóu 17 o, se preferavias, dóu 27 setèmbe. Faudrié, crese, en aquéu N°, dire, en proumiero pajo, li raport que pòu i'avé (?) entre lou grand Cristòu e la Prouvènço, pièi ço qu'an fa li felibre pèr lou centenàri, douna li principau vers manda pèr lis escolo (n'ai que li miéu, 4 vers), parla de la mirifico miniaturò de la marqueso de Baroncèlli, publica la letro que lou Gubernàtis ié respoundoguè (l'ai), e cita en fin finalo un tros dóu pouèmo de Boy sus Cristòu Coulomb, (l'ai). I'a que vous pèr parla assignadamen dóu mandadis dis escolo, perquè n'en fuguerias l'empegnèire. I'a que vous pèr escudela acò coume se dèu. Se vous n'en cargas, e sènso acò la causo se fara mau, digas-me lou. Senoun estacaren l'ase en quauco outro ribo.

Pèr lou N° dóu 7, me faudrié manda la còpi avans lou 1 setèmbre; pèr lou N° dóu 17, faudrié me la traire avans lou 6, e pèr lou 27 avans lou 21.

Vouguès bèn toujours m'escrèure d'o vo de noun, qu'à defaut preparariéu d'altro prouvèndo.

Tenès-vous au fres, bèl ami, de cor,

F MISTRAL.

128.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Setèmbre de 1892

Mèstrissime e bèl ami,

Res de pu paucamen caussa, hou sabès, que li sabatié. Vous figuras qu'ai entre man de que cafi un numerò de l'Aiòli, en vers e en prosò, à l'ounour dóu vièi Cristòu. Saurès que, di trento o quaranto letro que semenère i quatre vènt pèr encita lis Escolò à couloumbeja, es tout lou mai se cinq o sièis aguèron responso. Aviéu prega li cabisque de faire direitamen si mandadisso à Roumo. L'an fa, e quàuquis-un me l'an escri. Mai degun, coume bèn penses, m'a espedi un double de ço qu'avié despacha au Gubernàtis. Adounc, en vous virant de-vers iéu, vous sias adreissa, bèl ami, au mai desprouvesi que i'ague.

Tout ço qu'ai dins moun tiradou, es la pichouno pajo mandado pèr nosto escouletò de Fourcauquié. Ié pourrai apoundre l'ouferto di Gapian, que l'abat Oumèro me baiara, e aquelo dis Aquitan que Tamizey de Larroco me faguè tène. Vaqui tout. Lou pu laid fiéu dóu mounde pòu douna que ço qu'a.

Pèr quant à l'article de proumier-Aiòli que dèu precedi li couloumbejamen, poudès coumta que, mau o bèn, pulèu mau que bèn, de moun orro plumo, lou grouffignarai, court, e pamens proun plen, dóumaci se devino qu'ai quàuqui noto lèsto, en responso à voste pount d'interrogacioun, sus li raport istouri de Geno e Prouvènço.

Mai, coume siéu mai-que-mai malautous e forço agarri pèr mis angouisso d'oustau, esperas-vous à reçaupre quicon de mau digeri. E siegue counvengu que vous cargarés de courregi, escourchi, alounga lou papafard que vous mandarai pè; òubeissènço felibrenco.

L'aurés, franc d'auvèri, avans lou 6. Entanterin, veici quàuqui novo. Prenès n'en ço que vous agradara.

Tout de cor vostre,

A. de GAGNAUD.

128.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

22 de novèmbre de 1892

Ai reçaupu, bèu majourau, li tres voulume que m'avés trames de la part dóu Gubernàtis. Tout acò 's mai que poulit. Ai fa teni à la rèino Girardo ço que ié revenié. Espedirai bèn lèu en Arle ço qu'es pèr lis Arlaten e, pèr noste eisemplàri, ai cresegu bèn faire en mandant ùni dèss franc à- n-aquéu bon comte Angelo, que dèu toujours n'èstre dóu siéu.

L'Aiòli, au N° que vèn, dira ço que voulés que digue.

Tenès-vous gaiard tóuti longo-mai.

F. MISTRAL.

1893

130.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 4 de mars de 1893

Moun paure ami, siéu d'aquéli qu'an pres part, emé lou mai de pieta, à vosto cor-doulour. E tambèn vous remercie d'avé uni moun noum à voste message de dòu e de piouso remembranço. Mai aro qu'avès tant ploura, faudrié pas dins acò òublida que sian crestian e òublida que la despartido noun es que passagiero; car vosto bello chato, sabès bèn que la reveirés dins aquelo resurreicioun que lou bon Crist nous a proumesso e qu'es acò lou mistèri lou mai propre à counsoula li desespera coume vous.

Nàni, fau pas se coumbouri dins li regrèt, car li regrèt soun van, e noun i'a de verai que l'esperanço en Diéu, ounte tout se retrovo.

Fau dounc virilamen reprene lou pres-fa ideau que vous sias douna, emé tóuti nous-autre, lou relevamen d'aquelo raço que vosto enfant n'èro uno flour. Fau ajuda aquéli que luchon. Sian plus gaire, ti vièi, e avans que de parti, fau estruire li jouine e lis adrala au bon camin, pèr que li fiéu arribon au triounfle de la Causo.

Adounc vougués vous souveni que sias un di pensaire aut, desinteressa e subre-tout independènt de nosto chourmo, e mantenès l’Aiòli, de tèms en tèms, d’un cop de man.

A vous pèr sèmpe,

F. MISTRAL, e sa mouié.

131.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 12 d’abriéu 1893

Ami mèstre,

Escrive au capoulié avignounen em’ au maianen, pèr lou meme courrié, dins l’estigança de ié soumettre une idèio de quàuqui Laren. S’agirié de baia la cigalo d’Irlando au valerous felibre de Palermo. Estrangié pèr estrangié, Pourtau, pèr soun ardur, soun talènt, soun sabé linguisti, sarié mai que digne d’eireta dóu paure Wyse. La questioun es de saupre se devèn countunia d’avé un fautuei foro de Franço (ié vese, pèr quant à iéu, mai d’avantage que d’incounveniènt) o se fau, d’aro en la, elegi que de naciounau.

Vous sarian forço óubliga de nous dire voste sentimen aqui-subre, istènt que voulèn faire avans qu’emé vosto aproubacioun e aquelo dóu grand-mèstre counsistouriau. Uno rego sus carto poustalo S.V.P. e enregaren lou pas à drecho o à seneco, en escoulan óubedissènt.

S’òublidè, l’an passa, de nouma sòci lou Koschwitz e lou Restori. Ai prega Fèlis de li presenta à l’acamp de Seloun.

Devoutamen,

GAGNAUD.

132.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

13 d’abriéu 1893

Ami car, vous vau baia moun avis persounau sus la questioun que me pausas.

Fau d’abord bèn establi ço qu’es lou counsistòri: n’es pas, coume trop lou volon crèire, uno acadèmi pèr recoumpensa e courouna nòstis escrivan. Es un counsèu de direicioun e de mantenènço dóu Felibrige. Fau dounc que si mèmbe poscon, en nombre sufisènt, assista i reünion óuficialo. Es deja trop prouva pèr l’esperènci que li majourau estrangié à la Prouvènço e au Lengado, pèr causo d’aliunchamen, prenon

jamai part is acampado. Es à pau pres toujours li meme que, pèr devé, se rèndon i reünion. Se durbèn lou counsistòri is estrangié, es autant d'absènci fourçado que crean e un afeblimen novèu que nous fasèn. Car enfin, lou principe un cop amés, i'a ges de resoun de barra la porto en d'autre. Em' acò que, vengudo l'eleicioun dóu capoulié, perqué li majourau estrangié poudrien pas èstre elegi? e alar ausès d'eici lou bram dis antiprouvençau.

Avèn-ti pas vist lou Roco-Ferrié assaja, çai-en rèire, de faire elegi Verdaguer? Sarian poulit em'un capoulié fouran ! La presènci dóu paure Wyse au counsistòri es esta uno eicepcioun unenco. Eu avié pres trop de part à la grando obro de l'ourganisacioun felibrenco pèr pas èstre majourau. D'aiours venié tóuti lis an en Prouvènço e poudié, quand falié, faire ate de presènci. Soulamen, maugrat tout e mau-grat soun viéu desir d'èstre capoulié e mau-grat moun amistanço pèr éu, iéu ai toujours empacha talo eleicioun pèr prudènci vis-à-vis de nòstis enemi.

N'i'a peréu que voudrien faire lis eleicioun au majouralat pèr letro. S'aco s'ametié, li reünion counsistourialo sarien perdudo, e veirias quàsi tóuti li majourau aprouficha talo favour; li discussioun sarien plus poussiblo en assemblado; se veirié meme nousa d'entrigo souto man, e se farié tout à la garço. Es dóu rèsto pèr avé, is eleicioun counsistourialo, un nombre pèr lou mens setenàri, que F. Gras a entroudu la modo de counvouca d'avanço, dins uno vilo proupiço, li majourau. E a bèn fa, car es tout clar qu'à Carcassouno pèr eisèmple, vounte s'agis de nouma dous prouvençau au majouralat, i'aura belèu pas soulamen dous majourau de Prouvènço. E pièi rapelas-vous que, pèr que tout marche bèn, fau que la mantenènço de Prouvènço counserve l'auto man. La Prouvènço es l'alfa e l'omega.

De cor à vous,

F MISTRAL.

Gramaci e grand laus pèr lou plang suau de la desverdegado N'Ano e dóu bon Giuseppe Spera.

133.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

12 septembre 1893

L'Estatuo devié parèisse en primo pajo d'aquest numerò. Mai l'atualita imprevisto la fara bessai remetre au 27 de setèmbe. Ai tengu de vous l'esplica, pèr que doutessias pas dóu plesi que nous a fa tant superbe mandadis. De cor,

E vèngue n'en.

F. MISTRAL.

1894

134.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

16 d'abriéu 1894

Ai signa voulountié la demando d'ou Zuccaro, qu'estime forço e que siéu peirin de soun pichot, mai que, entre nous-autre, perdra pas civado fauto de brama, car me siéu deja, i'a qu'auqui mes, emplega pèr éu auprès de M. de Gubernàtis.

Poudès baia moun noum à la Soucieta d'Estùdi Italian: pèr coumpagno, subre-tout quand es bono, Sen Jan se bagno.

Tout acò nous fai pas veni pèr l'Aiòli aquélis article gagnauden que farien tant valé nosto obro de devouemen e de sacrifice... Avés degu legi l'article de Maurras dins la Gazette de France. Se n'avian miejodougeno, coume Maurras!

A vous ferme,

F. MISTRAL.

135.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

3 de mai de 1894

L'Aiòli d'ou 17 de mai publicarié bèn voulountié quaucarèn vengu de Pourchiero sus lou travai de L. Zuccaro "Lucera et les colonies provençales" que vèn de parèisse. Un mot de responso, se plais au bon segnour, pèr saupre se ié fau coumta. E dins lou cas afiermatiéu, manda l'article eici avans lou 13. Aquéli prouvençau de la Capitanato, m'es vejaire que bessai èro d'anjouvin. Nous dirés voste avis.

De cor voulount,

F. MISTRAL.

136.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

28 d'avoust de 1894

Me despache, bèl ami, de vous manda ma brassado dins voste dòu de fiéu. Vous qu'avès tant ama vosto santo maire, vous que m'ajudérias à ploura la miéuno, siguès assoula d'aquelo despartido pèr la tant douço remembranço d'avé douna à vosto mamò tout lou bonur qu'avès poussu!

Emé vous,

F. MISTRAL.

1895

137.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

14 janvié de 1895

Dins tout ço que se passo, ami bèu, i'a la man de Diéu. Car fau lou dire: pèr trouva tres felibre que siegon inteligènt de la Causo e abra pèr l'empegne, fau encaro camina. Mai i'a proun d'uno belugo pèr atuba'n grand fiò; e sias, vous, abeluga pèr milo!

Diéu vous garde!

F. MISTRAL.

1896

138.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 26 de febríé 1896

Bèl ami e mèstre,

Seguramen avès pas óublida la reviranço franchimando que Bertuch faguè l'an passa de la Troubairis de Carcassouno, aquelo obro tant prouvençalo de Pau Heyse. Bertuch a prega l'ami Plauchud de tregira soun francés en gavot, e tant es esta countènt d'aquelo versioun qu'aro la voudrié vèire dins lou fuietoun de l'Aiòli. Sabe pas trop se lou vot dóu sabènt proufessour vous agradara, estènt que l'Aiòli sort gaire dóu parla roudanian. Mai se la traducioun aupenco vous sèmblo en foro de l'eiròu, pourrias-ti pas countenta lou Bertuch en pregant quaucun di jouve felibre qu'escrivon lou maianen coume de mèstre de bouta la Troubeiris en vestiduro d'arleso? Lis obro de Pau Heyse devrien, despièi longtèms, èsse couneigudo en terro de Felibrige, e lou Bertuch sarié pas soulet à se delega d'aquelo vulgarisacioun, que trop tardiero, d'un raconte plen de sabour miejournalo.

Vostre, à plen de courassoun,

GAGNAUD.

139.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

26 febríé de 1896

Moun bèu Gagno-Aut, veici l'estiganço. L'Aiòli a lou drame de Cassini à-n-acaba (encaro 7 o 8 fuietoun). Après sian engaja emé lou P. Savié pèr lou raconte de soun "Escourregudo en Anglo-Terro" recit de viage coume se n'es jamai fa dins nosto lengo. E après avèn proumes à Tavan de ié publica sa coumèdi di Masc, proun loungarudo. Em' aquelo matèri, que poudèn pas defugi ni remanda, n'i'a, crese, pèr un an d'Aiòli. Vesès que la traducioun de la Troubairis de Haise aurié trop à espera, e vaudra forço miés baia la versioun dóu majourau de Fourcauquié, siegue au journau fourcauqueiren, siegue à-n-uno fueio de-z-Ais.

Fau pas crèire que sieguen oustile en quènt dialèite que fugue. Mai sachènt pèr experiènci que lis abouna de l'Aiòli sarien embestia se ié servian touto meno de parla e

sachènt peréu que lis ennemi de la Causo, meme en Prouvènço, nous jitarien au mourre aquelo diversita, nous n'en tenèn en generau au parla roudanen, d'autant mai qu'es éu que fournis lou mai d'òubrié e d'obro. Vaqui la verita puro, e amistousamen,

F. MISTRAL.

140.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

29 febríe de 1896

Gramaci au Caloge de Pourchiero pèr la poulido novo S. Miquelenco. Es egau, devrias bèn nous n'en traire un pau pu souvènt, d'aquéli bachiquello tant goustouso pèr li leitour. Quéti feiniant à-z-Ais! Sèmblo que jamai de la vido se ié passo rèn de prouvençau! Nous mandon rèn: si, un galant nòvi pèr la Rèino di felibre, mai que, las! fai que de vers francés!

A prepaus, dins lis Archiéu de Maiano, destouquère aièr de letro d'un marqués- de Sade-Vauradonne que se dis proupietàri, pèr éu o pèr li siéu, de longo e longo toco en terro maianenco. E proupietàri forço impourtant. Acò se la bello Lauro qu'an facho quouro de Novo, quouro de Gravesoun, etc., èro tout simplamen uno maianenco! Vous qu'avès tatura la verquiero de la bello dono, devrias bèn nous faire la souspresso d'aquelo coumpatrioto!

Voste,

F. MISTRAL.

141.—F. Mistral à L. de Berluc-Perussis

Maiano, lou 6 de jun de 1896

Bèu caloge, vous que sabès tout e que sabès tout dire em'autant d'esperit que de sèn, poudrias pas, s'acò vous amusavo, releva la pichoto impertinènci que veici, signado Clemenceau .

Se vous vai de biais, me remandarés l'entre-filet dóu journau, que lou boutarian en tèsto de vosto responso galanto. Deman vou faren teni l'Aiòli countenènt voste reviro-madaloun de Finlando.

Tout voste em' amiracioun,

F. MISTRAL.

142.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 12 de novèmbre de 1896

Moun bèu caloge (coume disien li Penitènt prouvençau), en seguito d'un eicelènt article, publica pèr M. Ch. de Bonocorso dins l'Echo des Bouches-du-Rhône (11 d'outobre), un que se vòu pas faire counèisse nous semound 1000 franc pèr un counours d'istòri de Prouvèncò. S'agirié de faire, en puro lengo prouvençalo roudanenco, un precis de l'istori de Prouvènço que se pousquèsse metre i man dis escoulan e que fuguèsse escri dins lou sens e l'esperit dóu felibrige. Se dounarié un an pèr la durado dóu counours, e i'aurié 700 fr. pèr lou n° 1, 200 fr. pèr lou n° 2, e 100 fr. pèr lou n° 3, se touto-fes li councurrènt èron à l'autour dóu pres-fa Aro n'en sabès autant que iéu e vesès miés que forço autre ço que

faudrié metre dins aquéu libre. Mai pèr simplifica la besougno e òuteni lou resultat vougu, pènse que sarié necite de redegì un pichot prougramo ounte l'on dirié i councurrènt de quinto façoun l'on entènd la causo, li principàli divisioun dóu travai, epoco pèr epoco, sènso òublida un chapitre sus la literaturo prouvençalo anciano e mouderaò.

Degun miés que vous, bèl ami, poudrié, me sèmblo, planta lis agachoun e controsignau d'aquéu prougramo. Fasés-nous lou (en francés o prouvençau) au courrènt de la plumo e sènso vous douna de peno. Iéu poudriéu lou revèire, e uno fes fa lou prougramo, l'Aiòli poudrié lou publica dins lou mes de desèmbre. Poudès n'en parla o noun à M. de Bonocorso emai en d'autre pèr prene sis idèio, se voulès. Soulamen faudrié reserva la primour de l'anounci à l'Aioli, qu'es un pau en retard aquest mes, mai que se regantara davans que l'an finigue.

Ai di, e vous embrasse à la prouvençalo,

F. MISTRAL.

1897

143.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 2 de mars de 1897

Ami e magistre,

Avès-ti en visto quauque courrèire pèr la joio de l'Istòri de Prouvènço? Eici dous o tres jouvènt an parla un moumen de s'associa pèr la courre ensèn; mai crese qu'es esta un fiò de paio e degun ié penso plus, à ma couneissènço.

M'arribo, de Marbourg, uno letro de Koschwitz que crèi nimai pas à la reüssido dóu counours e me demando ço que dirian s'éu atrovavo quauque lucaire serious, dintre la jouvènço universitàri d'Alemagno. Soulamen, ié faudrié, pèr faire obro counsciencioso, un pau mai de tèms que lou delai marca dins l'Aiòli; e pièi lou trabai sarié escri en alemand e crese comprene qu'un segound councurrènt la revirarié en prouvençau. Aquelo darriero coundicioun es mau esplicado dins la letro de noste sòci.

Que pensas, mèstre car, d'aquelo idèio? S'avès degun souto la man, acò sarié bessai un mejan pèr que noste prejit siegue pas un petard dedins la fango.

Lou Chapòli vèn de perdre sa tanto la Coumtesso de Vieronovo, pichoto-fiho de l'istourian d'Ais, Roux-Alpheran. Aquelo auto dono, emai poutèsse un di tres o quatre grand noum de Prouvènço, avié la religioun de la lengo meiralo e a jamai parla qu'en prouvençau emé li bòn gènt, serviciau, megié, vesin, que preferissien la parluro naturalo à-n-aquelo de Paris.

Espère dos rego de vous pèr respondre au Koschwitz, e siéu entandoumens, bèu Capoulié di capoulié, voste vièi devot en l'Estello e en la santo amista.

GAGNAUD.

P. S.—Amirablo, vòstis estanço à l'ounour di fraire Grègo! Après d'acò, la fantasié de l'ami Carle sarié bessai la moustardo en desservo.

144.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Lou 3 de mars de 1897

Brave coumpan, ai tout liò de crèire que divers felibre travaion à l'istòri de Prouvènço. Lou prèmi fai lingueto en proun. Se, vengudo l'escasènço, coumprenen que faugue un alòngui pèr douna lou tèms d'acaba coume se dèu, res nous empacho d'alounga.

Soulamen sarié, coume disès, sarié mai-que-mai petard en fango, se nous avisavian de courouna un istourian alemand pèr uno causo naciounalo coume aquelo! Es alor qu'ausirias brama contro lou Felibrige. Nàni, poudès lou dire à-n-aquéu diablas de Koschwitz, aquéu pres es reserva à la lengo prouvençalo roudanenco. Se i'a pas proun d'un an, n'en prendren dous; mai fau qu'acò sorte de Prouvènço, emé lou fiò de Diéu au quiéu !

Ha ! se nous leissavian mena pèr aquéli tudesc! figuras-vous que m'a escri dos letro pèr me decida à ana faire uno escourregudo en Alemagno, me disènt que de vilo en vilo me farien un triounfle espetaclous... Fau èstre engendra tout d'à rebous pèr se figura que Frederi aguèsse pas mai de sèn e pas mai de cor qu'acò.

L'Inne gregau, quand me parlas di causo! a grand sucès pertout. Divers journau (Le Journal de Paris, L'Eclair de Mount-Pelié) l'an deja reproudu. Li letro de felicitacioun me plovon. Lou R.P. Charmettant me mando qu'acò devrié èstre l'inne di voulountàri que parton pèr la Crèto. Iéu, lou mai que m'amuso, es de vèire que, dins touto aquelo famouso jeunesse franchimando que, de Niço à Paris, se crèi d'avé lou blanc d'òu pòrri pouèti, n'en siegue pas sourti encaro uno cansoun pèr la pauro Grèco ! e que faugue un felibre, dins sa lengo de ma grand, pèr saluda de liuen la lanço de Minervo...

De cor amistous,

F. MISTRAL.

145.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, dijòu 22 d'abriéu de 1897

Bèl Ensubre-Capoulié,

Es obro pìo de vesita li paùri malautejaire e, de tóuti li remèdi de la farmacoupèio lou meiour es l'arribado d'un ami. Mai l'obro es mai que pìo, es santo, quand l'ami vèn bressa lou cor doulènt emai enaura l'amo anequelido emé la grand apasimarello, lou pouderos fourticant que se noumo Pouèsio.

Adounc, car mèstre, cènt viéu gramaci pèr vosto vesito à l'Oustalet, pèr l'aflat d'aquéli vers, nouvèu de ritme e peréu de dounado, que siéu en trin de saboura dins moun Voltaire, e coume un remèmbe de jouvènço.

Vène de faire en esperit aquelo desciso, tant vivènto e tant fantastico pamens, ounte l'istòri e la legèndo, lou reau e l'inmateriau, la naturo e l'art se maridon, s'entremesclon dins uno proupourcicioun amirablo e que l'èngèni soul poudié trouba tant armouniouso.

Aro, me veicito en Avignoun, en país de couneissènço e l'interest vai crèisse emé lou camin. Deman arribarai à vosto seguito à Bèucaire e aqui pèr eisèmple, vau béure e mania, istènt que sarai quasimen chas iéu. Es en fiero de Bèucaire qu'i bras de ma bailo ai vist, à peno desmama, lou boulegadis uman; e bessal ié faguère cinq sòu à vosti bèlli Veniciano, enterin que li Tarascounen voulien garça dins lou Rose moun paire qu'avié leissa resquiha la duquesso de Berry.

Gramaci, mestrissime bèu, pèr voste doun amable, pèr lis ouro assadoulanto que m'avès aducho e que me remounton lou courassoun.

A vous, à plen de piés,

GAGNAUD.

146.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero pèr Santo Estello 1897

Bèl ami e mèstrissime,

Ai uno grosso pòu de pas pousqué m'endraia timengue vers la ciéuta de mi jôuvis an. E pamens, m'aurié fa mai que plasé d'assisti à la Santo Estello d'aquesto annado, estènt que, dis dous sèti que vacon, n'i'a-v-un que revèn i Gavot. M'es avis que degun pòu miés ramplaça l'Areno que lou Gantèume. A gaire escri en lengo d'o, mai sabe pas se la Prouvènço, si tradicioun e si liberta an un chivalié pus arderous. Fau de pouèto dins lou Counsistòri, mai ié fau tambèn d'ome d'enavans e d'acioun, d'ome que soun noum e sa vido siegon liga i revendicacioun naciounalo.

Lou d'Ille es noste Toulouso-Lautrec. Sa plaço es marcado, pèr dre de naturo e pèr dre de valènço, dintre li cinquanto. Dirai meme que, se l'on poudié lou decidi à trempa pu souvènt sa plumo dins l'encro prouvençalo, acò farié quauque jour un capoulié d'estofo superbo. Adounc, mestrissime car, sian quàuquis-un, emai proun noumbrous, en Gavoutino, à-z-Ais, à Marsiho, que se sian di de lou pourta à-n-un di dous fautuei viéuje. Auriéu bèn vougu me faire, à Tarascoun, lou porto-paraulo d'aquelo candidatura. Dins la cregnènço d'èsse retengu dins moun cantoun, ai vougu vous n'en dire aquéli

dous mot, assegura de vòsti simpatìo pèr l'ome de bon que, desempièi la foundacioun de l'Escolo aupenco, tèn, coume secretàri, la plumo de nòsti resocomte, e subretout, coume ciéutadan, lou drapèu de la grand causo.

A vous , à plen de courassoun,

GAGNAUD.

147.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

29 mai 1897

Sur une carte de visite

Se couneissié lou païsan de qu'es manja froumage, pero e pan, vendrié soun cabau pèr n'en manja tout l'an!

148.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Pourchiero, lou 31 d'avoust de 1897

Car mèstre,

Sabès qu'à l'Universitat de Greifswald fuguè presenta, i'a un parèu d'an, uno tèsi sus lou dialèite gavot. Aro, veici qu'un estudiant de Marbourg vèn de prene pèr tèmo de soun estùdi dóutourau l'obro prouvençalo e franchimando de Pau Arenò, e m'escrèu pèr me demanda tout ço qu'Arenò a escri en lengo d'o, estènt qu'à Paris i'an pouscu semoundre que si libre d'oil. Me revire, car mèstre e bèl ami, de-vers vous pèr vous prega de faire teni à-n-aquéu jouve afouga li numerò de l'Aiòli qu'en seguito de la mort dóu glourious majourau sisterounen, an baia de vers d'eu, emai si curiòusi letro de jouvènço. Ié pourrias apoundre li darrié numerò, relatiéu à l'acampado sisterounenco, tant triounflanto.

Acò sara permetre au futur dóutour de parla dóu majourau gavot coume se dèu, e de moustra, dins sa tèsi, que tout ço que i'a de bon dins l'obro parisenco dòu brave Pau, l'avié adu d'en Prouvenço.

L'adrèisso de M. Lorenz Petry es: Dreieichstrasse 8, à Francfort s. M.

1898

149.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

4 de jun de 1898

Rudamen sarias brave de nous apresta pèr l’Aiòli dóu 17 de jun, lou comte-rendu di Conte Gavouot dóu Plauchud. Quau voulès que parle dignamen d’aquéu mèstre fourcauqueiren e de soun obro, senoun vous? Segound li gènt l’encèns. E lou vostre, d’encèns, es d’acò fin e flame, à Fourcauquié longo-mai glòri à Berlu!

Nous n’en poudèn fisa?

F. MISTRAL.

150.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Jun de 1898

Car magistrissime,

Sorte de moun lié, cado vòuto pu debilita. Me coumandon de roumpre escritòri e plumo; e vous, bèl ami, me voudrias agroua tourna-mai su aquelo taulo de malur, sus aquéu papié dessecant Amor que voulès longo- mai Berluc, agues pieta de iéu, e liogo de m’encita a negreja de ligno, ajudas lou mège à me jita foro l’oustau, que i’a mai de vint an qu’ai pas fa uno espassejado d’un quart d’ouro au grand èr dóu bon Diéu. Fau pamens que me ié decide, car de forço n’ai pas mai qu’un poulet sauna.

De que pourriéu dire de nòu sus lou majourau gavouot, estènt qu’ai escri la prefàci d’un de si libre e la post-fàci de l’autre? Aquéu tresen pòu bèn faire soun camin soul, e lou fara sènso ajudo. Li crocho, acò es bon pèr li goi. Lou meior es de baia simplamen dins l’Aiòli li vers galant qu’ubron lou voulume.

Vostre, à plen de cor,

GAGNAUD.

151.—F. Mistral à L. de Berluc-Perussis

20 septembre 1898

Moun bèl ami, lou Marius Girard me fai passa vosto reclamacioun d’Aiòli. Lou 7 de febríe poutavo pèr error 7 de janvié 1898. Arregardas un pau se n’avès pas pèr counsequènt aquéu n° mau numerouta. Quant au 17 d’avoust 1898, n’en siéu desprouvesi. Vau mai escriéure à Folco... mai aquéu malurous es desmemouria, destenembra pèr si biòu. Laisso ana lou service de l’Aiòli à la voulèio. Tòuti reclamon e respond pas! iéu, poudès lou vèire, fau ço que pode pèr empli lou N° e lou teni au courrènt despièi vuech an. Mai pode pas tout faire. Paure Felibrige, que lis ome se fan rare ! Santo Estello nous garde!

F. MISTRAL.

E mandes-nous de comte-rendu de la fèsto de Vòus o de “peco” que se ié soun dicho, se voulès que l’Aiòli se n’en vougne.

1899

152.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

24 abriéu de 1899

Bèu chivalié Gagnaud,

Sus li quatre juge que s’èro establi pèr cerni e terceja lou counours de l’istòri prouvençalo de Prouvènço (F. Gras, Marietoun, iéu e vous), tres se soun prounoucia pèr atribuï li pres coume seguis:

1° lou pres de 700 fr. à l’obro de Pèire Devoluy ,

2° lou pres de 300 fr. à la de Louis Roux, de Marsiho.

Avant de decida en plen e de publica lou verdi, vène vous prega de nous dire se poudèn coumta sus vosto procho vengudo en Avignoun pèr douna voste cop d’iue sus li manuscri en questioun, que n’avèn devina lis autour à l’escrituro.

Lou travai dóu Devoluy es amirable. Es la proumiero fes que nosto lengo aura fourni uno istòri dóu país, digno d’aquéu noum, istòri councéupudo dins l’esperit de la raço, de

tóuti si regrèt e de tóuti sis espèro. Sian panca mort ! Lou travai dóu jouine Roux es peréu counsiderable, mai es pulèu uno crounico qu'uno istòri. Es egau, fai plesi de vèire que n'i'a de jouine qu'an la fogo, e que sabon oubra.

Infinidamen touca de vosto simpatìo countùnio, vous remercie à la despachado dóu "Mistral et l'Académie" e di letro mirabelenco que venès de dessoustrera. Ai just lou tèms de vous escriéure aquéu bout de letro en tournant d'Arle ounte venèn de decerni la joio setenàri dóu Gai Sabé à Na Filadelfo de Gerdo, l'auto felibresso di Pirenèu.

Es en Arle que vai n'i'agué de fèsto ! quinge jour de tèms. Aquéu cop ié leissan la pèu... Ah! se vesias noste Museon, coume vous deletarias!

Voste,

F. MISTRAL.

153.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 25 d'abriéu de 1899

Ami e mèstre bèu,

M'aurié tant è mai agrada de counèisse li dos obro mandado au councours istouri, dóumaci ai set, desempièi cinquanto an, de legi uno istòri patrialo, escricho en foro di cliché franchimand. Ço que me disès dóu mandadis de Devoluy e d'aquéu de Roux aumento bravamen aquelo set.

Mai ma cregnènço es grosso de pas pousqué, d'un bèu tèms, devala devers Avignoun; e, d'autre las, auriéu vergougno de vous demanda d'espèdi à l'Oustalet li dous precious e lourd manescrì. Adounc, ço qu'ai de meiour à faire es de ratifica de-liuen e de bon cor, la dicho de mi tres coumpañ que, gramaci Diéu, n'en valon trento pèr lou saupre e lou sentimen prouvençau. Counèisse proun, d'aiour, l'erudicioun judiciouso e l'afougamen enaurant de Devoluy; es éu l'espèro de la generacioun venènto, lou capoulié dóu cicle que s'apreparo; e li quàuqui moucèu istouri qu'à baia dins l'Aiòli m'avien fa dire pèr avanço qu'arribarié bou proumié dins lou courre-li qu'alestissian.

Pèr quant à Roux, lou counèisse mens; mai ço que sabe d'éu e de sa plumo m'es uno garantido de la valour de soun travai. Poudès en counsequènci, bèu mèstre, apoundre ma signaturo au debas de voste verdict soubeiran. Pense que li dous councurrènt soun trop libertàri un e l'autre pèr avé rèn degruna que posque atristi li counsciènci o pougne li derme. E talamen d'acò siéu assegura qu'ai, pèr anticipacioun, dins la prefàci dóu libre prouchan de F. Savinian, lausa lis Istòri de Prouvenço que van espeli, coume lou courounamen de la jouinesso dóu Felibrige, madur d'aro en la.

Me disès rèn di sèci presenta dins ma biheto. Acò me fai cregne que moun ple siegue arriba tardiéu encò de Pinus.

Escoutas ço que m'escriéu de matin Koschwitz:

— Mistral à l'Académie, voilà une question qui n'émotionne guères les étrangers; nous savons rarement qui, de vos auteurs, est, ou non, académicien. Ce titre n'ajoute rien à notre considération. Mistral académicien nous paraîtrait rapetissé.

Sèmpe vostre en l'Estello bello,

GAGNAUD.

154.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 26 d'abriéu 1899

Moun bon coumpan, tóuti li candidat qu'avès presenta pèr sòci soun esta elegi. Lou journau l'Eclair de Mount-Pelié n'a douna la listo. L'Aiòli li publicara soulamen au 7 de mai. Siéu de voste avis subre l'incoumparable patrioutisme prouvençau dóu Devoluy, e soun obro vous sara uno fèsto.

E aro voulès uno nouvello que vous fara plesi? (mai eiço es au secrèt, car es l'imprevist e l'inespera di gran Jo Flourau), lou gardarés pèr vous jusqu'au 21 de mai. Lou counsistòri a decerni la joio de Pouesio à Na Filadelfo de Gerdo, qu'es à moun avis d'aquest moumen la proumiero pouëtesso de Franço.

E Filadelfo, segound lou dré que ié douno l'Estatut, a chausi e nouma in petto la Rèino maienco nouvello... e devinas quau es: es madamisello Mariò-Terèso de Chevigné, uno bello bloundo de vint an, que soun paire, lou comte de Chevigné, poussedis un grand tenamen de Camargo. Aquelo noblo chato, descendèto pèr sa maire de la famiho de Sado e de l'ilustrissimo Lauro, se devino afougado pèr lou Felibrige e la lengo prouvençalo mai que ges de fiho de Prouvènço. E, nascudo à Paris (ounte soun saloun es di mai requist dóu noble faubourg), parlo e escriéu lou prouvençau dins l'amiracioun.

Devèn aquéu miracle un pau à l'atavisme, mai bravamen peréu à la trevanço de la pauro Bremoundo de Darboussiho que i'ensignè nosto lengo e la vertu de nosto Causo. Coume que vague, ai grandò fe dins lou vanc qu'aquelo novo soubeirano pòu douna à nòstis idèio dins lou grand mounde qu'es lou siéu. M. Louis Prat, de Marsiho, e lou Du de Chartro, que soun lis ami de sa famiho, van èstre bèn countènt dóu lustre que ié vai veni de Santo Estello. E quand, lou 21 de mai, dins lou Tiatre antique d'Arle, davans tout un pople de la raço, la valènto Filadelfo vai crida lou reinage de la coumtesso camarguenco, e qu'aquesto se dreissara, pourtant pèr diadèmo lou velout de Mirèio, vous responde que fara bèu vèire e que nous sentiren viéure. Mort o malaut, moun bèu, noun poudès manca acò. Vous vaqui averti.

Aro, coume s'es adouba tout aquéu tressimàci ? Es un miracle sant-estelen. Aguènt iéu agu l'ur d'aprene la nouvello à la nouvello Rèino, veici la despacho que me respond:
— Ma joio es tatamen grando que noun sabe rèn voua dire e coume vous gramacia!

Mario-Terèso abito Paris, coume vous ai dit, au n° 34 de la carriero Miromesnil, mai un bon tros de l'an bat la Camargo, à soun mas de Cabano, près Gageiroun. Eiçò sara la Rèino Jano! e tout pousquen vèire !

F. MISTRAL.

155.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 9 de mai 1899

Car mèstre ami,

Avès, dins uno letro à Joanne, lausa l'article Provence de soun diciounàri e l'autour, qu'es un de mis ami gavot, Gustàvi Tardiéu, de Sisteroun, se pavanejo à bon dre de voste plaudimen. Aurié l'idèio d'estampa en despart aquel article, emai li dous qu'a escri sus Leberoun e Luro. Mai auso pas n'en demanda l'autourisacioun à Joanne, e vous sarié bèn recouneissènt de ié faire, vous, aquelo demando sus un brout de carto de vesito. Tres rego segur sufirien. Me sèmblo que l'editour dóu diciounàri atroubarié pulèu proufié que perdo à-n-aquelo publicacioun, que sarié leialamen dounado coume un estra de soun bèu libre, e ié serviríe de reclamo encò de tóuti li legèire. Gramaci emai escuso pèr moun sènso-façoun.

GAGNAUD.

156.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

13 de jun de 1899

Magistre car, tène à vous gramacia pèr lòu stock d'Aiòli. L'ai manda en d'ami aliuncha de la Causo, sènso òublida lou fidèu jouvènt de Tavastehus tant afouga. Gramaci pèr éu pèr li rego amistouso qu'avès escricho à l'ami Tardiéu emai à Joanne. Acò pago lou valènt Sisterounen de touto sa peno, e i'asseguro la reüssido de sa requesto. Se, pèr cas, sias d'avis que lou Brinde reginau s'amerito lis ounour de l'estampage, comte sus vòsti bòn courreicioun. Ai moun Tresor à la bastido, e de tout segur m'a 'scapa mai que d'uno bestiso. Subreviscon? emblèmo? acò se dis-ti? e bessai aurre.

Bon o marrit, au mens aquéu turta es uno proutèsto contro li counfrai que fan campagno anti-courteso. E, pèr malur, soun proun queuquis un, e se n'en devino de la grosso meno.

Bèn devotamen à vous,

G.

157.—B. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Juliet de 1899

Mestrissime car, aurés reçaupu tres eisemplàri de la broucadureto tamiserienco, qu'après agué proun tirassa, a fini pèr espeli sus li cresten gavot. Se, pèr cas, n'en voulias de mai, avès que de me faire signe, e diriéu au castelan de Gountaud (n'en a 200 en man) de vous n'en manda ço que voudrias.

A peno patarafa lou bon à tirer, m'es vengu, segoun l'us, uno varianto tardiero. En cas d'esquichage dins l'Aiòli, preguiero de n'en teni comte: souto lou noum astra de Tamizey, Peiresc sourtiguè de soun cros. Avuro cadun plouro...

E iéu vous mande cènt amistanço,

G.

1900

158.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

8 óutobre 1900

Siéu coume li piboulo esmarrado au campèstre. Tóuti li tron ié toumbon subre. Se fai ges de souscripcioun de ges de modo sènso que m'agarrigon; vaqui perqué, noun estènt riche, siéu fourça de m'apara, quand pode, e vaqui perqué, tout en baiant moun noum au Coumitat de l'abat Signoret, iéu ié dounarai pas un sòu. I'a proun crestian autour de Ventour pèr aussa la crous de la cimo

Sounjas, bèl ami, qu'embriaga de moun estrambord pèr lou Musean arlaten, i'ai espounga, despièi tres an, vounge o douge milo franc! tóuti mis espargne! mai n'ai ges

de regrèt: lou museon prouvençau e felibren es acaba e poulit que-noun-sai. Sarés ravi quand lou veirés.

De cor à vous,

F. MISTRAL.

1901

159.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 24 de genouié 1901

Mestrissime e bèl ami,

Aquésti rego vous saran remesso pèr un amable sestian, M. Bicheron, qu'a tóuti li dre dóu mounde d'èstre reçaupu en ami dins l'oustau capoulié dóu Felibrige, doumaci es lou nebout dóu tant valènt felibre mousen lou canoungé Bourges que proun couneissès e estimas. Es acoumpagna de sa gènto mouié qu'emé lou pu grand talènt jouguè la Rèino Jano sus lou tiatre de-z-Ais, e culiguè li plaudimen de touto la vilo, pople e letru. Lou brave parèu s'en vai à Paris, e a vougu s'arresta un brisoun à Maiano pèr saluda lou grand prouvençau e la rèino majouralo. Siéu assegura que ié farés, car mèstre, l'acuei que fasès is ami de la Causo. Fan comte, crese, de vous demanda quauco recoumandacioun pèr lou grand vilage, e vous sarai iéu forço recouneissènt de la baia caudo.

Siéu tout urous d'aquelo bono òucasioun de vous manda, emai à l'auto dono capouliero, mis asseguranço li mai devoto de moun vièi estacamen.

Mai que vostre,

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

160. — F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

29 janvié de 1901

Fau pièi que vous digue eiçò, d'abord que m'avès recoumanda lou nebout e la nèço dóu canounge B. (que dóu rèsto ai pas pouscu vèire, car ère ana deforo). Li brigo desvergounado d'aquéu brave ome tocon à la foulié. N'es-ti pas memamen ana jusqu'à menaga lou Marietoun ! Es de causo ansin que justifico lou mot que me citavo lou Sar Peladan. Parèis que lou franc-massoun que trïo lis evèsque, M. Dumay, disié i'a quauque tèms:

— Si je voulais déshonorer à fond le clergé de France, je n'aurais qu'à publier les lettres qui m'arrivent de tous les diocèses...

Lou gouvèr, dóu rèsto, a tout interès à chausi de soun miéus, tout en chausissènt li siéu, e crese iéu que pèr acò dèu avé à soun service uno counsulto de gros catau mitra, forço mai en mesuro de lou guida que li deputa o senatour radicaü au pres di quau l'ami Vidau fai au canounge courbo-seto.

Vaqui pèr un. Enfin noste capoulié a la crous. L'a bèn gagnado... Eh bèn! i'a nòu an qu'èro pourta e patrouna pèr li deputa felibre. Vesés qu'es pas tout un de despenia li joio! Urous aquéli, coume vous, que sabon e que podon se passa de tau chichi-bèlli.

Voste afeciouna,

F. M.

161.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, dimergue 27 janvié 1901

Subremèstre e subrami,

Fau que siguès au courrènt dóu coumplot que se sian permés d'ourganisa, quàuqui bon prouvençau, pèr lou triounfle de nosto lengo. S'agis pas de degoula lou gouvèr, emai proun l'ameritèsse, ni de faire tirassa lou Felibrige davans l'Auto-Court. Es à prepaus dóu Pres Nobel, què se dèu baia à l'obro majo d'aquest renouvèu de siècle. Voulèn à touto forço que l'agués, valènt-à-dire que Prouvènço l'ague. E pèr acò, dóu tèms que Koschwitz e Bertuch se boulegon e boulegon lis Acadèmi e lis Universita fourestiero, nautre fasèn delibera e vouta li soucieta saberudo d'entre li Santo e Mentoun. Adeja l'Acadèmi d'Ais a manda soun vot unanime. Ai escri à l'Atenèu de Fourcauquié (Plauchud e Maurèu), à l'Acadèmi dóu Var (Gistucci), à-n-aquelo d'Avignoun (au presidènt), à la soucieta de Digno (Isnard), à-n-aquelo de Draguignan (Mireur), à Gap (Dumas e Pascau), e peréu à la soucieta d'Estatistico de Marsiho (de

Gerin-Ricard). Sariéu bèn estouna s'un soulet d'aquéli cors savènt voutavo pèr un autre candidat que l'Emperaire dóu soulèu. MM. li Parisen se soun mes en tèsto de faire nouma Sully Prudhomme. Urousamen Paris es pas la Franço, e Santo Estello viho.

Siéu sèmpe mai vostre,

GAGNAUD.

162.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Oustalet, 1er de febríe de 1901

Generalissime,

En meme téms que vous remande la biheto dóu Paris, vous pode baia de novo touto novo de noste alaire. L'Acadèmi de Vaucluso, la soucieta di Bàssis-Aup, aquelo dis Auto, la soucieta d'Estatistico de Marsiho, à l'unanimita di voutant, an tóuti marcha coume un soulet ome à la seguido de l'Acadèmi d'Ais e de l'Atenèu gavot. I'a que Draguignan qu'a pas'gu lou téms d'acampa si soucietàri. Pèr quant à Touloun, siéu, jusqu'aro, sènso nouvello. Mai n'en vène de reçaupre de Marburg, e l'ami Koschwitz me dis que mai de vint proufessour d'Universita, francés, alemàad e Austro-Oungarés an vouta pèr nautre. Dise nautre, dòumaci m'es avis que Prouvènço e Mistrau acò fai pas dous.

Koschwitz, qu'a legi lis estatut dóu Pres Nobel, m'escríeu que sian dedins li coundicioun pèr councourre. Adounc fau que lou Paris e li Parisen agon mau legi o mau interpreta aquélis estatut. Lou prouvençalisto marbourgés atrovo qu'aquéli messiés sont des outrecuidants d'avé mes en avans soun pouèto francihot, liogo dóu pouèto naciounau que sias. Ai toujours pensa e souvènt di que lis ami parisen de la causo soun de plancho pourrido, bono que pèr la nega, franc de dous e tres que ié van bon jo e bèl argènt.

Se, pèr cas, sian court aquest an, purren l'an que vèn, reprendre la campagno mens tardivemen. Aquesto fes, sian esta averti dóu councours que tout à fat in extremis e, sènso lou brave Ronjat qu'a destousca la lèbre i'a pas mai d'uno quingenado e qu'a bandi la circulàri i'a pas mai d'uno semana, degun apereicito aurié branda, fauto d'avis.

Gramaci pèr la poustalo dóu mèstre e dóu can, ounte vese que vous counservas sèmpe jouve, e pèr vòsti bòn rego amistouso.

Voste vièi fidèu,

GAGNAUD.

163.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, 8 de febríe de 1901

Ah! bèl ome, tèms pèr tèms, li gènt de letro se creson tengu de fourni tóuti lis an uno espouncho literàri. Iéu, quand me siéu mes en tèsto quicon aurre, óublíde à founs que siéu òubrié de l'escritòri. Vaqui perqué vous tourne dire que despièi lèu quatre an m'óupile au Museon coume aviéu fa au Diciounàri. Pamens, se fau vous ajuda dins voste prepaus, sabès que i'a? ma cansoun de "La Respellido", que cantère pèr lou proumié cop à la Santo Estello de Magalouno (27 de mai 1900) e davans li 1.200 estudiant de l'universita de Mouat-Pelié, qu'au retour nous fasien fèsto, a bèn pareigu en 1900 (dins la CAMPANO DE MAGALOUNO, pièi dins L'ARMANA PROUVENÇAU) e aro emé la musico dins LOU BON PROUVENÇAU de Ruat. D'abord qu'un sounet, de fes que i'a, pou valé proun un long pouèmo (e n'en sabès quicon, vous que n'avès moula de tant esquist), perqué pas uno cansoun countarié pèr uno obro? dóu rèsto, aquéu pres Nobel, cresès-lou coume vous lou dise, m'empacho forço mens de dormir aujourd'íuei que se me toumbavo deman. I'aurié proufié que pèr Prouvènço, qu'estudiarian ensèn lou biais de l'emplega,

Tóuti coumplimen au municipe de voste countat de Fourcauquié qu'avès fini pèr aussa à l'estamen de terro felibrenco ajacènto, valènt-à dire unido e libro. A vous,

F. MISTRAL.

164.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Febríe de 1901

Bèl ami,

Aquesto escrituro descouneigudo vòu dire que siéu aliecha em' un bon roumas e un brisoun de fèbre. Sabès bessai pas, vous que vous pourtas coume lou pont dóu Gard, que rèn es proupice coume lou lié e la fèbre pèr tira de plan.

Veici dounc aquéu que vène de tira. Avias mes en tèsto dóu Tresor un bèu sounet liminàri. Sarié-ti uno marrido idèio de bouta la Respellido, emé sa dato, en tèsto de la couleicioun de l'Aiòli? e d'empremi en meme téms un frontispice, data peréu de 1900, pèr aquéli dès annado? Me sèmblo qu'aquelo obro, religado e mandado à-n-Estockolm, sarié proun digno de balança lou librihoun dóu Sully-Prudhomme. Vai sènso dire qu'aquéu frontispice em' aquelo resplendènto "Respellido" sarien manda en tóuti lis abouna de l'Aiòli pèr bèn establí que fan partido de l'obro.

Vaqui, bèl ami, ço qu'ai remiéuteja aquesto niue. Veirés s'aquéu pantai de malaut es realisable o bestias. Coume Montaigne, vous baie l'idèio pèr miéuno e noun pèr bono.

Koschwitz fai comte d'escrèure en Suedo à sis ami e de pleideja caudamen pèr Prouvènço. L'ai prega d'espera quàuqui jour vosto responso à ma proupousicioun d'encuei. Dóumage que l'embassadour de Franço à-n-Éstockolm, lou brave Catusse, qu'aviéu forço counèigu à Fourcauquié, siegue mort l'an passa. Nous aurié seguramen douna un bon cop de man. Parèis que lis Austrian an un candidat siéu, ço que new a gara quàuqui voues.

Siéu toujours bèn vostre.

GAGNAUD.

165.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, 10 de febríe de 1901

Majourau bèu, l'Aiòli n'es pas de l'an passa, mai de l'an trepassa. N'es pas d'aicurs moun obro escasso e persounalo en plen: es un fais couleitiéu. E pièi en tèsto porto lou noum dóu "baile de l'Aiòli. Noun, acò dounarié mai de làgni que de proufié. Leissen, vous dise, courre l'aigo. Quand l'on a fa ço que se deù, la seguido oubeïs en de lèi superiouro que rèn noun pòu li desavia. Vaqui perqué se dis:

— Acò 'ro escri!

La Respelido (oublidère de vous lou dire) èro estado peréu reprouducho pèr la Revue des Langues Romanes.

Aquest an, pèr la felibrejado espetaclouso que, lou 27 de mai, Santo Estello nous preparo dins lou Castèu de Pau, ai adouba peréu uno cansoun nouvello que boulegara li Biarnés: "La crido dóu Biarn", en quinge couplet:

Au noum de Diéu vivènt
Emai de Santo Estello,
Au noum de Diéu vivènt
Fasen ço que devèn !

Vai lèu, bailèro, lèu,
Bailèro, lèu, bailèro !
Vai lèu, bailèro, lèu,
De soulèu en soulèu .

Sabès-ti qu'à l'universita de Zuri an celebra lou 4 de febríe uno fèsto literàri en l'ounour de voste servitour? Veici la despacho que m'an manda:

— La société littéraire de Zurich, réunie autour de M. Bertuch, envoie à Frédéric Mistral ses hommages et ses sympathies, écho de ses chants patriotiques, car la Prouvènço nous fai gau.

Dr Morf, prof. à l'université, e i quaranto couvivo dóu banquet s'es destribuï quaranto foutougrafio de iéu (aquele dóu chin).

Vous aviéu-ti anoucia, dins moun artimo letro, que l'egrègi estatuaire Teod. Rivière, l'autour de la Salammbô qu'es au Lissembourg, m'a moudela moun statuëto, pèr èstre coulado en brounze e espasado à l'Espousicioun de mai que vèn? es lou bon Mariani (de la coca) qu'a fa li frès d'acò, peraqi sièis milo franc en verita qu'ansin a proudu un cap d'obro. A prepaus de Mariani: l'autre an, en vesitant lou rei de Suedo (qu'a 'n degout de sang prouvençau i veno) Mariani i'oufriguè, unsuperbe eisemplàri ilustra, moun conte "Lou secrèt di bèsti" em' uno dedicàci au rèi, que ié faguè plesi. Vesès qu'en Estoucòu sian pas descouneigu, sèns coumpta li prouvençalisto d'Upsal, forço afouga pèr Felibrige. A la gàrdi estelenco !

F. MISTRAL

166.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

12 de febríe de 1901

Bèl ami,

Pensave pas au Baile titulàri. Meten qu'aven rèn di. Vène d'escrèure à Marbourg pèr ié signala la Respellido e ié faire l'istòri d'aquele Marsiheso de la gènt d'O. Se sabon, en Suedo, pesa coume à l'Oustalet, aquéli coublet naciounau, pesaran mai que la proso parisenco. I'ai peréu parla de la grand dóu rèi, aquele clarissimo Clàry, qu'aurié trefouli à l'ausido de la maire Prouvènço. Aguen fisànço i sèt rai.

Siéu bèn vostre,

G.

167.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

27 febríe de 1901

Me siéu coungousta (coume toujours quand nous servès uno goustado) à legi veste prepaus au sujet de la Font Jano d'Arc, coume m'ère deleita de legi, au journau de Fourcauquié veste óuriginau Nouvè di vilajoun aupèn.

Se Fourcauquié noun vous enausso quauque jour lou mounumen de gratitudo que vous dèu pèr lou culte afouga que de touto maniero avès practica tant gentamen à soun onour, fau, ma fisto, que lou four toumbe o que li Charrin caucon en foro. Mai noun:

souto l'aflat de Nosto-Damo de Prouvènço, lou Felibrige aupen noun òublidara soun degu; e lou país que s'embaumè dóu prefum de la perùssi restara sèmpre emberluga di rai que ié traguè lou majourau Gagnaud, que, se pou bèn dire, a gagna pais!

F. MISTRAL.

168.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Mars 1901

Museon Arlaten,

Avèn aqui uno vitrino ounte soun rejoun tóuti li pan signa, estevenoun o pastissarié de Prouvènço.

Nous fau dounc li biscoutin e li canissoun de-z-Ais. Mai pèr que l'artisoun agarrigue pas li causo en questioun, voudrian avé de "fac simile" en gip o outro matèri d'aquéli canissoun e biscoutin celebre. Se poudias nous trouva quauque artisto vouldontous que nous moulèsse aquéli dos causo, fuguèsse-ti un counfisèire éu-meme (que ié sauvarian soun noum) nous farias abord plesi.

F. MISTRAL.

169.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 31 de mars de 1901

Caloge bèu, vous fau d'abord mi gramaci pèr lou service qu'avès rendu au Museon Arlaten en nous fasènt adouba (mai-que-mai poulidamen) pèr M. Bicheiroun li calissoun e biscoutin que vous aviéu demanda. Mi gramaci peréu pèr la grand boulegado qu'avès mougudo en moun ounour au sujet dóu Pres Nobel. M'a forço pretouca e vous asseure que, se l'idèio avié reussi, lou gaiardet dóu Felibrige aurié pourta de joio que se n'en sarié parla. Mai la "branco dis aucèu" aquesto fes es un pau trop auto, e pièi fau pas que tóuti viscon? Finirian pèr nous faire de jalousié mourtalo.

Arriben au pica de la daio. Vau asempra lou Counsistòri, lou 21 d'abriéu, en ciéuta d'Arle, qu'es l'endré lou mai coumode pèr acampa li majourau di quatre principau rabai majouralié, que soun Ais, Marsiho, Avignoun e Mount-Pelié. Foro d'aquéli quatre vilo, li mèmbe dóu Grand Counsèu se trovon semena, coume dirian, emé la foundo, e sarié dificile de reüni en nombre un acamp counsistouriau. Lou 21 d'abriéu se capito la fèsto de Sant Ansèume, e, supersticious coume siéu, crese qu'acò 's de bon agùri, car lou mot de felibre, l'avèn tira, coume sabès, de l'ouresoun de Sant Ansèume.

Quand la fatalita nous aguè tant subit e talamen subre-ouro rauba l'ensigne e regreta

Capoulié En Fèlis Gras, i'aguè qu'un crid à noste entour: es moussu de Berlu que dèu aganta la Coupo ! l'avès sachu e acò provo que li gènt, après tout, sabon rèndre justico en quau se l'amerito. Tóuti, sènsò eicepcioun, se clinarien davans voste capoulierat, car avès, bèu caloge, la qualita proumièro dóu bon e dous gouvèr, qu'es aquelo qu'avié nosto preclaro Rèino Jano e qu'es de mena li gènt, galantamen, em' un fiéu de lano. Soulamen, d'après ço que m'es revengu e que me n'en doutave proun, à-n-aquéli que vous tastèron, avès óupausa, parèis, un non possumus irredutible. Sabe de longo toco qu'acò d'aquí es voste plan, e iéu noun vous fatigarei de moun secuge inutile. E alor parlen d'aurre.

S'es mes en avans Arnavièlo, Tavan, Jourdano, Devoluy, e memamen Vermenouzo.

Tavan es vièi e retira dins soun vilage. La cargo de capoulié, car es uno grosso cargo, ié sarié abord grèvo, e avèn besoun de jouinesso, de fe vibranto e d'enavans.

Vermenouzo a la fe, es valènt e estima. Mai soun Auvergnò es liuencho, e caucarié trop en foro.

Arnavièlo es meritous-en tóuti li titre. Malurousemen es trop coumproumes pèr la poulitico, e se, d'un republican de marco coume èro Fèlis Gras, passavian tout-d'un-cop à-n-un blanc militant, i'aurié qu'uno bramado pèr acusa lou Felibrige d'agué jita lou masco e de se traire à founs dins la reacioun. Ai! Paure!

Rèsto Jourdanot e Devoluy. Vaquí dous candidat veritablamen digne, souto tóuti li raport, de la founcioun suprèmo. Li couneissés autant bèn que iéu. Es inutile adounc que vous li fague valé. Faudra pamens chausi, e dóu moumen que fau chausi, noun vous escoundrai moun franc valentin. Moun flaire felibren, e noun ai d'autro ambicioun ni de plus auto satisfacioun que de vèire triounfla la Causo felibrenco, es pèr lou laureat de l'Istòri de Prouvènço. Devoluy a la fe prefoundo, l'ardour proupagarello, l'aussado d'esperit e la sciènci vougudo pèr teni targo en quau que siegue, e, ço qu'es pas de trop, lou gentun pèr plaire en tóuti.

E i'a pièi outro causo. Dóu moumen que l'Estello s'es manifestado en Prouvènço e qu'es pèr l'acioun prouvençalo que nosto Reneissènço es vengudo au-dessus de l'aigo; dóu moumen que, mau-grat la glòri de Jaussemin, la valour de Fourès e de tant d'autre de Lengadò, de Limousin o d'Aquitani, li letru e saberu tant de Paris que d'Alemagno, que d'Itali, que d'Americo, que d'Anglo-Terro e que d'Espagno s'oupilon e coumplason à nouma prouvençalo touto la lengo dóu Miejour e à noun s'ócupa que di pouèto provençau, fau que i'ague veramen dins lou noum de Prouvènço un misterious prestige que sarian de nescias de lou leissa tounba au sòu. E aquéu prestige es vièi, se voulèn remonta l'istòri: car, is age mejan, en despié que Prouvènço noun ague pièi fourni qu'un pichot nombre de troubaire (e encaro di mendre) la lengo dóu Miejour es denoumado prouvençalo e tout ço qu'es miejournen es prouvencau à touto zuerto.

Vaqui, me sèmblo, uno resoun, sènsò coumta lis outro, pèr que nous interessèn à garda pèr Prouvènço la direicioun dóu Felibrige o pèr parla tout clar, lou Capoulierat.

Voulèn-ti un eisèmples mai clarejant qu'aquéu de la Glèiso catoulico? Es que lou Sant Esperit noun s'adoubo de biais que la majourita di Cardinau, dins lou counclave,

sèmpre apartèngue is italian, pèr que lou prestige de Roumo noun escape à la Papauta!

Vaqui, moun vièi ami, de counsideracioun que soun digno d'atira lis atencioun de voste entegue. E, se li partajas, counvidas, à l'oucasoun, li majourau laren à veni au Counsistòri, pèr que la Prouvènço noun bouque.

Ah ! sarié fèsto coumplido, s'avian l'ounour de vous avé... Santo que canto ! quand sarié que pèr veni vous coungousta dins li sèt salo, vuei coumoulo, dóu Museon Arlaten, devrias aprouficha l'abrihandò qu'anàn prene! en bono part agués lou counvit e, pèr tout ço que vous dise, se noun vous desgrado, vougués bèn emplega voste aflat pouderous.

Bèn amistousamen,

F. MISTRAL.

170.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 5 abriéu, lou vèndre sant de 1901

Bèu mestrisme e bon ami,

Avian bravamen besoun emai envejo que nous faguessias lume. Vesèn sourti de tout caire de candidat de touto coulour et de touto valour, cadun emé soun journau e sis ami. Manco plus que de coumitat eleitourau, de reünion publico, e d'aficho sus li muraio. N'en dirai moun moutet dins lou numerò que vèn dóu "Moniteur de l'Aude", e crese pas que me dounés tort. L'ouro es pancaro vengudo de mescla li badaud à nòsti pichouns affaire.

A priori, me sentiéu pourta à baia ma biheto à l'autour dóu Brinde à nosti rèire, emai fugue un pauquet timide pèr lou role de cap de taulo.

Mai lou noum de Devoluy me sourris forço mai, estènt qu'es un di rare, rarissime, qu'assèton sus la vero couneigudo dóu passa lis espèro de l'endeveni. Li jouvènt l'arregardon à bon dré coume soun mèstre e, l'an passa dins la pichouno counspiracioun qu'e mouguèron pèr fa ire sauta lou capoulié, avien d'en proumié pensa à-n-éu. Soulamen, avans de n'en parla à Devoluy, sachèron que soun mestié de sódart èro un empedimen òuficiau. Es alor que se virèron de-vers lou Gagnaud, que li rambaiè, coume se dèu.

Adounc, bèl ami, siéu mai que dispausa à marcha coume un soulet ome pèr aquel amirable savènt e amable counfraire, se pamens sian assegura pèr avança que sa qualita de capitani l'empachara pas de dire de o. Avès- ti esclargi aquelo questioun prealablo ? Voudriéu lou saupre, avans d'entamena la campagno enco de nòstis ami. Tant lèu que m'aurés fissa aqui subre, m'ócuparai de la proupagando. Guillibert e lou brave joue Charpin nous pourran douna un bon cop de man dins li journau. I'a gis de tèms à perdre estènt que degun encaro a parla de Devoluy pèr candidat, qu'es gaire couneigu en foro di legèire de l'Aiòli, e que sa bello Istòri de Prouvènço, que sara un jour uno dis obro

soubeirano dóu Felibrige, dor dins soun tiradou.

I'a pièi un pount de visto que mancara pas de preócupa quàuquis-un dis eleitour, e que sarié de bon de tira francamen au clar. Sabès que Devoluy es proutestant. Acò, segur, empedirà degun de vouta pèr éu; car un bon proutestant es un bon crestian e vau forço miés qu'un catouli que debausso la Crous. Sabèn, pèr eisèmple, que Devoluy es mens albigés que noun èro lou capoulié despareigu. Mai, à l'ouro d'uei, li proutestant, alia i jusiéu, soun li cepoun de la maçonarié. Sabès acò miés que degun, car mèstre, que sias uno di coulouno majouro dóu naciounalisme. Alor, es necite de saupre se Devoluy sarié pas, d'asard, franc-maçoun. Mai que d'un voudrà èsse edifica sus acò d'aqui, avans de l'auboura au mestrige. Despièi quàuquis annado, lou counsistòri s'es degaia en aquelo matèri, l'Escolo de Paris es quasimen un atelié dóu Grand-Ouriènt e, se boutan pas la restanco, saren desbourda pèr lou flot creissènt di jacoubin e dis atèu, enemi naturau de tóuti li liberta que perseguissèn.

Bèn vostre, à plen cor,

GAGNAUD.

Se pode, poudès teni pèr certan que me rendrai à pèd-couquet à l'acampa dóu 21. Vène de passa sèt semano dins moun lié o ma chambro. Sourtière aièr pèr la primo vòuto. I'a tant de tèms que vous ai pas vist, que moun envejo es grandò d'èsse de la fèsto.

171.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

6 d'abriéu de 1901

Moun bèl ami,

Vosto adesioun à moun prepaus m'es precioso. E tout d'un tèms vau esclargi li poun que desirias counèisse au clar.

Devoluy, descendènt d'aquéli bon Vaudès aupèn que, s'acountentant de dire messo en prouvençau, noun avien jamai pourta ombro en res avans que lou Calvinisme aguèsse tout enverina, Devoluy es talamen respetous de tout ço qu'es de religioun que lou Paire Savié e lou fraire Savinian noun an pas de partisan ni de mantenènt mai afouga qu'èu. Quant de fes l'avèn pas vist segui li sermoun de Don Savié e peréu li proucessioun ounte se cantavo nòsti cantico!

Aqui poudès èsse tranquile. Quant à la questioun de massounarié, n'avèn jamai parla. Mai acò's de causo que pudisson entre i'èstre, e se Devoluy èro esta d'aquelo taifo, rapelas-vous que l'aurié fa counèisse. Ma counvicioun prefoundo es que, aguènt ourroure dóu jacoubinisme, dèu avé pèr la massounarié la memo aversioun.

Aro, perqué ié sian, veici la responso que me faguè lou 15 de mars quand lou pressentiguère pèr lou Capoulierat:

— Vosto preclaro letro, o car Mèstre, es lou guierdoun lou mai requisit que pousquèsse rava e noun sabe coume vous n'en dire gramaci ! l'ounour que voulès me faire passo, à mis iue, tóuti lis ounour de la terro... Dins lou founs de moun amo, se counèisse proun qu'es pas mi talènt nimai l'impourtanço de moun obro que m'an vaugu, de la part vostro, aquelo suprèmo chausido, l'idèio qu'avès fe dins ma fe, me pago de tout, me rënd urous e fièr coume un diéu. Aqui vous dise, mèstre: se basto la fe, se l'afecioun e l'estrambord sufison, s'es mestié de devouamen, crese emé vous que res me passo e lou dise ourgueiausamen. Adounc se me cresès bon pèr garda la Coupo, siéu voste ome, poudès coumta sus iéu, la Coupo sara gardado... Ma situacioun militàri noun pòu pas èstre un entravadis, car lou Felibrige es en foro de la poulitico e, óuficialamen, uno assouciacioun literàri. Me sara toujours pousible d'ana presida lou festenau de la Coupo, un cop pèr an, à mens d'empachadouiro assoulumen eicepciounalo, d'aquéli que podon escaire en cadun. Se me noumas capoulié, car Mèstre, emplegarai tóuti lis ouro miéuno à faire avans, souto voste aflat que, lou sabe, me fautara jamai. M'entravarai de proupaga leimamen l'evangèli ourtoudòssi enclaus dins la Coumtesso, dins vòsti discours sant-estelen e dins touto vosto obro. Emé l'esperit lou mai larg e toulerant pousible, parlarai, escriéurai, viajarai pèr l'afreiramen de tout lou Felibrige, l'espandimen e la trachido dis escolo, la federacioun mai que mai entimo de tóuti lis esfors.

Moun bèu Gagnaud, vaqui tout l'ome: iéu me sèmblo qu'es pasta de la plus fino flour de la farino felibrenco. E pièi sa qualita de capitàni d'armado noun m'es pas indiferènto, à l'ouro que li gusas bramon "à bas l'armado!"

Ai reçaupu aièr, dóu majourau Planté, maire d'Ourtez, qu'à Pau se fai de preparadis reiau pèr la Santo Estello dóu 27, que coumençara lou 25. La jouino e bello rèino di felibre ié sara reçaupudo coume uno Rèino Jano. Van metre tout pèr escudello. Fau veni !

E à vous en plen,

F. MISTRAL.

172.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Oustalet, pèr Pasco, 7 abriéu 1901

Mèstre e ami bèu,

ço que me disès de noste candidat es pèr rassegura lou pus estraia di fiòli. Pense pas que degun s'espante d'un uganaud que seguis li proucessioun nourbertino. E ço que vous esciréu, emé tant de fogo e de cor, sèmblo proumetre un principat merevihous. Aro, s'anan bouta à la proupagando. Vène de charra d'acò emé lou brave voulountàri Frederi

Charpin qu'a sis intrado dins tóuti li journau d'à-z-Ais e de deforo e qu'es, de tóuti jouine d'apereicito lou mai arderous e lou mai escouta. M'a proumés d'entamena au pulèu uno campagno caudo e pressanto, au noum de la jouvènço felibrenco, en favour de noste bèu capitani. Ai-ai! es pas sènso, quauco cregnènço qu'escrive aquéu mot. Maugrat la declaracioun de Devoluy, sariéu pulèu estouna se frai André, que se mesclo tant voulountié de la vido privado de si subourdouna, ié permetié tant eisadamen de presidi nosto Republico libertari. A la plaço de noste ami, auriéu sounda lou terren ministeriau. Mai sa bello asseguranço me lou rènd que mai simpati, e quau pòu saupre l'aveni?, bessai que se ié cercon reno, aquelo coumplicacioun sara un bèn pèr éu emai pèr la Causo estelado.

Di quatre eleitour sestian, poudès coumta sus Vidal e Gagnaud. Constans es dins soun Aveiroun, e sabe pas trop soun idèio. Pèr quant au Guillibert, s'atrovo bravamen entreprés, aguènt bandi sa circulàri ounte demando pèr Capoulié un dis einat dóu coulwisté. Soun candidat, desempièi que m'a pas poussu torse, es lou fontsegugnen de Gadagno. Mai vese, d'après vosti letro, qu'aquelo candidatura, maugrat l'astruganço dóu sendi de Prouvènço, a gaire de prouabilita pèr elo, estènt que lou brave Tavan, acantouna dins sa bòri, es un relicle pulèu qu'un vivènt. Sarié desirable que courreguèsse pas à l'endavans d'uno esquichado que gastarié la fin de sa vido literari. Quaucun pourrié-ti pas óuteni d'éu uno declaracioun que se soucito pas dóu mestrige? Anarié miés pèr éu e tambèn pèr aquéli que l'an mes en avans e reprendrien sa liberta. Astruc, Guillibert e autre aurién plus gis de resoun de pas vouta pèr Devoluy.

Voste ideau d'agué de-longo un capoulié prouvençau es, segur flatiéu. Mai lou Felibrige, coume tout lou mounde mouderne, s'escaraio mai que mai au pounènt, e lou jour es pas liuen que Lengadò e Aquitàni, per la lèi dóu nombre, nous faran la figo. Se la Prouvènço vòu trop tira, l'estaco petara, e l'empèri de Carlomagno tant se pourié metre en moucèu . Cres e que sari é bon, pèr adurre li Mountpelieren e lis àutri pounentés à nouma noste preferi, de ié proumettre dins tres an un Capoulié de la ribo drecho, e ansin de seguido, coume fai la soucieta arqueoulougico de Mountauban que noumo presidènt uno fes un catouli e la fes venènto un uganaud, e manten d'aquéu biais la pas e l'amistanço dins soun sen.

Lou comte de Saporta, qu'a viaja emé vous i'a quauque tèms, vous sarié recouneissènt tant e pièi mai s'escrivias uno ligno de dedicàci s'un fuiet blanc pèr sa Mirèio ilustrado.

Bèn devotamen,

GAGNAUD

173.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, 9 d'abriéu de 1901

Felibre dóu pessu e dóu dessus, ai vougu m'esclargi de founs au sujet dis idèio founsiero dóu Devoluy. E me respond:

— L'idèio que poudiéu èstre franc-massoun m'a proun esgaieja. Mai vous, qu'avès legi moun Istòri de Prouvènço e mi dicho sus la Revoulucioun, poudès en quau de dre respondre ço que fau e rassegura li doutanço. Siéu- ti uganaud? Siéu-ti catouli? li tres quart de ma famiho belèu van à la Glèiso, l'autre quart au Tèmple; e vous dirai que siéu esta autant dins l'uno coume dins l'autre. Siéu pas ateïsto, certo; mai siéu vengu trop ecleiti, au regard di religioun: au mai lis ai estudiado, au mai lis ai amado e amirado tòuti. Crese en Diéu coume en lou soulèu. Ai dins lou sang vint siècle de crestianisme et touto l'esmouvènto musico liturgico e tout l'art crestian. Me demande un pau coume se poudrié faire que noun fuguèsse crestian.

E vaqui, santo de Diéu, un candidat que se pòu dire passa au crevèu emai is estamino! Se soumetian lis autre à la memo óuperacicun, n'i'a de bèu emai de laid que fournirièn de crapié forco mai que lou brave e leiau capitàni.

Me farés plesi, ayant lou 17, de me faire assaupre li coulègo que vendran de-z-Ais à l'acamp d'Arle, que sara forço, forço e forço interessant.

E tenès-vous gaiardet, coume disié lou paure Gaut.

F. MISTRAL.

174.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, dimècre 10 abriéu 1901

Bèl ami, degun avié de besoun dis asseguranço persounalo dóu capitàni après ço que nous diguerias l'autre jour. Mai es un plasé de legi si pajo tant leialo, tant franco e, en meme tèms, ço que gasto rèn, escricho de plumo de mèstre.

I'a quicon pamens que gasto nosto satisfacioun: es lou Petit Provençal d'aièr ounte lou brave Tavan s'encagno à se jita dins nòsti cambo. Aquelo candidatura emai aquelo dóu Monné auran pas, m'es avis, forço partisan; mai van sufire pèr bouta lou desordre dins l'eleicioun e rèndre necit un segound tour d'escrutin.

Lou brave Charpinet vèn de douna en tóuti li journau de-z-Ais de pichouns articulet ounte precouniso, au noum di jouine, l'istourian, l'ouratour, l'escrivan qu'es Devoluy e subre-tout sis idèio d'en avans regiounalisto. A peréu manda quàuqui rego à la Provence illustrée, à la Croix d'Avignon, au Petit Niçois, etc. De-mai, vèn d'espèdi au Moniteur de l'Aude uno nouvello letro ounte aubouro en bello, ex-equo, li dous candidat d'acioun: Devoluy e Jourdano, e souvèto qu'aquéli dos candidatura se foundon en uno souleto, pèr lou triounfle de l'idèio qu'arrepresenton parieramen.

Jourdano sarié tout dispausa à s'entèndre emé soun councurrènt pèr qu'aquéu qu'aurié lou mens de biheto se retirèsse au segound tour davans l'autre. Mai aquélis arrenJamen, n'en ai pòu, empacharan pas lis eleitour de vouta pèr d'autre. Ai uno grosso cregnènco que la questioun de mantenènço fugue la souleto plato-formo de la lucho: li regiounalisto de l'autro man dóu Rose voudran pas de Devoluy, emai ague mai de voues que Jourdano; e li regiounalisto d'esto man voudran pas de Jourdano, se Devoluy es en minourita. Veirés que l'interest de la Causo e di Liberta sara sacrificia à la questioun de ribo gaucho o ribo drecho. Lou tèms es passa ounte de noum majour s'impausavon e fermavon li bouco di bramaire. Tambèn, i'a de jour que pantaie uno revisioun de l'Estatut: chasco Prouvinço aurié soun capoulié, e li felibre dóu pounènt sarien federa emé nautre, sènso èstre soumés. Un an o l'autre, faudra bessai chausi entre acò e lou chisme.

Au pount de visto statutàri, se drèisso uno grèvo dificulta. Coume proucedi à-n-un segound tour, lis eleitour estènt, en grand noumbre, representa pèr un moucèu de papié (art. 9)? Jourdano se demando de que biais se pourren tira d'aquí. Me sèmblo qu'es impoussible de faire outro causo que de remanda lou segound escrutin à-n-un autre jour, de faire saché en tóuti li majourau lou resultat dóu proumié tour e de lis invita à vouta pèr courrespoundènci en favour d'un d'aquéli qu'auran culi lou mai de voues. Dise pèr courrespoundènci doumaci uno segoundo acampado sarié mens numeroso que la premiero. Un escrutin pèr la posto es forço pus eisa. Sufirié de nouma dous o tres coumessàri pèr faire lou recensamen.

Siéu segur, car mèstre, que sourrisès dins vòsti moustacho de nous vèire preocupa de tàli bachiquelo. Emé vostre pouderos flèume oulimpian, regardas l'Estello e vous fisès à-n-elo. Es bessai ço qu'avèn de miés à faire. Nous a toujours endraia vers lou triounfle.

Vostrissime,

GAGNAUD.

175.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Oustalet, dimècre 17 abriéu 1901

Bèu mèstre,

Esto niue, à la forço de vira tourna dedins mi lançòu, m'es vengu dins lou crevèu uno idèio que vous vole dire. N'en farés lou cas que vous agradara.

Se plus rèn de nòu se presènto d'eici dimergue, auren en presènci que lou capitàni e lou gadagnen. Me sèmblo qu'aquest d'eici fara uno bestiso de s'asarda, emé si péu blanc e sa glòri de pouèto, contro un cadet qu'a tóuti lis atout entre man. Uno cabussado pariero jitarié un amarun sus la fin de sa vido e sarié un remord pèr li peirin de sa candidatura, Alor, me demande se sarié pas uno bono obro, avans l'escrutin, de prouclama Tavan capoulié ounouràri, en sa qualita de subrestan di sèt. Bessai qu'aquel acoumoudamen i'agradarié, e leissarié lou terren libre pèr un acord unanime sus lou noum de Devoluy.

Vous menarai Plauchud. Guillibert, crese, fara pèr lou capitàni. Constans a pòu que li chèfe militàri empachon lou capoulié de publica si Brinde; mai pense que, rassegura aqui subre, marchara emé nautre.

A dimenche, bèl ami e mestrissime, s'à Diéu plais,

GAGNAUD.

176.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Dissate au sero, abriéu 1901

Fises-vous au mounde emai is ami! L'autre matin, lou Vidal aboundavo emé nautre pèr Devoluy: pemens se coumprenié qu'avié un brigoun de regrèt pèr lou Gadagnen. Veici que, sènso rèn dire, a larga dins lou Mémorial de deman un manifèste tavanen, e a pas óublida de signa au debas de tóuti li titre felibren que i'avès alarga. Sus lou moumen ai pres quasimen lagno de vèire lou brave cabisque se dessepara de nautre, pèr divisa que mai lou coulège dis eleitour prouvençau. Mai me rassegure en me disènt que bessai, au radié moumen, Tavan, que tant vous dèu, tirara quiéu arrié.

Marietoun a ausi dire que Counstans se vòu presenta. Counstans me disié l'autre jour:

— Je suis un félibre à côté, e crese la novo fausso. Mai tout arribo, e s'avian pas la fe dins l'Estello e dins vous, qu'au bon moumen baiarés lou cop de barro que dis Jourdano, sarian quàsi en peno pèr la barco.

Urousamen pèr un article de Vidau i'aura deman matin quau saup quant d'article pèr Devoluy, dins 3 journau d'Ais, 2 de Fourcauquié, 1 de Digno, 1 d'At, 1 de Niço, 1 de Carcassouno, etc.

Bèn vestre,

GAGNAUD.

177.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

18 de l'abriando de 1901

Vous l'aviéu bèn di que Sant Ansèume farié lume (vegués Ansèume au "Trésor")... Lou Gadagnen m'escriéu que se lèvo de davans en favour dóu Devoluy. Rèsto dounc plus que l'Aràbi. Mai es tant brave! Lou Counsistòri de Sant Ansèume sara un di plus nombrous e resplendènt que se fugue vist. I'a deja vint noum d'iscris. Sabe pas s'avès legi lou papafard verinous que R. F. vèn de publica contro lou capoulié dins la Vie Montpelliéraine... quau escupis en l'èr, etc...

A dimenche,

F. MISTRAL.

178.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 29 d'abriéu de 1901

Bèl ami, à la galantarié dóu journau de Fourcauquié ai couneigu l'arpiedo dóu Lioun... de Berlu. Gramaci dounc.

L'eleicioun dóu capoulié nòu a proun uno bono prèisso, e i'a de bòni novo dóu coustat delicat de l'armado. Li capo de Devoluy, courounèu e generau Caze, l'an vivamen felicita, e lou generau Metzinger m'escriéu adematin qu'apielarié lou capoulierat dóu capitani Gros Long auprès dóu menistèri, pèr fin que posque agi en règlo. D'autro part, lou 27, li capitani dóu gèni e de l'artiraié, tenènt à grand ounour la digneta counferido à soun coulègo d'armo, i'an óufert un counvit pèr lou festeja. De mai li journau niçard, qu'enjusquo à vuei èron resta proun frejas envers la causo

prouvençalo, an fa grand acuei au capoulié de Niço, talamen que ja se parlo de faire l'an que vèn Santo Estello en ciéuta de Niço.

A prepaus de Santo Estello, fau que sachés, coulègo, qu'à Pau, gràci à l'eminènt majourau Ad. Planté emai au maire de Pau, se vai celebra de fèsto espetaclouso, coume devien li faire aqui au tèms de la Margarido di Margarido. Veici en brèu lou principau.

Lou 25, à 5 ouro de tantost, vendran reçaupre à la garo, en resplendènto coumitivo, la Rèino dóu Felibrige, lou capoulié e tóuti li felibre que ié davalaran. La coumitivo paleso enaurara lou blasoun e li coulour de Na Mario-Terèso de Cheigné, etc. Lou dimenche 26, espendido dóu festenau, emé grand dinado óuficialo óuferto pèr lou conse, M. Faisans, à la Rèino, au capoulié, i majourau, etc. Lou dilun 27, journado felibreco, grand Jo flourau lou matin, banquet e punch d'ounour semoundu i felibre pèr la municipalita. Pèr lou viage, se mandara de bon de reducioun en tóuti li que n'en faran la demando à tèms (mai fau pas trop tarda). Es dounc-lou cas mai-que-mai que l'Escolo de Lar, representanto de la capitalo de Prouvènço, assiste ouficialamen à l'intrado dóu Felibrige dins la capitalo d'Enri IV e, diguen-lou, à la counquisto dóu Pounènt miejournau pèr lou Gai-Sabé de Prouvènço. Aquest an, Pau; l'an que vèn, Niço... Vejaqui acampa e coumpli coume jamai l'Empèri dóu Soulèu!

Ai la bono esperanco qu'En Chapòli em' En Gantèume d'Ille, emai mèste Vidau, emai moussu Constans, voudran vèire acò bèu, que vai èstre segur un evenimen d'istòri, coume li fèsto de Petrarco. Mai es vous, bèl ami, que devrias faire un esfourset, que rèn que lou contentamen d'uno tant flamo reüssido pèr l'idèio de nosto vido vous boutarié dins li veno un nouvelun de jouvènço que noun poudès vous l'imagina. I'a pas de meior remédi, pèr nàutri Prouvençau, que la joio de viéure. Pensas-ié bèn e cresès-vous qu'ai jamai ges douna de marrit counsèu, pas meme i Fourtuneto qu'ai pouscu me i'acipa.

A vous e gramaci pèr lou cop d'espalo d'Arle: n'aguerian besoun !

F. MISTRAL.

179.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 4 d'avoust de 1901

Bèl ami, dins lis afaire grèu lis ancian counsultavon la Sibilo. Voste charmant article au sujèt de la Mirèio de Koschwitz, article plen e redounau coume tout ço que fasès, me fai pensa qu'es vuei mestié de prene vostre sage avis au sujèt d'uno demando que m'es facho pèr lou prouvençalisto Bertuch, e qu'es proun delicat de ié respondre: li prouvençalisto tudesc voudrien, coume veirés, s'agroupa en mantenènço. Jujant que sarié pas juste de neglegi lou counours que nous es semoundu d'aquéu caire, e jujant prudènt peréu de noun empura contro nautre lis antiprouvençau que nous guèiron,

voudriéu trouva lou majan, o pulèu lou noum academi que se poudrié douna i sòci d'Alemagno, proun noumbrous, se voulès, pèr fourma desenant uno seicioun felibrenco, pas proun noumbrous pamens pèr se proudurre en mantenènço.

Ai pres l'avis dóu capoulié, que me respond ço que trouvarés eici-dintre. Poudès garda sa letro.

Vous fau passa la letro dóu Dr Bertuch, que voudrés bèn me remanda, en m'escrivènt à lesi voste vejaire. Tout vai bèn e d'un biais o de l'autre l'idèio felibrenco, coume disié Rouma, gargouio sèmpe au fiò coume li cese dins l'oulo.

Santo Estello vous tènque jouve, tau qu'en Arle vous trouverian.

Couralamen,

F. MISTRAL.

180.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 6 d'avoust 1901

Ami mèstre,

Coume vous, coume lou capoulié, siéu d'avis que devèn teni grand comte de l'afougamen e dis obro meritouso d'aquéli bràvi Téutoun; mai que l'Estatut sarié mescouneigu dins soun esperit e dins sa letro se s'ourganisavon en mantenènço. Es pèr lou cop que li franchimand, noun sènso resoun, nous agarririen de si vièiis acusacioun d'antipatrioutisme! Vous sara mai qu'eisa de respondre à l'ami Bertuch qu'avèn gis de mantenènço dins la Franço dóu nord, qu'avèn degu supremi la mantenènço di Catalan, emai fuguèsse de lengo d'o, e que poudèn d'autant mens n'establi vuno en lengo de ia que l'internaciounalisme es cousseja en aquesto ouro, à bon dre, autant bèn pèr li blanc que pèr li rouge. Sarié segur poussible de baia la cigalo de Majourau, eicepciounalamen, à-n-un alemand qu'escrèurié en prouvençau, coume avian fa pèr la Cigalo d'Irlando; mai li titre de mantènèire, d'assessour, de sendi podon apartene qu'à de naturau d'o, e li Francés d'oui éli-meme n'en soun esclu pèr la lèi statutàri: pèr éli, coume pèr li fourestié, la soulo qualificacicun permesso es aquelo de sòci.

Aquéli reservo facho, poudèn qu'acouraja li roumanisto de la man d'eilamount à s'afreira felibrencamen. Lou titre de felibre, coume aquéu de crestian, apartèn à tóuti li coumunioun que se reclamon dóu meme Evangèli mistralen. Coume li felibre de Paris, coume li felibre Latin, li felibre d'Alemagno se podon counstituï; en soucieta independènto. Crese meme que se i'agradavo de coupia noste Estatut, d'avé de majourau, de sendi etc. pourrian gaire lis empacha; mais acò adurrié de counfusioun e uno mescladisso fachouso. Avèn charra d'acò, touto la journado d'aièr, emé l'ami Tourtouloun que, coume sabès, emai siegue plus qu'ajudaire de l'Escolo de Lar, es

mai-que-mai lou devotissime de la Causo. Sian d'avis que lou titre d'Acadèmi Felibrenco d'Alemagno sarié lou meïour de tóuti. Marcarié en meme tèms que s'agis pas dóu Felibrige proupramen di, e que pamens es uno obro afreirado à la nostro e perseguissènt la toco que sian pèr segre. Lou chèfe d'aquelo Acadèmi pourrié pourta la qualificaciaun de Priéu. Aurié à soun entour dous Conse pèr l'ajuda e tambèn, pèr coumpleta lou burèu, un cancelié e un clavaire.

Sarié à-n-éli de decidi se soun Acadèmi coumprendrié rèn que li sòci nouma pèr lou Felibrige prouvencau, o bèn se noumarié elo memo si mèmbe, ço que vaudrié miés, pèr bèn establi soun independènci e soun naciounalisme.

Oublidessias pas, bèl ami, de manda à Fontenay di Roso l'eisemplàri reclama dis Estatut pèr ié bèn moustra que sian esta autourisa pèr lou gouvèr dins de coundicioun que poudèn pas muda senso refaire nosto Counstitutcioun e demanda uno autourisacioun nouvello, que sarié de tout segur refusado à l'ouro d'encuei. Vaqui ma dicho qu'es tambèn aquelo de l'ami Tourtouloun. Veirés se i'a quicon à prene dins aquéu groufignadis.

Mis oumenage à madono Mistrau, e pèr vous, naut mèstre, moun devoutige afeciouna sèmpre mai.

GAGNAUD.

181.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

23 novembre 1901

Bèu mèstre ami,

Vène de legi la despacho d'Estocolm e, sènso perdre uno minuto, m'aprèisse de vous dire ma gau, e de quant siéu fièr de m'esse devina un di quatre peticiounàri. Aquelo decisioun es un triounfle istouri pèr Prouvènço e vau segur mies que li fèsto argentalo qu'avian medita pèr lou glourious couble maianen.

Dóumage que quàuqui arlèri siegon en trin de divisa lou Felibrige, à l'ouro memo qu'avian mes d'acòrdi lis ourtoudòssi e li regiounalisto.

Bèn de cor vostre,

G.

182.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, 24 de novèmbre de 1901

Bèl ami, noun ai rèn reçaupu, pèr encaro, d'òuficiau dóu coumitat Nobel. Tout ço que poudèn dire vèn de la despacho lançado d'Estoukdume. Ai agu pamens proun felicitacioun partido d'Alemagno. Basto, aquelo grosso novello, s'es foundado, me vai douna mai de soucit que de plesi: rapelas-vous la fablo dóu financié e dóu groulié. Dins lou cas pamens ounte li 300.000 franc me toumbarien sus la tèsto, vous asseure que la Causo lis aproufichara de founs. Vous que sias ingenious mai que res e que dóu rèsto avès mes la man à la pasto suedeso, ócupas-vous, vous prègue, de cerca li mejan d'emplega talo mauno lou mai utilamen poussible pèr l'enantimen de l'idèio felibrenco e lou recounfort de la lengo. Sarai urous de recata vosti counsèu. Vous geinés pas; fasès coume se lou prèmi èro dins la Coupo versanto.

De cor,

F. MISTRAL.

183.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, dissate 30 novèmbre 1901

Bèn mèstre, forço gènt creson que la diplomacìo parisenco se boulego, pèr gara lou prèmi à la Prouvènço e l'atribuì au Sully-Prudhomme. Aquelo semanado que nous desseparo de la sesiho òuficialo vai èsse empledado à quau saup quant d'entrigo basso e sourno. Ah! que dóumage que lou paure Catusse, noste embassadour à Stockholm, siegue just mort avans aquel afaire! Aquéu counaissié la Prouvènço, ié coumtavo forço ami e, meridiounau qu'èro, segur se sarié pas presta à-n-aquelo pourcarié. Fasié, d'à pèd, sèt kiloumètre de Fourcauquié à Pourchiero, pèr veni charra Prouvènço e Felibrige. Mai es de cregne que soun ramplaçant darbouneje entour dóu Coumitat Nobèu. Coumprènon, aquéli sacre franchimand, que se Mirèio es prouclama l'obro soubeirano de tóuti li lengo parlado, la lengo de Mirèio dèu intra de plan-pèd dins l'ensignamen publi. Es acò que lis enràbio. Es aquéu dementi de la sciènci à soun escoumunicacioun qui ié fara emplega li piri mejan pèr vous coupa l'erbo sout la semello. Siéu despoutenta de degun counèisse que posque faire quicon, en aquelo escasènço majouro e decisivo. Fau pas parla dis Alemand, estènt que soun intervencioun sarié mau interpretado. Mai pensave à Nigra, e se quaucun de vòstis ami de la cour dóu Quirinau i'escrivé quatre rego, sa qualita de plenipoutentiàri dounarié de pes à sa dicho (dins lou cas, pamens, ounte l'Itàli aurié presenta degun).

M'anas dire, bèl ami, coume sèmpre, que fau leissa courre li causo e qu'arribara jamai que ço qu'es escri sus lou libre de l'Estello. Empacho pas que siéu desoula de la mort de Catusse, de Balaguer, de Peruzzi, qu'aurien de tant bon cor ajuda au triounfle d'O. Fague Diéu que la cospiracioun franchimando rescontre, dins lou Coumitat Nobèu, de pitre d'ome e gis de poultician!

Cènt vot, emai milo,

Parlaren plus tard de ço que m'escrivès.

GAGNAUD.

184.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 1er de desèmbre de 1901

Gènt Gagnaud, avès mes lou det sus lou tai en prevesènt lis efèt dóu pres Nobel sus l'ensignamen de la lengo. Aro pamens que fau faire autre, senoun de vèire veni!

Vous fau passa 'no circulàri que li Suedés avien mandado au Koschwitz (en setèmbre) e d'après la qualo un candidat debaussa, pèr eisèmple, aquest an poudrié reveni sus l'escudello l'an que vèn.

Ai reçaugu de Roumo un journau countenènt un article de grand contentamen sus ma vitòri en questioun, ço que pòu leissa crèire que l'Itàli n'aurié pas fourni un courrèire de valour. Vous mande tambèn li felicitacioun dóu bon Gubernàtis,

Mai que i'a pres à-n-aquéu tambourin de Vidau de faire d'estampèu duò lou Mémorial avans d'èstre assegura! Es emé de tartarinado coume acò que passan pièi pèr de tantalòri.

De cor à vous, e à Prouvenço,

F MISTRAL,

185.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 5 de desèmbre de 1901

Bèu mèstre,

Sian tóuti dins l'espèro, e dimars que vèn sara pèr nautre un jour de grand gau o de ràbi contro li marcandejaire franchimand.

La letro de Gubernàtis e li journau de tras li mount sèmblon dire que l'Itali, coume l'Alemagno, es sènso candidat, e que si vot soun pèr Prouvènço. Ai pres còpi de la bello pajo dóu comte Angelo, e, s'avèn l'ur de triounfla, la farai empremi dins nòsti journau. Li gènt veiran ansin que, de tout caire, franc de Paris, lou provençau fai la volo.

La circulàri de setèmbe laisso li parto amplamen badanto pèr lis an que vènon; mai lou que passara bèu proumié sara lou verai empera dóu di letro atualo. Es pèr acò qu'auriéu vougu ópousa un pau d'entrigo ounèsto i bàssis entrigo parisenco. Mai vous sias l'eterne Oulimpian e l'eterne fatalisto, que pretendès rèn desarengueira di causo reglado pèr l'Anankè. Diéu fague que degun autre li trevire ! Siéu dins l'òli bouiènt enjusquo dimars, coume s'acò me regardavo iéu.

S'avèn Diéu pèr nautre, vous dirai l'avis qu'avès bèn vougu me demanda.Enjusqu'aquí, sarié vèndre la pèu de l'ours un pau trop lèu.

Bèn vostre,

GAGNAUD.

186.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 7 de desèmbe de 1901

Bèl ami, en se boutant en foro de ma persounalita, aquéu prèmi d'espetacle toumbant sus nosto lengo pereilamount dóu Polo es un maje evenimen dins l'istòri de Prouvènço, e se la Causo a d'èstre e que li provençau la sachon aprouficha, pou agué de tout biais li plus bèlli counsequènci, counsequènci de pax hominibus bonae voluntatis segound lis óurigino evangelico dóu Felibrige.

Au sujèt dóu traçanat de Paris, que semblas cregne, vous dirai qu'enjusquo aro noun ai vist pouncheja la mendro noto aigro. Sèmblo que lou triounfle provençau e felibren aparèis naturau e lèime en tóuti li countempouran. Vous mande eici-dintre quàuquis escapouloun de la prèisso d'adaut. Veirès que soun jamai esta tant alargant. I'a que Maurras que, tout en me mountant i nivo, a tort d'espelugueja lis entencioun de Koschwitz. Es acò uno imprudènci de Martegau enfiouca, mai qu'à Pourchiero noun aurién facho.

Me farés plesi, quand n'aurés pres mencioun, de me remanda souto bendo li tros de journau que vous mande vuei souto orvo (coume dirié Liéutaud).

Anen toujours e... veiren Berro ! Couquin de goi, tout-aro ié sian.

Vostre,

F. MISTRAL

187.—L. de Berluc-Pérussis à F. Mistral

Ais, 18 de sèmbre de 1901

M'an pas sufi, mèstre carissime, li vint-e-quatre ouro que lou prouvèrbi me baiavo pèr maudire nòsti juge. E ai bèn fa de remanda de quàuqui jour l'escupi de ma lagno contro la jurado, l'ambassado e touto la dreifusaio qu'a tant abilamen mena sa counjuracioun. Aro, à tèsto pausado, m'es avis qu'aquel afaire vous a pulèu enaussa. Franc di sòu, qu'aurien bèn à prepaus apiela l'obro dóu reviéure, lou proufié mourau e la, vero vitòri soun esta pèr vous, adounc pèr Prouvènço.

Aquéu paure Prudhomme, s'a lou tiradou coume, dèu avé lou sentimen d'un gros viéuje dins soun bonur. Dirias que sa reüssido l'a demeni. A la pu marrido prèisso que se posque imagina, e éu-meme i'a countribuï, emé sis interview plen d'ourguei. Un article coume lou de Pascalon dins le Soleil es pèr gasta tout soun triounfle, e avès vist dins l'Echo de Paris coume voste soulet noum i'a fa pavour.

A dire lou verai, lou Gastoun Paris es esta, dins aquelo aventuro, mens lou serviciau de soun vièi ami que l'escoulan d'aquel autre moussu Prudhomme, bourgés de Paris, l'ome dis idèio facho, di prejuja estré, que soun oundro esfraio. Soun, pèr malur, nombreux, aquéli gènt d'Isclou de Franço que creirien que "lou càrri de l'Estat navego sus un volcan" se lou mounde avien lou dre de parla sa lengo naturalo.

E pièi, en subre di franchimand que volon pas la liberta, i'a li judiéu, circouncis o bateja, que volon pas de la tradicioun, nimai de rèn de ço que tèn à la raço. Es pèr acò qu'an chausi soun ome, noun soulamen dintre li Parisen, mai peréu dintre li dreifusié, e que, pousquèn prene Coppée, qu'au mens es un pouèto, an preferi un simple artisan de rimo.

Vai sènso dire qu'aurés la joio un autre an; mai sara pas l'an que vèn, istènt que voudran pas prima la Franço dos vòuto à-de-réng. E alors, vaqui Prouvènço remandado à 1903. Es bèn liuen pèr lou paure Gagnaud, qu'a pas coume vous lou privilège d'uno jouvènço toujours que pu verdo, e que, d'eici dous an, sara de la mantenènço di Camps Elisèu.

Dins tout acò, ço que poudèn dire fieramen, dòumaci es la verita puro, es que noste proucès es pas juja, mai simplamen remanda. Avias gis publica de libre dins l'annado, poudias pas councourre, avès pas councourregu. Aladounc, li juge an pas coumés aquèlo insaneta de metre Mirèio dins un platèu de sa balanço e, dins l'autre, li quatre milo vers que degun a legi, au dire de l'autour éu-meme.

E aro, bèu mèstre, que li lausié que vous vènon de trena li journau de touto coulour vous fagon pas un lié de repaus. Acabas vòsti Memòri, e lou Felibrige aura, l'an cinquanten de Font-Segugno, la gau de li vèire courouna pèr l'Acadèmi d'Estoucòume, au mitan d'un plaudimen universau. S'entendra pas, coume encuei, la proutèsto d'un

soulet avejaire.

Au moumen que clave ma letro, vese, dins li journau, la mort d'Urechi. Es uno grand perdo pèr nautre. Nòsti meiours ami de deforo s'en van un après l'autre. L'idèio latino es en baïssò, e tout aro auren tóuti nòsti sòci en terro germano. Sarié necite d'ativa la proupagando felibrenco encò di nacioun sorre. Me i'emplegue de moun miés; mai faudrié que li jouve, coume Ronjat, virèsson lis iue d'aquéu caire.

Bèn devotamen vostre,

GAGNAUD.

1902

188.—L. de Berluc-Pèrussis à F. Mistral

Ais, 8 d'abriéu 1902

Mestrissime,

Vous souvèn-ti que, l'endeman dóu bèu jour que courounerian voste bust, venguerias, emé lou courounèu Pin, à la coumuno de-z-Ais, pèr signa l'ate de neissènço d'uno chatouneto que ma sorre de Bresc nous avié dounado en plen mitan d'aquelo fèsto? Pèr quant à iéu, ai toujours cresegu qu'aquéu peirenage pourtarié bonur à nosto pichouno crespinado. E veseici qu'au noum de Louvis de Bresc em' au miéu, vous vène baïa la novo que la jouvènto caro se marido dins un oustau proun felibren peréu. Espouso deman Pau de Terris, l'avignounen, lou nebout de l'eivèsque tant prouvençau e dóu presicaire de N.-D. de Prouvènço. Li nòvi istaran l'estiéu à Pourchiero, e ramplaçaran, sènso pecaire la faire óublida, la fiho bello que m'espèro amount despièi dèss an. Vaqui dounc un oustau que restara patriau e patrioto tant e pièi mai. Sabe pas se vous ai di que la coumuno de-z-Ais a vouta la restauraciaun de la grand salo dis Estat de Prouvènço, ounte se tenguè lou Roumavage de 1853? Coume mèmbe de la coumessioun cargado de presidi à-n-aquéu trabai, ai prepausa de counsacra dous di grand cadre qu'adornon aquelo bello salo à remembra li dous fat istouri que se ié soun passa: li debut de Mirabèu, li debut de Mistral.

La coumessioun, en reguignant uno brisetò, a aceta l'idèio. La municipalita ié vai pas tant gai. Mai avèn d'ami dins la plaço e bessai aboutiren. Pèr acò, fau que lou cinquantenàri prouvouca pèr Vidau se fague emé quauque estrambord. Se que noun, noste bèu prejit arrisco de cabussa dins l'aigo. Adounc, fau pas que fagués la mino à la pensado dóu cabisque sestian. Li dous tablèu que pantaïe faran mai pèr la causo que

tóuti li farandoulo de Font-Segugno. Se parlo de renouvela li Jo de la Fèsto de Diéu, s'avèn, l'an que vèn, un pau de calamo poulitico. En seguito d'aquéu cinquantenàri, s'es reüssi coume se dèu, nòsti counseié municipau pourran plus gaire fougna à l'idèio de coumemouria lou Roumavage sus li muraio de la salo dis illustre. Crese, pèr iéu, que vosto fèsto e la nostro se podon faire tóuti dos, e que la nostro, se l'acourajas, e subretout se ié sias presènt, pòu èstre uno dato majouro dins noste reviéure.

Sèmpre de cor,

GAGNAUD.

189.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 8 d'abriéu de 1902

Moun bèl ami, jougne mi vot li mai amistous au jouine bonur que vai intra dins vosto famiho pèr lou maridage astra de vosto nèço emé M. Pau de Terris. Quau se sèmblo s'assèmblo... e vivo Prouvènço e quau la mantèn.

Arribèn aro à la counmemouresoun dóu Roumavàgi dei Troubaire.

N'ai pas l'abitudò d'entraça ço que se fai d'aquí o d'eila. E se l'Escolo de Lar vòu faire grand memòri d'aquelo acampado istourico, rèn noun l'empacho ni vendra l'empacha. Soulamen entre aquéu cinquantenàri e lou de Font-Segugno, la resoun crido qu'es aquéu dóu 21 de mai de 1854 que represènto la tradicioun e qu'es d'aquí que sourtiguè lou noum di felibre e lou plan e lou vanc de nosto Reneissènço. L'on pòu dire meme qu'es pèr se separa de la vièio escolo marsiheso qu'à-z-Ais avian couidejado, que canterian à Font-Segugno:

Es nautre que man li felibre
Li gai felibre prouvençau.

D'ounte sourtiguè dóu rèsto lou Roumavàgi de-z-Ais? Incountestablamen dóu coungrés di Pouèto prouvençau qu'en Arle se tenguè (1852) d'uno façoun proun remarcablo, emé li Roumaniho, Aubanèu, d'Astros, Gaut, Crousihat, Mathiéu, Gelu, Reybaud, Moquin-Tandon, etc.

Basto, se pòu-ti celebra dous cinquantenàri à-de-rèng e cop sus cop? en 1903 e 1904 ? Vous lou laisse à coussira. Font-Segugno es Font-Segugno, coume Betelèn es Betelèn. Coumprene iéu e bèn m'espliche vòsti moutiéu de fiéu de -z-Ais, mai, se Diéu me prèsto vido, es à Font-Segugno qu'anaren en 1904, emé lou brave Tavan, remembra lou "simbole dis Aposto" dins lou veritable cenacle ounte l'Estello l'inspirè. Aquí piousamen, emé quau voudra veni, anaren evouca l'esperit fantasti de nosto Reneissènço, e aquéu gèni qu'a soun autar encaro au Museon de Carpentras, Genio loci.

Enfin, esperen que santo Estello adoubara tout pèr lou miés, e tout pousquen vèire!

F. MISTRAL.

190.—F. Mistral à L. de Berluc Pèrussis

Maiano, 6 de juliet 1902

Vetei uno colo de Genouvés ateciouna que sarié belèu eisa d'afelibri e meme d'enfelibra. Vous que sias lou menistre.plenipoutenciàri de Santo Estello en Itàli s'assajavias de ié parla un pau de si réire troubadou!

Acò es de gènt jouine que voulountié s'encigalarien. Iéu me siéu countenta de ié manda lis Isclo d'Or. Vous salude amistousamen,

F. MISTRAL,.

191.—F. Mistral à L. de Berluc-Pérussis

Maiano, lou 31 de juliet

Bèu segne de Berlu, veici uno letro que vous arregardo e que ié pourrés respondre miés que iéu, car avès, me souvèn, publica quauque estùdi sus voste atàvi de l'Acadèmi. Ai escri à L. Séché que vous anave trasmetre sa letro e i'ai leissa entendre que ié dounarias vous-meme lis entro-signe que desiro. Vous mande aquesto à Pourchiero ounte devès estiva... Tenès-vous fres tant que se pòu.

Iéu vous salude,

F. MISTRAL

Léon de Berluc-Pérussis est mort le 2 décembre 1902 dans sa maison de Porchères

Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1999**

© Adoubamen dóu tèste : CIEL d'Oc

Courreicioun : Tricìo Dupuy

Meso en pajo e maqueto : Tricìo Dupuy

en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.